

Mutuzo

Des rencontres bien réelles sont à l'origine de ce livre de fiction. Elles en sont, en quelque sorte, la matrice. Je salue bien affectueusement Nicole de A. dont j'ai fait la connaissance au Rwanda, où elle a vécu tant d'années, Agnès R. pour sa fidèle amitié, et son travail à l'association caennaise France terre d'asile, Jean-Luc et Béné, et leur association brestoise, ainsi qu'Hélène, pour ses années d'investissement dans l'alphabétisation des « primo-arrivants », et la promotion des femmes, à Châlons.

Nedjet, Memet, Ali R. premiers migrants et exilés à avoir croisé ma route, et dont j'ai perdu la trace, j'espère qu'au milieu de toutes les incertitudes, le destin vous a été enfin favorable. Une affectueuse pensée pour Charlie, Chetana, Goarik, Sôkhen, Georgia, ... vous qui construisez votre avenir si loin de vos pays d'origine, mais si près de nos cœurs.

PMB.

Pierre-Marie Beaudé

Mutuzo

roman

Mutuzo, jeune rwandaise, vit avec son père et sa mère, ses trois frères et sa grand-mère. Elle a dans sa tête les rêves d'une adolescente qui rit à la vie. Seulement voilà, il y a les voleurs de gorilles sans scrupules. Il y a, dans les livres de classe, le souvenir du massacre de huit cent mille personnes. Parmi eux ses cousins, qu'elle n'a jamais connus.

Dans cette rude aventure, toute ressemblance avec des personnages ayant existé n'est malheureusement pas le fruit du hasard. Sur les routes du Sahel, les pistes du Sahara, sur la mer, tant de parcours inlassablement se répètent, avec les mensonges, les trahisons, les morts, les noyades, les exploités de la misère humaine. Lancée sur les routes de la migration malgré elle, Mutuzo découvre le parcours hélas très ordinaire des migrants d'Afrique.

« Ça va aller, ma grande », avait coutume de dire sa mère. Ça va aller, oui, si on veut bien y croire très fort, en espérant que la vie vous donne encore une chance malgré tout.

1.

Au pays de Mutuzo, la terre est rouge, et rouges les mille collines où se penchent les habitants pour planter et pour récolter. Lorsque sa mère lui a donné le jour dans la petite maison de Byumba, sa grand-mère l'a prise par les pieds et lui a tapoté le dos jusqu'à ce qu'elle pleure. C'est ainsi que tous les enfants

naissent. Ils pleurent pour déplier leurs poumons, ils respirent l'air pour la première fois. Ils ne savent pas, bien sûr, si leurs cris réjouissent les démons ou attendrissent les anges.

Grand-mère l'a posée sur une large feuille de bananier et frictionnée avec une huile de sa fabrication. Elle a prononcé des paroles méchantes en la tenant dans ses bras, disant qu'elle était très vilaine, plus moche qu'une autruche au sortir de l'oeuf, que les crocodiles et les hyènes riaient de sa laideur, que jamais elle ne serait une belle et gentille fille. Puis, satisfaite de l'avoir ainsi protégée de la jalousie des esprits, elle l'a enveloppée dans un carré de tissu et allongée sous un voile léger pour la soustraire aux insectes volants. À la naissance de sa petite-fille, grand-mère ne riait pas, parlait peu. Mutuzo ne se rappelle pas l'avoir jamais vu rire. La disputer, oui, elle et ses frères, quand ils traînaient pour avaler leur bol de sorgho. Grand-mère faisait tout à gestes précis et calmes, comme les faisaient sa mère et sa grand-mère avant elle.

Mutuzo vit le jour plusieurs années après le génocide, alors que sa famille était rentrée au Rwanda ; sa famille, c'est-à-dire ses parents, sa grand-mère maternelle, ses trois frères. Son père, Damascène, reprit la petite entreprise de transport qu'il avait avant de se réfugier au Kenya, dans la famille de sa femme. Il avait deux pick-up pour faire les livraisons chez les commerçants dans le nord du pays, à Ruhengeri, et aussi plus à l'ouest, à Gisenyi, sur la rive du Kivu. Il montait parfois livrer du matériel aux gardes des volcans, là-haut, dans les Virunga, où vivent les gorilles des montagnes.

Il en parlait souvent de ces fameux gorilles. Pour Mutuzo, c'était des bêtes terrifiantes, plus terribles encore depuis qu'elle avait vu King-Kong au cinéma. Pourtant, son père les disait très doux, même les « dos argentés », c'est-à-dire les gros mâles de la troupe. Il fallait seulement éviter de les provoquer, et baisser la tête en signe de soumission.

Les dos argentés montent la garde et veillent à ce que les petits ne se perdent pas quand le groupe se déplace. Jamais ils ne laissent seul un petit ou une maman en difficulté. Si un homme ou un animal s'approche trop, ils montrent les crocs et

poussent des cris menaçants. Mais ils ont la sagesse de ne pas attaquer si ce n'est pas nécessaire.

Voilà ce que racontait Damascène à sa fille assise sur ses genoux. Mutuzo finissait par s'endormir. Alors les gorilles s'invitaient dans ses rêves. Elles les voyait, ces énormes bêtes, si fortes, si douces ; elle était au milieu du groupe, là-haut sur les Virunga, et ils la protégeaient.

Mutuzo aurait bien voulu que son père l'emmène sur les volcans des Virunga. Mais la montée à travers la forêt était très difficile et quand on arrivait enfin, l'air se faisait rare à cause de l'altitude ; ce n'était pas recommandé pour les enfants. Mutuzo se disait que si les bébés gorilles respiraient bien là-haut, pourquoi pas elle ? Il fallait croire que les gorilles et les hommes ne sont pas tout-à-fait semblables, et qu'ils ne respirent pas et ne vivent pas de la même façon.

Son père est mort, à cause d'eux. Un jour où elle se promenait sur le marché de Byumba en lui tenant la main, Damascène s'est arrêté devant un étal où l'on vendait de la viande de brousse. Dans les morceaux de singe proposés aux clients, il a reconnu un bébé gorille. Il a dit au marchand :

- Tu vends de la viande de gorille. C'est un animal protégé, tu ne savais pas ?

Le marchand a répliqué :

- Si tu es assez bête pour confondre un macaque et un gorille, je ne peux rien pour toi.

- Tu me prends pour un demeuré ?

- Je te prends pour ce que tu es.

Damascène a dit qu'il allait chercher la police pour faire constater l'infraction. Il n'a pas vu le signe que l'homme a fait à son complice, tout près. Mutuzo l'a bien vu ce signe, à peine un clignement de paupières ; mais elle ne sait pas pourquoi, elle n'en a pas parlé. Depuis ce jour-là, elle se fait des reproches ; elle se demande pourquoi elle n'a pas alerté son père. La peur de se tromper, sans doute, ou bien, comme on le lui avait dit et répété, parce que les enfants ne doivent pas se mêler des conversations entre adultes.

Ils ne sont jamais arrivés au poste de police. L'homme a surgi de derrière un eucalyptus. Damascène a reçu le coup de machette sur la nuque. Tout d'abord Mutuzo est restée incrédule, ensuite elle a hurlé. L'homme lui a jeté un regard assassin en levant sa machette. Mais déjà, à cause des hurlements, les gens se précipitaient. Alors ils s'est sauvé. Mutuzo avait frôlé la mort. Mais pour son père, il n'y avait plus rien à faire.

La police a demandé à Mutuzo si cet homme, elle pourrait le reconnaître. Elle a dit oui, et trois jours après, elle a été convoquée et elle l'a reconnu. On a jeté l'homme en prison et l'histoire aurait dû s'arrêter là. Mais la peur est aussi sournoise qu'un reptile. Mutuzo s'est mise à penser au jour où il sortirait et la retrouverait. Chaque fois qu'elle croisait un groupe de prisonniers, en uniforme rose, encadrés par les gardes, elle détournait le regard. Elle craignait de le reconnaître. Elle craignait qu'il ne s'évade. Elle se disait bien sûr que plus les années passeraient, plus elle changerait de visage et il lui serait difficile de l'identifier. Mais il finirait bien, quand même, par retrouver sa trace.

Mutuzo avait onze ans quand ces choses arrivèrent. Après cela, il n'est pas resté grand-chose de la gamine qu'elle était encore à cet âge. Les nuits surtout la terrorisaient. Des fleurs vénéneuses s'invitaient dans ses rêves, elle se réveillait à cause des cauchemars. Quelque chose de sournois était là. C'était enclos en elle, comme une boule de glaise, une sorte de termitière abritant des bêtes invisibles.

A l'école, on lui enseignait le génocide qu'elle n'avait pas connu. Des morts, par centaines de milliers. Parmi eux, ses cousins, ses oncles et tantes, les frères et les sœurs de son père qui n'avaient pas voulu quitter le Rwanda quand Damascène avait décidé de partir avec femme et enfants pour le Kenya. Et dans sa tête de petite fille, son père venait de rejoindre tous ces morts.

Si elle posait des questions à propos des cousins, elle s'entendait répondre qu'ils étaient morts, et on passait à autre chose. Née après le génocide, elle ne savait rien d'eux mais elle devait se souvenir. Elle se souvenait donc des cousins avec qui elle n'avait jamais parlé ni joué. Ils ne connaissaient pas la grosse pierre,

derrière la maison, où elle jouait avec sa poupée, ni le goyavier qu'elle aimait entourer de ses bras en frottant sa joue contre son écorce. Mais la mort de son père, qui l'avait portée dans ses bras et protégée pendant toute son enfance, réveillait tous les morts de la famille. Ils s'invitaient souvent dans ses rêves.

La nuit, elle entendait des pas ; quelqu'un venait pour la prendre par surprise et la transformer en zombie. Personne ne la protégerait plus sur cette terre. Sa mère, bien sûr, devinait ce qu'elle ressentait, elle qui restait à ses yeux sa « petite ». Mais elle ne savait trop quoi faire, sinon la serrer fort dans ses bras.

Chaque semaine, Évangéliste arrivait pendant que la famille était assise, le soir, en train de manger. Il s'arrêtait sur le seuil, lançait « téléphone » d'une voix fatiguée, et repartait. Jeanne, la maman de Mutuzo, se levait pour aller au café-bar, à trois parcelles de la maison, s'asseyait près du téléphone en attendant qu'il sonne. Il arrivait que Mutuzo l'accompagne. Évangéliste portait les cannettes aux clients en les serrant contre sa poitrine à l'aide de ses moignons. Des mercenaires lui avaient sectionné les mains en deux coups de machette, parce qu'il était en âge de tirer au fusil. C'était arrivé quelque part du côté du Kivu. Il était devenu un vieil homme, il vivait ainsi, sans ses mains, depuis de longues années.

Insensible aux jacasseries des clients, Jeanne regardait les papillons de nuit, jusqu'à ce que le téléphone veuille bien sonner. Jeanne et sa sœur, Béate, échangeaient en swahili. Elles n'en finissaient pas de parler. Mutuzo se raccrochait aux quelques mots qu'elle comprenait pour retracer le fil de la conversation. Les noms propres revenaient régulièrement, ceux de Roger, le mari de Béate, de sa fille Sorata, de ses trois fils, et ceux des frères et de la grand-mère de Mutuzo.

Sur le chemin du retour, Jeanne faisait un petit compte-rendu de ce qu'elles s'étaient dit. Elle arrangeait les choses à sa façon, bien sûr. Elle avait toujours su arranger les choses, comme elle savait le faire avec un vieux vêtement qu'elle parvenait à égayer en y cousant quelques rubans. Dommage qu'elle n'ait pas fait de politique, elle aurait tout arrangé : les haines tribales, les massacres horribles.

Elle aurait fait taire tous ces politiques qui palabrent pendant que les femmes s'activent dans les plantations et vont, du matin au soir, puiser l'eau dans les marigots insalubres. Jeanne avait décidé une fois pour toutes que tout allait bien, jamais elle ne laissait transparaître, devant ses enfants, ses inquiétudes et encore moins ses peurs.

Ce soir-là, c'est la vie de « sa petite » qu'elle voulut arranger, en mettant quelques rubans de couleur sur son âme fripée.

- On a parlé de toi, avec Béate. Elle a demandé pourquoi tu ne viendrais pas à Mombasa. Il y a de très bonnes écoles, là-bas. Sa maison est grande, et maintenant que ses enfants sont élevés, elle a du temps pour s'occuper de toi.

Mutuzo faillit lui répondre qu'elle aussi avait du temps pour sa fille. Mais elle se retint ; le Rwanda était devenu un pays tellement éprouvant depuis la mort de son père. Alors, partir quelque temps au Kenya, pourquoi pas ?

- Tu me téléphoneras. Et tu reviendras aux vacances.

C'est ainsi que pour la rentrée scolaire, à l'âge de treize ans et demi, Mutuzo s'est retrouvée à Mombasa. En s'envolant pour le Kenya avec tante Béate, elle avait le cœur gros. Elle quittait son pays pour la première fois.

Mutuzo s'est tout de suite bien entendue avec Béate. Roger, son mari, elle le voyait rarement. Toujours parti dans les pays des Grands Lacs pour ses affaires. Les quatre enfants, eux, avaient quitté le nid. Les trois garçons revenaient quand cela leur était utile, pour dormir tranquilles ou manger autre chose que la nourriture des fastfood de la ville. Ils regardèrent la jeune Mutuzo comme un ovni. Le Rwanda, non, ils ne connaissaient pas. Il suffisait de constater avec quel air de mépris ils en parlaient, posant des questions idiotes, pour comprendre le peu d'estime qu'ils avaient pour ces collines perdues où survivaient des gorilles des montagnes et des paysans d'un autre âge.

Avec Sorata, c'était différent. La fille de Béate et Roger travaillait dans un dispensaire et venait parfois passer deux jours auprès de sa mère. Au début, Mutuzo s'est méfiée d'elle à cause de ses habits de riche, de ses boucles d'oreille,

de son maquillage, de ses chaussures à talons. L'exact opposé des discrètes campagnardes du Rwanda à qui Mutuzo ressemblait. Mais ses questions étaient vraies, elle cherchait à comprendre, sans se mettre en valeur et sans vouloir blesser.

Un soir, elle a invité Mutuzo au restaurant. Elle voulait fêter sa dernière journée de travail et son départ prochain pour Londres où elle venait d'être inscrite dans une Faculté de médecine. Mutuzo ne le savait pas, tante Béate ne lui avait rien dit. Ce fut une énorme frustration. Elle allait perdre la seule personne avec laquelle elle commençait à être amie. Au retour du restaurant, dans sa chambre, les larmes lui montèrent aux yeux. Sorata la lâchait pour s'échapper dans un monde qu'elle ne connaîtrait jamais. Que savait-elle de Londres ? Et des études de médecine que seuls les gens très riches pouvaient offrir à leurs enfants ?

Étrangement, c'est cette nuit-là que ses pleurs firent germer, derrière la douleur de perdre une amie, les petites graines d'un drôle de rêve. Un rêve irréalisable !

Béate et Mutuzo accompagnèrent Sorata à l'aéroport. Et la vie reprit dans la grande maison vide, une résidence prétentieuse, de style colonial, au milieu d'un parc. Rien à voir avec le petit gourbi de Byumba où Mutuzo était née. Oncle Roger avait une grosse fortune. Il travaillait dans l'import-export.

Bart, le fils aîné, commença à s'intéresser à Mutuzo. Bart était un surnom qui faisait plus « branché » que Barnabé, son vrai nom. Il l'invita à venir voir l'hôtel Green Valley où il travaillait. Un endroit pour touristes. Bart se tenait à la réception, téléphonait, appelait les taxis, trouvait toujours ce que les clients demandaient, une bonne adresse pour un dîner, une boîte de nuit, où acheter des cigares, ou d'autres substances dont on ne parle qu'à demi-mot. Impeccable dans son costume blanc, il comptait les liasses de billets. Assise dans le hall de la réception, Mutuzo rêvassait en attendant qu'il la ramène à la maison. Dans la voiture, il cherchait toujours à se montrer à son avantage.

Assez vite, elle se méfia. Il faisait trop miroiter que l'argent n'est pas un problème, qu'on peut le trouver quand on sait se débrouiller. Des filles court vêtues passaient dans le hall de l'hôtel, vendaient des cigarettes, des bracelets, des

bijoux. Il les connaissait toutes, les embrassait, plaisantait, les prenait par la taille. Elle se vit soudain leur ressembler, participer à leurs petits trafics.

Mutuzo décida d'éviter Bart. Quand elle entendait la voiture arriver devant la maison, elle quittait la véranda et allait se cacher. Tante Béate finit par repérer le manège. Sans doute remit-elle son fils à sa place, car il finit par ignorer sa cousine.

Grâce à sa tante, Mutuzo commençait à retrouver le goût à la vie. Béate veillait sur elle et se montrait prévenante, sans jamais prendre la place de sa mère. Elle lui faisait des petits cadeaux, par exemple ce cahier relié en cuir souple, avec, sur la tranche, un logement pour placer un crayon. Mutuzo adorait écrire, raconter des histoires. Mais elle ne le faisait qu'à l'école. À Byumba, elle rapportait des livres à la maison, car elle aimait beaucoup lire, mais il n'y avait, dans la famille, ni le moindre crayon, ni le moindre bout de papier. On retenait tout de mémoire. Et il se trouvait toujours un Ancien pour réciter ce qui dormait dans la conscience des habitants : le jour où les éléphants avaient envahi la plantation, le mois où l'eau avait disparu des puits, le jour de la visite du Président.

C'est pourquoi le cadeau de tante Béate la dérouta. Le papier était trop beau, la couverture aussi, qui sentait bon le cuir. Que faire avec un si joli cadeau ?

- Tu peux tenir ton journal, suggéra Béate. Tu racontes les moments importants de ta vie, ce que tu ressens, quoi !

Mutuzo haussa les épaules. À quoi bon étaler ses sentiments sur du papier alors qu'ils sont bien protégés dans la tête, là où personne ne peut vous les voler ? Cette peur qu'on lui vole ses pensées l'empêcha d'écrire la moindre ligne. Le cahier fut vite oublié.

Elle le retrouva plusieurs mois après, feuilleta les pages vierges, enleva le crayon de son logement et se mit à écrire à la suite, sans mettre de dates, comme bon lui semblait. Elle commença par des choses qui ne l'engageaient pas trop, et non pas par des choses importantes de sa vie, comme l'assassinat de son père. Elle écrivit dès le début dans sa langue maternelle. Une langue qui la protégeait des indiscretions. Qui, à part Béate, lisait le kinyarwanda ? Ni Roger, ni les enfants de

Béate ne le connaissent. Une langue un peu secrète donc, *sa langue*, qui faisait de ce qu'elle écrivait quelque chose d'intime, même les événements les plus banals.

2.

Je m'appelle Mutuzo. C'est le nom que mon père, devant témoins, a choisi à ma naissance. Agathe est mon nom de baptême, mais je préfère Mutuzo.

Qui es-tu vraiment, Mutuzo ? « Une gamine qui a grandi dans les plus belles collines de l'Afrique entière », disait mon père. Mon village est situé tout près de la ville de Byumba, une petite banlieue en quelque sorte. Ma mère s'appelle Jeanne, j'ai une grand-mère (maternelle) Augustine, et trois frères Damien, Abel et Séverin.

« Les collines les plus belles de l'Afrique entière » ! Mais mon père ne savait pas que le diable se cache aussi dans les plus beaux paysages.

Hier, la porte de la chambre de tante Béate était entrebâillée. Elle se tenait devant son dressing. Elle m'a dit : « je sors ce soir avec Roger. Je ne sais pas quoi mettre ». Ce n'était pourtant pas les habits qui manquaient, elle aurait pu tenir un magasin avec sa garde-robe ! J'ai pensé à ma mère dont les vêtements tiennent dans un coffre de rien du tout.

« Enlève ta robe », a dit Béate.

Elle a sorti deux ou trois jupes.

« Voyons laquelle te va. C'était à Sorata ».

Elle m'a aidée à enfiler une jupe longue, puis une sorte de chemise blanche qui n'avait rien à voir avec mes sweet-shirts d'écolière.

Et Béate a passé un boubou de toutes les couleurs et noué sur ses cheveux un grand foulard qui lui faisait des ailes. Elle s'est mise à danser, en faisant le tour de la chambre. Et moi, je m'observe dans la grande glace, avec mes pieds nus, la jupe fendue qui laisse voir ma jambe. Et Béate me prend par les épaules : « souris aux photographes », et je souris aux photographes imaginaires. « Mets tes mains derrière ta nuque, cambre-toi, profite de ta jeunesse. » J'ai écouté Béate. Je ne suis pas trouvée trop moche pour une fille sortie de ses collines.

En fait, je ne sais pas pourquoi j'écris. J'avais toujours de très bonnes notes à mes rédactions, mais je n'ai jamais écrit en dehors de l'école. C'est la première fois.

Fin de mes pensées pour aujourd'hui.

Pas loin de la maison, il y a une plage où je peux aller me promener, à condition que je prévienne Béate. Les touristes n'y vont pas : trop de cailloux. Ils préfèrent les piscines des hôtels. Un vieux bateau tout rouillé est échoué là. Dans sa jeunesse, il devait être bleu. J'ai vu monter de la fumée. Alors, je me suis cachée derrière un rocher et j'ai observé. Un couple habite le vieux bateau.

J'ai vu la femme descendre par une échelle pour aller pêcher. Je l'ai suivie des yeux. Perdue entre le ciel et la mer, sur cette plage, elle écartait les varechs à la recherche des coquillages.

Je me suis montrée. Elle est venue vers moi pour me faire voir sa pêche. Elle riait. Puis elle m'a invitée à la suivre. J'ai grimpé à l'échelle derrière elle. Un homme se tenait sur le pont. Il avait des tatouages aux bras : une ancre de bateau, une sirène, des choses de marins. Il a mis à cuire les coquillages sur des braises. La femme a posé trois petits couteaux sur une table branlante, et m'a fait signe de m'asseoir. Nous avons mangé sa pêche en silence.

Je suis revenue plusieurs fois sur le bateau, manger les coquillages bruns et nacrés. J'ai pensé que plus tard, j'aimerais bien trouver, moi aussi, un bateau qui n'a même plus besoin de voyager pour rendre les gens heureux.

3.

Chaque semaine, Mutuzo suivait Béate dans le bureau de Roger, où se trouvait un superbe téléphone qui n'avait rien à voir avec celui, tout cabossé, d'Évangéliste. Béate parlait la première, puis elle lui passait le combiné. Mutuzo ne se faisait pas prier. Elle avait tellement de choses à raconter. Sa maman, en retour, lui donnait des nouvelles de la famille. La voix, comme toujours, était apaisante. Elle manquait beaucoup à Mutuzo. Heureusement, il y avait les vacances.

Pendant trois années, Mutuzo vécut ainsi au rythme des conversations par téléphone et des vacances à Byumba, où elle retrouvait sa maman, sa grand-mère et ses trois frères. À mesure qu'elle grandissait, ses fantômes paraissaient s'éloigner. Et le Rwanda commençait à lui manquer. « Que veux-tu faire plus tard ? » demandaient Roger ou Béate. Bien sûr, le chemin qu'avait fait sa cousine était dans sa tête. Sorata semblait heureuse à Londres. Mais Mutuzo s'interdisait de rêver à des choses impossibles. Depuis la mort de son père, sa mère peinait à nourrir la famille. Son devoir était de l'aider en trouvant un métier où elle pourrait gagner assez vite de l'argent. Il y avait des écoles à Kigali où elle pourrait peut-être s'inscrire pour devenir institutrice ou infirmière. Elle n'était pas trop fixée, et ne savait pas encore, en fait, si elle serait capable de rentrer pour toujours au Rwanda.

Quand Mutuzo était à Byumba, Jeanne cherchait à savoir si ses horribles peurs s'étaient vraiment envolées. Elle aurait aimé voir sa fille revenir auprès d'elle, grandir et exercer un beau métier sans jamais plus s'éloigner. Mombasa ne devait être qu'une parenthèse, le temps pour Mutuzo de retrouver la paix. Qu'elle oublie les blessures de son enfance, voilà ce qui importait à sa mère, après quoi on verrait bien. Jeanne ne cherchait pas à influencer sa fille, elle se contentait de lui donner toute son affection à mesure qu'elle grandissait. Au fil des ans, Mutuzo

devenait sa « grande ». Et « la grande » hésitait sur le chemin à suivre, comme souvent les filles et les garçons au moment de l'adolescence.

La quatrième année à Mombasa, alors qu'elle attendait auprès du téléphone que sa mère réponde, c'est Damien, son frère aîné, qui parla. Jeanne ne pouvait pas se déplacer à cause d'une jambe enflée. Béate demanda des précisions, Damien dit que c'était arrivé par hasard. La jambe lui faisait mal ; elle pliait difficilement le genou. Béate fit remarquer qu'une maladie n'arrive pas par hasard. Il y a toujours une cause. Jeanne devait être transportée au plus vite au dispensaire. Damien le lui promit.

Il fallut que la voix de sa mère disparaisse de sa vie pour que Mutuzo comprenne combien elle y était attachée ; elle avait besoin de leurs mots échangés toutes les semaines. Sa maman s'effaçait dans le silence. Mutuzo avait quitté le Rwanda à cause des fantômes liés à la mort terrible de son père. Maintenant que les fantômes s'effaçaient, c'était sa mère qui s'éloignait à cause d'un mal de jambes. Béate essaya de la rassurer, mais Mutuzo voyait bien qu'elle était, elle aussi, très inquiète.

C'est donc Damien qui répondit désormais au téléphone. Les infirmières avaient parlé de « paraplégie » et donné des cachets. Jeanne ne marchait plus qu'avec une canne que lui avait confectionnée Abel, le deuxième frère de Mutuzo, qui était adroit de ses mains.

Peu avant les vacances d'été, Damien demanda à Béate si elle pouvait garder Mutuzo à Mombasa. La jambe de la maman ne s'arrangeait pas, et elle ne pouvait pas s'occuper de sa fille. Mutuzo répliqua qu'elle voulait rentrer s'occuper de leur mère, mais Damien ne voulut rien entendre, disant que c'était les consignes de Ma et de personne d'autre.

Mutuzo était folle de rage. Ne plus revoir sa mère, alors qu'elle avait attendu si fort son retour à Byumba, lui était insupportable. Elle échafauda un plan pour retourner au Rwanda. Mais fouiller dans les affaires de Béate pour trouver des papiers officiels, quitter la maison, se rendre sans rien dire à l'aéroport, acheter un billet d'avion, c'était plus facile à dire qu'à faire.

Mutuzo se sentait perdue. Et comme par hasard, c'est le moment que choisit son oncle pour lui faire une proposition. Puisque qu'elle ne pouvait pas rentrer à Byumba, il lui avait trouvé un petit boulot sympa. Un de ses clients, haut fonctionnaire d'État, était nommé à N'Djamena, au Tchad. Il déménageait avec sa famille, et il cherchait quelqu'un pour s'occuper des deux enfants. Et Mutuzo serait de retour ici, à Mombasa, pour la rentrée scolaire de septembre. Roger avait négocié son salaire, une belle somme pour une ado.

- À toi de réfléchir, conclut Béate ; la décision te revient.

4.

Le Tchad ! Je n'ai rien pu répondre à Béate. J'ai quitté la véranda en courant et me suis jetée sur mon lit. Je n'ai pas apprécié qu'on prenne à la légère mon désir de rentrer au Rwanda pour revoir Ma. Est-ce que vraiment elle a demandé que je ne vienne pas ? Je n'y crois pas. C'est Damien qui a tout inventé, ou alors il a mal compris. Maman ne peut pas me prendre pour un fardeau. Je ne suis plus une gamine qui traîne dans les jambes des adultes. Elle sait que j'ai grandi, non ?

J'en veux à Roger qui se moque bien de ce que je ressens. Le Tchad, autant dire la Lune. Je ne sais même pas où cela se trouve sur la carte.

Je ne sais pas quelle heure il était quand j'ai senti effleurer mes cheveux. J'ai cru à une bête, et j'ai voulu la chasser d'un coup sec de la main.

« C'est moi, Mutu », a dit tante Béate.

Elle était assise sur le bord de mon lit ; je m'étais endormie sans même me déshabiller.

Béate m'a caressé le front : « Écoute, Mutu, je sais ce que tu penses. Tu crois que ta mère ne t'aime pas, tu crois qu'elle te rejette. Est-ce qu'elle ne t'a pas prouvé depuis que tu es toute petite qu'elle t'aime très fort ? Alors si elle demande à ce que tu ne viennes pas cet été, c'est qu'elle a ses raisons ».

Je me suis redressée d'un bond :

« Quelles raisons, hein ? Dis-moi, quelles raisons elle aurait ? C'est Damien qui a tout inventé !

- Damien n'a rien inventé du tout. Ta mère souffre plus que tu ne crois à cause de cette paraplégie, et elle s'inquiète. Si la maladie s'aggrave, il faudra l'hospitaliser à Kigali. Et qu'est-ce que tu feras, dis-moi ? Je connais bien ta mère, elle se dit que cela te causerait plus d'ennuis si tu étais à Byumba et elle à Kigali. Une mère qui souffre, quelquefois, éloigne ses enfants pour mieux les protéger. Dès qu'elle va mieux, elle les rappelle.

Béate s'est levée :

- Réfléchis à la proposition de Roger, Mutu. T'occuper d'enfants, gagner de l'argent, cela te fera paraître l'été plus court. Et quand tu reviendras ici, les choses se seront arrangées, tu verras. »

J'ai réfléchi toute la nuit et ma décision était prise quand je me suis endormie sur le matin. Je savais bien que Béate n'était pas contre ma mère, et j'ai fini par accepter son point de vue.

5.

Bien sûr, Mutuzo avait peur de s'éloigner de Mombasa pour suivre des gens qu'elle ne connaissait pas. En même temps, elle songeait à sa mère. C'était là une bonne occasion de l'aider en gagnant un peu d'argent. Il en faudrait si elle allait à l'hôpital. Plusieurs fois, elle avait vu Béate, mille fois plus riche que Jeanne, lui proposer de l'argent, mais sa mère était bien trop fière pour accepter. Venant de sa fille, ce serait différent.

Mutuzo demanda à l'oncle Roger si elle pouvait recevoir dès maintenant une partie de la somme. Il en parla au haut-fonctionnaire, monsieur Sah, qui n'y vit aucun inconvénient. Quand Mutuzo obtint l'argent, elle demanda à Béate de l'envoyer à sa mère pour qu'elle puisse se soigner sans soucis.

Elle eut alors une pensée pour son père qui lui avait donné pour nom celui d'une plante qui soigne : « Mutuzo ». Au Rwanda, le nom choisi par le papa lance le bébé dans l'existence accompagné de vœux bienveillants. Mutuzo se sentit heureuse de constater que pour la première fois, son nom s'accomplissait, puisque l'argent allait aider sa mère à se soigner. Mutuzo, la plante bénéfique. C'était son signe, son logo.

C'est ainsi que Mutuzo, « la plante qui soigne », se retrouva dans l'avion pour N'Djamena en compagnie de Monsieur Sah, un Kényan d'une quarantaine d'année, de sa femme Rosalinde, de Gozo et Lea, leurs enfants de dix et huit ans. A N'Djamena, une belle maison les attendait, dans un quartier résidentiel. Chauffeur, domestiques, gardiens de jour, gardiens de nuit, rien ne manquait pour assurer le bien-être et la protection de Monsieur Sah et de sa famille.

Dès le départ, le haut-fonctionnaire se montra très distant, comme il l'était avec tous les domestiques. Et sa femme était carrément soupçonneuse. Il était clair qu'elle n'aimait pas Mutuzo, elle ne s'en cachait pas. Et Mutuzo trouvait étrange

qu'on puisse détester quelqu'un qu'on embauche, et qu'on le juge avant même de voir ce qu'il sait faire. Elle décida de gagner la confiance en s'occupant le mieux possible des deux enfants. Des gamins adorables. Gozo était un rêveur, très sensible, Lea une petite rusée qui aimait taquiner et jouer des tours. Mutuzo les aidait à faire leur toilette, puis la matinée était consacrée aux devoirs et aux jeux. Ils mangeaient à table toujours seuls, en dehors des parents, sous l'œil de trois domestiques aux gants blancs, plantés comme de vieux marabouts au bord d'un champ. L'après-midi, ils jouaient dans le jardin, nageaient dans la piscine. Interdiction formelle de sortir de la propriété, entourée de hauts murs couronnés de barbelés.

Mutuzo n'aimait pas Monsieur Sah. Il ne jouait jamais avec ses enfants, mais il les convoquait dans son bureau pour leur faire des remontrances. Parmi les domestiques, il y avait une petite tchadienne qu'il terrorisait. Elle lui rapportait les bêtises des enfants, car elle avait peur de se faire gronder. Elle inventait même des choses qu'ils n'avaient pas faites, et les enfants se faisaient punir pour rien.

Pour sa femme, Monsieur Sah n'avait jamais un mot aimable, jamais un geste de tendresse. On aurait dit que son statut social avait pris toute la place. Une souris vorace avait grignoté son âme à petits coups, comme s'il se fût agi d'un bon fromage. Elle n'avait rien laissé des sentiments, la souris vorace : plus de joie, de rires, plus de tendresse. À force de perdre la joie, Monsieur Sah était devenu très maigre, un sac d'os dans une peau couleur d'aubergine. Voilà comment était le haut fonctionnaire.

Un jour, Mutuzo fut convoquée dans le bureau. Elle se demanda aussitôt ce que Monsieur Sah avait à lui reprocher. Elle avait beau chercher, elle ne trouvait rien. Pourtant, quelque chose avait dû lui déplaire ; elle était forcément coupable.

Mutuzo frappa à la porte et attendit la permission d'entrer. Monsieur Sah se tenait assis devant son ordinateur, les fines lunettes de métal blanc sur le bout de son nez, la fumée de sa cigarette montant en volutes sous le halo de sa lampe. Il laissa Mutuzo debout, sans lui prêter la moindre attention. Elle se sentait comme

un poisson sur une poêle à frir, attendant qu'on allume le feu. Bien sûr il le faisait exprès, il cherchait toujours à déstabiliser les gens, à montrer qu'il leur était supérieur.

Il se tourna enfin vers sa domestique, la dévisagea des pieds à la tête, son regard s'attardant de façon déplaisante sur son corps. Sa voix était étrangement douce, susurrée :

- Vous vous appelez Mutuzo, n'est-ce pas ? Je n'ai rien à reprocher à votre travail. Je suppose, bien sûr, que vous savez lire.

- Oui, Monsieur.

- Alors vous prendrez un peu de temps pour ranger mes dossiers. Je n'ai pas souvent le loisir de les remettre en place. C'est facile, vous verrez. Ils viennent tous de ces bacs suspendus et sont classés par ordre alphabétique. Veillez bien à les remettre au bon endroit, ce n'est pas très compliqué. Prenez cela comme une marque de confiance.

- Je vous remercie, Monsieur souffla Mutuzo. Quand voulez-vous que je vienne ? Je dois m'occuper des enfants.

- Vous viendrez en après-midi, à l'heure de la sieste, quand je suis à l'ambassade. Voici la clé. Gardez-la toujours sur vous. Et n'oubliez jamais de refermer. Il y a des secrets dans cette pièce.

Il lui désigna une clé posée sur un coin de son bureau, munie d'un pendentif représentant un éléphant. Mutuzo prit la clé et s'inclina avant de sortir.

Dans le couloir, elle croisa Rosalinde qui lui jeta un regard encore plus sombre que d'habitude. Depuis leur arrivée, Rosalinde Sah parlait très peu à sa domestique, juste pour lui donner les consignes concernant les enfants.

Mutuzo prit donc un peu de temps, en après-midi, pour classer les dossiers. Elle faisait très attention à ne pas faire d'erreur, et surtout, ne se permettait pas de les consulter, comme si Monsieur Sah pouvait l'observer en secret. D'ailleurs, les titres ne lui parlaient pas : « hydraulique », « projet d'assolement ». Certains mots lui étaient même complètement inconnus, et c'était mieux ainsi. Ça n'invitait pas à la curiosité.

Un jour, Mutuzo remarqua un tiroir entrouvert ; elle s'approcha pour le fermer, et repéra une liasse de billets verts. Elle ouvrit le tiroir un peu plus. C'étaient des dollars. Un bon tas. Elle referma le tiroir, puis se ravisa et le laissa entrouvert, à peu près comme elle l'avait trouvé. La chose se reproduisit régulièrement. Toujours des dollars, jamais dans le même tiroir. Mutuzo essaya de ne plus y penser, mais cela l'obsédait. Ce ne pouvait pas être un hasard. Alors elle imagina des scénarios : Monsieur Sah la savait pauvre, elle faisait bien son travail auprès des enfants, c'est pourquoi il cherchait à la récompenser discrètement, pour ne pas l'offenser. Peut-être qu'il lui dirait un de ces jours : « Vous n'avez pas touché aux dollars ? C'était pour vous, vous savez ».

Mais ses scénarios ne tenaient pas la route, elle le savait. Il suffisait qu'elle se réveille la nuit pour y repenser et soupçonner un piège. Si jamais elle touchait à ces maudits billets, elle serait aussitôt accusée. Elle était la seule à avoir la clé. Monsieur Sah savait qu'elle avait besoin d'argent, il était au courant pour sa mère. Alors il disposait des dollars comme des bouts de fromage sur des pièges à souris. Et paf ! Te voilà prise, petite gourde !

Tous les jours, au moment de rentrer dans le bureau, elle se sentait mal à l'aise. Elle se demandait quel intérêt avait cet homme à la coincer. S'il l'accusait de vol, elle irait en prison, et il devrait chercher quelqu'un d'autre pour les enfants. Alors quoi ? Elle se torturait l'esprit pour comprendre, et ne comprenait pas. Elle avait encore peu d'expérience de la vie.

Un jour, Monsieur Sah est rentré dans l'après-midi, pendant que Mutuzo classait les dossiers dans le bureau. Elle a entendu la clé tourner inutilement dans la porte qui n'était pas fermée.

- Il faut toujours refermer la porte derrière vous, a dit Monsieur Sah en entrant. Comme cela, venez voir.

Elle s'est approchée pour observer comment il refermait la porte.

- C'est facile, vous voyez.

Il a remué la clenche deux ou trois fois pour montrer qu'elle était bien fermée. Puis il l'a prise par les épaules. Une main s'est plaquée sur sa poitrine pendant

qu'il tentait de l'embrasser. Mutuzo s'est débattue. Un coup de genou l'a obligé à la laisser tranquille. Il a déverrouillé la serrure et ouvert la porte, comme la cage d'une volière.

Madame Sah se tenait dans le couloir. Mutuzo ne s'est pas arrêtée; elle était en larmes.

Le lendemain de ce jour, sa vie bascula. Elle jouait avec les enfants quand un domestique vint la chercher :

- Madame Sah vous attend dans l'auto. Vous allez faire un tour en ville.
- Oui, oui ! ont crié les enfants.
- Pas vous les enfants, Mademoiselle seulement.

Mutuzo se leva :

- Je vais dans ma chambre changer de vêtement.
- Inutile, coupa le domestique, votre chambre est fermée.

Le chauffeur attendait debout près de la voiture. Il ouvrit la portière arrière et Mutuzo se retrouva sur la banquette à côté de Madame Sah qui lui dit d'une voix calme :

- Mon mari est un malade. Il ne vous veut pas de bonnes choses.

Leurs regards se croisèrent, Mutuzo vit ses yeux rougis. Elle tenait dans sa main un mouchoir qui sentait le parfum :

- La jeune fille avant vous s'est sauvée en pleine nuit, à cause de lui. Elle a traversé la pelouse en hurlant. Les gardes ont cru à un voleur, ils ont tiré. Elle avait votre âge.

- Elle est...

- décédée, oui, à l'hôpital de Mombasa. La police a dit qu'elle voulait s'enfuir avec des dollars. Ils en ont retrouvé sur elle. Mon mari aurait fait un marché avec vous : des dollars contre... ce que vous supposez.

- Alors, le tiroir, c'était pour ...

- Il avait relevé les numéros. Si vous aviez pris un seul de ces billets, il vous aurait accusée de vol. La police n'est pas tendre dans ce pays. Il aurait menacé de

vous dénoncer, vous l'auriez supplié et lui, bon prince, vous aurait proposé un arrangement.

Arrivée de nuit à l'aéroport, Mutuzo ne connaissait pas N'Djamena. La voiture roula dans une large avenue bordée de belles propriétés, traversa un espace désertique – du sable jusqu'à l'horizon –, avant de retrouver des maisons plus modestes. Au bout d'un quart d'heure, la voiture se rangea sur le côté. Madame Sah ouvrit son sac, et tendit une enveloppe à Mutuzo :

- Vos papiers et de l'argent. Ce portail que vous voyez est celui d'une ONG. Dites-leur la vérité. Ils vous aideront à retourner à Mombasa.

Mutuzo remercia madame Sah dont le regard dur avait disparu. Elle avait devant elle une pauvre et très belle femme, le visage ravagé par une indicible tristesse.

- Merci, Madame, souffla Mutuzo. Moi qui vous croyais une ennemie.

Madame Sah l'attira contre elle et la serra dans ses bras :

- Que Dieu te garde, Mutuzo.

Le chauffeur avait déposé la valise sur le trottoir. Mutuzo ne put retenir ses larmes pendant que la voiture redémarrait.

6.

J'ai souvent repensé à Madame Sah. Son regard de haine ne m'était pas destiné. Il me traversait plutôt pour se fixer sur l'esprit diabolique du mari qui m'épiait dans l'ombre, et m'aurait dévorée

si jamais j'avais pris un de ces maudits dollars. Ce démon, elle voulait le terrasser par son regard noir, le chasser loin de moi, sans rien me dire. Et puis, le jour où elle m'a vue sortir du bureau en pleurant, elle a décidé d'agir.

Je me demande comment elle a pu expliquer ma disparition à son mari. A-t-elle osé lui cracher la vérité à la figure ? En tout cas, ni elle ni le chauffeur n'ont révélé où j'avais trouvé refuge. Sinon, avec ses relations, Monsieur Sah m'aurait fait arrêter et revenir chez lui. Oui, je repense souvent à Rosalinde Sah, contrainte de continuer à vivre sous le même toit que son mari. S'enfuir ? Mais comment ? Elle avait ses enfants, son unique raison de vivre. Lea et Gozo, tous les deux adorables. Eux non plus n'ont sans doute pas compris ma disparition.

Un gardien de l'ONG est venu prendre ma valise. Je me suis retrouvée dans un grand espace de terre nue, entouré de tentes blanches et de baraques basses.

- One moment, please¹, a dit le gardien avant d'entrer au bureau des accueils.

Des enfants m'observaient, moi et la valise posée à mes pieds. Je me souviens de leur air curieux et indifférent à la fois, comme des petits mal réveillés. Certains se tenaient adossés aux murs des baraques, d'autres s'approchaient à pas lents, un doigt dans le nez ou dans la bouche ; quelques

¹ Un moment, s'il vous plaît.

gamines tournicotaient leur robe. J'aurais voulu être une fée, ouvrir ma valise et faire briller des perles, des colliers, des balles, des billes, allumer des sourires sur tous ces visages. Provoquer des cris également, car je me suis aperçue, seulement alors, qu'ils ne parlaient pas. J'ai repensé à Lea, à Gozo, de vrais perroquets tous les deux.

Mais surtout, j'étais morte d'angoisse à cause de ce qui venait d'arriver. Je tremblais comme une feuille et je n'arrivais pas à m'arrêter.

7.

Une jeune femme s'avança vers Mutuzo. Pantalons et tee-shirt portant le logo de l'ONG :

- I'm Garbine. French, english ?

Mutuzo opta pour le français. C'était la langue qu'elle parlait le plus au Rwanda, après le kinyarwanda. Mais elle ne pouvait pas dire grand-chose, tant elle avait la gorge serrée. Elle réussit tout juste à bredouiller quelques mots, prit sa valise et suivit la femme dans une salle d'accueil. Une table, quelques chaises, une affiche de l'ONG punaisée sur l'intérieur de la porte. La femme l'invita à s'asseoir :

- Je suis espagnole, précisa-t-elle, et je travaille depuis trois ans dans cette ONG. Que pouvons-nous pour vous ?

Les mains posées sur la table, le buste bien droit, Garbine avait l'habitude de l'écoute. Mais Mutuzo ne savait pas dire exactement ce qui lui arrivait. Tout cela était abject, et si brutal. Il y avait dix minutes à peine, elle était dans la voiture avec Madame Sah.

Garbine comprit son embarras :

- Je suis une femme, vous savez, vous pouvez tout me dire.

Mais Mutuzo tremblait de tout son corps, incapable de prononcer un seul mot. Garbine vint s'asseoir auprès d'elle et lui secoua un peu rudement l'épaule ; alors Mutuzo éclata en larmes et avec les larmes, les premiers mots sortirent. Elle raconta tout : Monsieur Sah, sa femme et ses enfants, puis elle parla de Mombasa et de tante Béate, de Byumba et de ma mère, et encore de son père, assassiné. Combien de temps parla-t-elle ? Elle ne savait pas trop. Elle ne se croyait pas capable de parler d'elle aussi longtemps.

Garbine s'intéressa aux papiers d'identité. Mutuzo lui remit les documents donnés par Madame Sah.

- On va faire des photocopies, dit la jeune femme, et on les regardera pour avoir une idée exacte de votre situation juridique. Pour l'instant, vous allez vous reposer.

Mutuzo répondit qu'elle préférait marcher. Elle se retrouva au milieu des enfants. Tous dans la même attitude, avec le même regard endolori. Moins indifférente que les autres, une gamine, quatre ans peut-être, s'approcha, occupée à sucer son pouce. Elle fourra sa main disponible dans celle de Mutuzo et l'entraîna pour lui faire visiter le monde de la cour comme elle le voyait : un palmier rabougri, entouré de graviers blancs, un robinet. Elle courut pour l'ouvrir avec ses deux mains levées ; pas d'eau. Alors elle se dirigea vers un carré de pelouse, un peu plus loin, qu'un jardinier arrosait. Le jardinier s'amusa à l'asperger, et elle se mit à rire et à danser. Puis elle reprit la main de Mutuzo, et commença à bavarder comme une pipelette. Mutuzo ne comprenait pas sa langue. De temps en temps, elle lui répondait deux mots en kyniarwanda qui paraissaient la satisfaire.

Garbine revint en compagnie d'un homme jeune qui avait un dossier sous le bras. Il allait sans doute lui parler de sa « situation juridique ». Elle n'avait jamais songé qu'on pouvait la regarder sous cet angle-là. C'était nouveau. Elle avait bien sa carte de lycéenne de Mombasa, et une photocopie de son extrait de naissance ; sa mère l'avait confiée à tante Béate pour passer la frontière du Kenya. Jusqu'à présent, Mutuzo ne s'y était pas vraiment intéressée. Béate le présentait aux contrôles. On discutait parfois un bout de temps, comme cela se fait en Afrique. Béate sortait quelques billets qui mettaient fin à la discussion.

- Voilà Marcellin, dit Garbine. Il a examiné vos papiers.

Elle laissa Mutuzo et Marcellin s'asseoir sous une paillote et s'éloigna.

- Je suis de Yaoundé, dit le jeune Africain. Vous parlez bien français. Ça va faciliter les choses.

Il se replongea un moment dans les documents, comme pour s'assurer qu'il les avait bien lus, puis releva le nez :

- Le problème est qu'au Rwanda, vous n'avez pas de nom de famille. Seulement des prénoms. Si vous vous présentez à la frontière rwandaise, ça passera, mais pour sortir du Kenya, ce sera plus difficile.

- Mais j'y suis bien rentrée, objecta Mutuzo.

- Oui, vous y êtes entrée sous l'autorité d'un fonctionnaire d'ambassade, monsieur Sah, comme l'atteste ce papier. Vous êtes mineure, dix-sept ans et quelques mois. Il faudrait que vous en ressortiez avec lui, ou tout au moins avec un papier officiel signé de lui, signifiant qu'il vous permet de rentrer dans votre pays.

Se faire raccompagner à la frontière par Monsieur Sah ? Mutuzo ne se sentit pas bien, tout d'un coup.

Marcellin eut un hochement de tête :

- C'est une situation juridique délicate.

Mutuzo ne savait pas quoi dire. Elle était un cas compliqué, alors que quelques heures avant, ce matin même, elle jouait le plus naturellement du monde avec Lea et Gozo dans le parc de la propriété. Venue pour s'occuper d'enfants, elle devenait un cas juridique. Marcellin s'était replongé dans l'examen des documents et elle se sentit soudain comme une bête – un chien, un cheval – dont on lit le pedigree avant de décider ce qu'on va faire de lui.

Garbine revint auprès d'eux :

- Ce qui vous arrive, dit-elle, est malheureusement fort courant. On exploite de plus en plus les filles de votre âge.

- J'aurais mieux fait d'être un garçon, dit Mutuzo.

- Les garçons, ce n'est pas mieux. On les enrôle de force pour faire la guerre. On les drogue pour les pousser à monter à l'assaut. Ou on les prostitue. C'est terrible, mais c'est comme ça.

Garbine se mit à lire par dessus l'épaule de Marcellin. Mutuzo se ratatina sur sa chaise, comme pour se soustraire à la « situation juridique » qui s'étalait sur les

papiers. Elle songea à Monsieur Sah, ce vicieux, par qui tout était arrivé et demanda si on ne pouvait pas porter plainte :

- Aucun tribunal ne vous croirait. C'est un haut fonctionnaire, il a l'immunité diplomatique. Estimez-vous heureuse qu'il ne vous fasse pas poursuivre.

En un éclair, Mutuzo se représenta la police entrant dans l'ONG, avec un mandat d'arrêt délivré sur l'ordre de Monsieur Sah.

- Le mieux, suggéra Marcellin, serait que votre mère vienne vous chercher.

- Mutuzo vit chez sa tante à Mombasa, précisa Garbine.

- Alors la tante. Il faudrait qu'elle vienne ici, avec une permission écrite de votre mère et signée des autorités du Rwanda.

- Votre tante a-t-elle un téléphone ?

- Oui, je l'ai appelée plusieurs fois.

- Alors nous allons la contacter et lui exposer la situation.

- Vous n'avez pas de titre de séjour, ajouta Garbine. Le mieux est donc que vous ne sortiez pas d'ici. Je vais vous trouver un endroit où vous serez tranquille.

Mutuzo la suivit dans un bâtiment sans étage. Garbine ouvrit une porte fermée à clé :

- Comme vous ne resterez pas longtemps, je vous installe ici. C'est le bâtiment des visiteurs, plus confortable que les tentes.

La chambre était très simple, avec des murs passés à la chaux. Lit, bureau, un coin WC-douche, abrité par un rideau. Garbine lui expliqua le fonction d'un coffre, scellé dans le mur, pour mettre en sûreté l'argent et les choses précieuses. Mutuzo sortit alors l'enveloppe donnée par madame Sah et compta les billets: deux mille dollars ! Beaucoup plus que ce qu'on lui devait.

Elle n'eut aucune difficulté pour obtenir tante Béate, le soir-même et lui expliquer l'affaire avant de lui passer Garbine. Tante Béate dit qu'elle viendrait le plus vite possible, avec son mari. Elle se rendrait d'abord au Rwanda, bien sûr. Il faudrait un peu de temps pour régler la question.

Mais le temps passait à l'ONG, et rien ne changeait. Du côté de Béate, en effet, les difficultés s'accumulaient. Son mari avait pris les fièvres et se traitait avec de fortes doses de Quinine. Il vivait au ralenti. Et Béate, de ce fait, tardait à se rendre à Byumba. Il fallait patienter.

Mutuzo voulut participer aux frais de séjour. Garbine lui proposa d'aider à la cuisine, et aussi de s'occuper un peu des enfants. C'est ainsi qu'elle revit la petite qui lui avait fait visiter la cour, le premier jour. On l'avait trouvée dans le Nord du Tchad, seule au milieu des ruines, après une attaque de terroristes. La petite ne connaissait pas son nom. On lui avait donné celui de son village, en attendant de trouver de la famille. Sinon, elle serait placée dans un orphelinat.

Le matin, Mutuzo s'occupa donc de la toilette des petits. On les passait sous la douche trois fois par semaine et on les arrosait au jet d'eau tous les jours, pour leur plus grand plaisir. La chaleur est torride à N'Djamena. Mutuzo n'avait pas connu cela à Byumba, qui est en altitude et reçoit du bon vent, ni à Mombasa où parvient l'air marin. Elle regrettait ses collines et la pluie des vaches, quand le ciel se couvre de nuages filant dans le ciel bleu et que les violentes averses poussent les bêtes et les gens vers les abris. La pluie des vaches est la première pluie après la saison sèche, celle qui fait reverdir la terre.

8.

Un après-midi, Garbine invita Mutuzo à venir avec elle à In Bor, un camp de réfugiés pour les familles. Elle prit le volant d'un énorme 4 x 4 ; un autre suivait, conduit par Marcellin. Il y avait une quarantaine de kilomètres à faire, sur une piste tracée dans un désert de cailloux. Le camp était composé de tentes bien espacées. Les gens déambulaient en transportant un tas de choses nécessaires à la vie de tous les jours. Cela bougeait beaucoup plus qu'à l'ONG de N'Djamena. Au bord des allées, des étals se dressaient. Un vrai marché de village. Garbine traversa au ralenti et parvint à un hangar occupé par des camions et des véhicules de piste.

- Je laisse le 4 x 4 en révision, et j'ai pas mal de gens à voir. Promène-toi dans le camp. Nous rentrerons avec Marcellin.

Mutuzo descendit du véhicule entouré par une foule de curieux. Elle entra sous le hangar où il y avait moins de monde, seulement les mécanos. A l'un d'eux, elle demanda, par gestes, si elle pouvait faire un tour. Il avait dû la voir descendre avec Garbine ; il fit signe que oui.

Mutuzo se promena autour des énormes 4x4, couverts de poussière rouge. Capots ouverts, roues démontées. Deux jambes dépassaient de dessous un pick-up. Elle ne voyait rien du reste du corps, tout juste un bout de short vert. Puis les jambes se replièrent, et le mécano sortit de sous le châssis. Il était sale comme un peigne. Des taches de cambouis maculaient son torse nu. Il la regarda tout en remuant le bras autour de lui pour trouver un chiffon, et il s'essuya les mains en silence, en la fixant toujours des yeux. Il ne semblait pas étonné de la voir, comme si elle était déjà là avant qu'il se glisse sous le pick-up. Elle soutint son regard un instant, puis s'éloigna pour ne pas le déranger.

En rentrant avec Marcellin et Garbine, Mutuzo eut beau chercher dans sa tête, elle n'arrivait pas à se rappeler la couleur de ses yeux. Ses cheveux, oui : noirs, courts et bouclés.

Trois jours après, en fin d'après-midi, Garbine avertit Mutuzo qu'elle allait récupérer le 4 x 4 avec Marcellin. Elle se retrouva donc sur la banquette arrière, laissant Marcellin et Garbine discuter à l'avant. La lumière caressait les abords de la piste, augmentant la longueur des ombres. Tout en regardant le jour s'éteindre, Mutuzo songeait au mécano au short vert, en s'étonnant de n'avoir pas retrouvé la couleur de ses yeux. Elle y avait repensé plusieurs fois, même la nuit. La couleur des yeux de quelqu'un qu'elle n'avait vu qu'une poignée de secondes. Elle se trouvait un peu sotte de s'accrocher à un détail qui n'avait absolument aucune importance.

Marcellin se rendit tout droit au garage, au ralenti, pour éviter d'écraser les gamins et les poules. Garbine sortit du 4 x 4 :

- Tu peux rentrer avec Marcellin si tu veux.

Mutuzo n'hésita pas une seconde pour descendre du véhicule à son tour.

Garbine alla voir le 4 x 4 réparé, en compagnie d'un responsable. Mutuzo croyait qu'on allait repartir juste après, mais elle les vit se diriger vers le fond du bâtiment, où une petite porte donnait sur une cour. Des gens étaient en train de manger, assis à même le sol, autour d'un grand plat posé sur un trépied et réchauffé par un camping-gaz. Garbine s'assit avec le responsable et fit signe à Mutuzo de faire pareil.

8.

C'est alors que je l'ai reconnu. Il était assis à quatre places de moi. Même short vert, mêmes taches de cambouis sur le corps. Les cheveux noirs et courts, frisés. Et ses yeux étaient verts. Jamais je n'avais vu un Africain avec des yeux verts. J'ai failli pouffer de rire en songeant qu'il avait accordé son short à la couleur de ses yeux !

J'ai observé les gens. Les femmes aux cheveux tressés, avec des perles. Des boubous, des colliers de cauris. Tout le monde prenait le mil et les légumes dans le plat et pétrissait des boulettes avant de les porter à la bouche. Mon regard est revenu, sans s'attarder, sur le mécano aux yeux verts. Ses gestes étaient très appliqués, ralentis et doux. J'essayais de ne pas trop le fixer. J'aurais été trop mal si quelqu'un avait remarqué quelque chose. Je me disais « Mutuzo, qu'est-ce qui t'arrive ? D'habitude, tu es plus raisonnable ». Était-il féticheur ou sorcier pour que sa simple présence sème le désordre en moi ?

Garbine se débrouille bien avec la nourriture. Moi, je n'ai pas l'habitude. De plus, j'étais un peu trop loin du plat. Une femme s'en est aperçue ; elle est allée chercher un bol qu'elle a rempli de mil aux légumes avant de me l'offrir. J'ai remercié avec un grand sourire. Mais le sort ne m'était pas favorable, car j'ai laissé tomber le bol, qui s'est renversé sur mes habits.

- Pas grave, a dit Garbine.

On a fini par récupérer la nourriture et j'ai mangé en fixant les yeux sur le bol. Je n'aurais pas aimé voir quelqu'un sourire de ma maladresse. Surtout pas les yeux verts.

9.

Un matin, alors qu'elle aidait les enfants à se doucher dans la cour, Mutuzo le revit. Il se tenait derrière elle, entouré de gamins. Il lui adressa un joli sourire. Elle sentit son cœur s'accélérer, mais se reprit vite, grâce au fait qu'elle était occupée. Pendant qu'elle terminait la douche, il était toujours là, comme s'il n'avait rien d'autre à faire que la regarder.

- I'm Edriss, dit-il. And you are Mutuzo.

- How do you know my name ?

- Garbine told me.²

Elle lui demanda comment il avait appris la mécanique. Il avait fréquenté une école technique tenue par des français.

- Alors, vous parlez français aussi ?

- Un petit peu, oui.

Un petit peu. En fait, il le parlait bien. Mutuzo lui demanda s'il voulait une douche, car il était vraiment très sale. Il éclata de rire :

- Je me suis lavé ce matin !

Elle ouvrit le tuyau d'arrosage et l'aspergea tout habillé, avec son tee-shirt violet, son short vert. Les gamins rirent aux éclats. Elle lui lança du savon pour

² – Je m'appelle Edriss. – Comment connaissez-vous mon nom ? – Garbine me l'a dit.

qu'il se frotte la tête et le corps. Il enleva son tee-shirt, son short, ne gardant que son slip et ses sandales, pour danser et pour amuser les enfants. Ce jour-là, Edriss réussit le tour de force de faire rire les enfants de l'ONG. Ce n'était pas donné à tout le monde !

Edriss dit qu'il attendait son frère, Omrane, qui venait chercher des papiers. Elle lui demanda quel genre de papiers.

- Nous voulons aller en Europe. L'ONG peut nous renseigner.

- Vous allez prendre l'avion ?

- Non, il faudrait des visas et beaucoup d'argent pour nous trois.

- Vous trois ?

- Omrane, sa femme Selam, et moi. On veut traverser le désert en pick-up, le Niger d'abord, et après, l'Algérie, ou le Mali. On ne sait pas encore.

- Combien de temps mettrez-vous pour arriver en Europe ?

Il haussa les épaules :

- C'est plusieurs milliers de kilomètres pour arriver jusqu'en Espagne.

- Et vous êtes partis de chez vous il y a longtemps ?

Edriss se pencha sur le sol pour dessiner une carte avec son doigt. Elle reconnut la partie est de l'Afrique. Il posa un petit caillou sur la côte :

- Érythrée, c'est là. La famille est là-bas.

En parlant avec Edriss, Mutuzo se sentait apaisée, presque heureuse. Plus rien à voir avec la première rencontre. Le féticheur pour lequel elle avait eu le coup de foudre s'était transformé en garçon sympa, attirant, un garçon qu'on aimerait avoir toujours avec soi.

Sur sa carte de poussière, Edriss montra l'Éthiopie, le Soudan, le Tchad, puis le Mali, l'Algérie et le Maroc. Il traça deux traits continus, pour matérialiser les routes probables qu'ils voulaient faire en pick-up.

En regardant le dessin, Mutuzo se demanda pourquoi ils étaient descendus au Tchad. Ce n'était pas la bonne direction pour se rendre en Europe.

- C'était plus facile de partir vers le Nord depuis votre pays, tu ne crois pas ?

- Mon frère a déjà essayé. Il n'a pas réussi.

Elle faillit lui demander pourquoi, mais sentit que quelque chose le gênait. Il dit :

- On a gagné de l'argent en travaillant au garage. Six mois. Maintenant, on est prêt.

- Et la famille ne vous manque pas ?

Edriss éluda la question :

- Le papa est vieux, la maman s'occupe des neuf enfants. Je veux devenir mécanicien chez Peugeot.

- Et Omrane ?

Il a fait le cuisinier dans un restaurant à Asmara. On pourra envoyer de l'argent à la famille.

Il eut un petit temps de silence :

- Et toi, demanda-t-il, tu te prépares à partir pour l'Europe ?

Elle répondit qu'elle ne savait pas encore si elle irait un jour, ou si elle rentrerait au Rwanda où vivait sa famille ou encore au Kenya, où habitait sa tante.

Il eut un sourire, car il sentait bien que son désir n'était pas clair : rentrer dans sa famille ou partir. Des milliers de kilomètres de route, ça pouvait sembler fou. Mais lui, Edriss, il avait fait son choix. Plus question d'hésiter.

Le frère d'Edriss vint vers eux. Plus grand, plus âgé. Habillé d'une chemise blanche impeccable et d'un pantalon gris. Une écharpe bleue autour du cou. Un beau visage, un peu triste et sévère, avec une cicatrice barrant le sourcil gauche. Edriss présenta Mutuzo. Quelques mots, puis ils la saluèrent avant de rentrer à In Bor.

Les jours suivants, les choses ne s'arrangèrent pas pour Mutuzo. Elle eut tante Béate au téléphone et reconnut à peine sa voix. Béate n'était pas encore allée au Rwanda et pensait que cela n'était pas nécessaire. Mutuzo fut aussitôt sur ses gardes.

- Je te passe Roger, dit la tante.

Roger n'y alla pas par quatre chemins :

- Mutuzo, comment vas-tu ? J'ai eu vent de ton histoire. On m'a dit que tu as quitté le domicile des Sah.

- Oui, mon oncle. J'ai eu des problèmes avec le monsieur. C'est sa femme...

- Sa femme est jalouse, voilà tout ! Elle a vu que tu plaisais à son mari, que tu es belle, alors elle s'est débrouillée pour t'éloigner. Où es-tu maintenant ?

- Dans une ONG. Je préférerais que Monsieur Sah ne le sache pas. Quand venez-vous me chercher ?

- Écoute petite. Monsieur Sah est un homme important. Béate m'a dit qu'il a voulu t'embrasser. Ce n'est pas bien, c'est sûr. Mais ça prouve que tu es attirante, tu devrais en être fière, et ça ne va pas plus loin. Pas la peine de remuer tout la ville pour régler le problème. Tu sais ce que tu vas faire ? Retourner là-bas. Monsieur Sah veut bien oublier ta conduite. Il va te régler ce qu'il te doit encore et te remettre dans l'avion pour Mombasa. C'est un homme d'honneur, tu sais. Il fera ce qu'il dit.

Oublier sa conduite ! Cet horrible Monsieur Sah avait voulu la tripoter, et c'est lui qui voulait bien oublier sa conduite à elle ! Lui, « un homme d'honneur » !

- Qu'en dis-tu, Mutuzo ? Je ne t'entends pas. Ne cherche pas à compliquer les choses. Tu n'es pas au Rwanda ni au Kenya. Tu es au Tchad, ne l'oublie pas.

- Mutuzo, je ne t'entends pas.

- C'est Okay, mon oncle, finit-elle par articuler. Je vais rentrer chez les Sah.

- Sage décision. Je savais bien que tu es intelligente, Mutuzo. Surtout ne tarde pas, préviens les responsables de l'ONG et prends un taxi dès demain pour aller chez les Sah. C'est la meilleure façon pour rentrer vite à Mombasa. Ta tante ira te chercher à l'avion. On sera ravis de te revoir ici.

Mutuzo raccrocha, abasourdie.

- Mutu, dit Garbine en entrant dans la pièce, ça ne va pas fort, on dirait.

- Mon oncle ne veut pas venir me chercher. Il dit que je dois retourner chez les Sah.

Marcellin entra à son tour, une cafetière à la main. Ils s'assirent tous les trois, pour boire le café chaud. Les deux ne disaient rien, ils attendaient que Mutuzo ravale sa peine. Elle buvait à petites gorgées. Enfin, elle se décida :

- Avec mon extrait de naissance et ma carte du lycée, croyez-vous que je peux quitter le Tchad en voiture ?

- En voiture ? Où veux-tu aller ?

- En Europe. Je vais demander à Edriss s'il y a une place pour moi.

- J'hallucine, fit Garbine.

- Si je retourne chez Sah, il va se venger ! Je le connais, c'est un homme cruel.

- Tu ne sais pas ce que c'est que partir pour l'Europe.

- Ma cousine y est, elle fait des études en Angleterre et s'y plaît beaucoup.

- Parce que ses parents sont riches. Ils l'ont inscrite dans une école, obtenu un visa d'études. Ce n'est pas ton cas, Mutu. Tu as la malchance d'avoir perdu ton père. Je sais, c'est cruel, mais la vie n'est pas la même pour tous.

Mutuzo explosa :

- Et alors ? Que veux-tu que je fasse à la fin ? Aller faire ami avec un vieux porc ? C'est ça que tu veux ?

- Ne dis pas de bêtises, Mutuzo. Nous recevons ici assez de filles obligées de se prostituer pour comprendre ce que tu ressens. Le mieux est que tu dormes, et demain on réfléchira avec Marcellin.

- C'est déjà tout réfléchi ! Je veux que vous demandiez à Edriss de m'emmener. J'ai de l'argent, je peux les aider pour le voyage.

Marcellin sortit de son silence :

- Tu ne sais pas ce qui t'attend. Des tas de gens cherchent à passer tous les mois, par la Lybie, par l'Égypte, par le Magreb. Tu ne lis pas les journaux ? Tous les Européens en ont marre des Africains. Ils se protègent avec des murs et des barbelés. Il y a aussi les passeurs. Des tas de filles et de garçons de ton âge dorment au fond de la Méditerranée à cause d'eux. Réveille-toi, Mutuzo !

Mais elle ne voulut rien entendre et partit en claquant la porte.

Allongée sur son lit, Mutuzo ne contrôlait plus ses idées ; un vrai feu d'artifice dans la tête ! Elle resta dans le noir, essayant de se calmer. Elle en voulait beaucoup à Monsieur Sah, et aussint à son oncle qui voulait lui faire croire qu'elle était la coupable ! Elle avait dit à son oncle qu'elle allait rentrer, mais c'était pour le faire taire. Pas question de revoir le sale diplomate. Alors, quelle solution ?

Partir pour l'Europe, comme elle y était décidée ? Mais elle serait des mois sans revoir sa mère. Alors, l'idée d'écouter son oncle et de retourner chez les Sah revenait avec insistance. Ne pas faire d'histoires ; se faire rapatrier à Mombasa. Là, elle reprendrait ses études.

Mais dans cette hypothèse, elle devrait quitter Edriss. Était-elle amoureuse ? Sûr qu'elle avait eu le coup de foudre ! Et puis son fond plus raisonnable avait pris le dessus. Mais Edriss l'attirait, voilà ; c'était clair. Il était calme, rassurant, et si vivant.

Alors, l'angoisse la prenait à l'idée qu'Edriss et son frère refusent de l'emmener. Qu'est-ce qu'elle représentait pour eux ? Pour Omrane, rien ; pour Edriss, sans doute un peu plus, elle voulait l'espérer. Elle avait de l'argent, c'était une chance. Mais rien ne disait qu'ils prendraient vraiment soin d'elle.

Elle ne dort pas beaucoup cette nuit-là et se rendit au réfectoire les yeux gonflés. Garbine s'y trouvait déjà, mais Mutuzo fit comme si elle n'était pas là. Elle gardait les yeux fixés sur sa tasse en buvant son café quand elle sentit une ombre. Garbine se tenait devant elle :

- On a discuté un bout de la nuit avec Marcellin. Tu es une inconsciente, tu ne sais pas les risques que tu vas affronter.

- Tu ne peux pas m'empêcher de partir.

Garbine parlait d'une voix très calme :

- Tu fais ce que tu veux. Mais le plus difficile n'est pas de partir. C'est d'arriver. Et tu n'as pas idée des gens qui sont prêts à te pourrir la vie en prétendant qu'ils vont t'aider.

- Tu dis ça pour Edriss et Omrane ?

- Ces deux-là sont corrects. Je pense à tous les autres, les groupes armés qui pullulent au Sahel, les passeurs aussi.

- Edriss et Omrane ont bien préparé leur affaire.

- Je sais, ils ont des adresses d'Érythréens en France. Ils disent que si certains sont passés, eux aussi réussiraient. Tout le monde prépare bien son voyage, mais tout le monde n'arrive pas au terminus.

Elle alla se chercher une autre tasse de café, et revint :

- Écoute, Mutuzo, je t'ai dit ce que j'avais à te dire. Maintenant, Marcellin va te conduire au garage pour que tu discutes avec Omrane et Edriss. La décision vous appartient à tous les trois.

- Tous les quatre. Tu oublies Selam.

- Tous les quatre, oui, tu as raison.

10.

D'abord, je ne suis jamais rentrée chez les Sah, contrairement à ce que j'avais promis à mon oncle. Je n'ai même pas essayé d'appeler un taxi.

J'ai eu plusieurs conversations avec Damien. Il m'a donné des nouvelles assez rassurantes de Ma. Mais il a du mal à reprendre l'affaire de papa. Les clients sont rares. Quand je lui ai parlé de mon projet de partir pour l'Europe, il a été très surpris, puis il m'a recommandé d'être prudente. Finalement l'idée ne lui a pas paru idiote, surtout si je trouve un groupe de gens raisonnables.

Rassurée par Damien, j'ai alors laissé mon rêve dérouler sa petite musique. Elle dit, cette musique, que personne ne peut se résigner au malheur. Je rêve d'un bel avenir pour ceux que j'aime. C'est un de ces petits rêves qu'on n'arrête pas facilement. Pour la première fois de ma vie, j'ai l'impression de prendre mon destin en main.

Et puis, il y a Edriss. Je n'ai encore jamais ressenti un tel remue-ménage en moi. Au début, ça a pris la forme d'une peur à me nouer le ventre, la peur qu'il ne s'intéresse pas à moi. Qu'il dise non et qu'ils partent. Quand je suis allée les trouver avec Marcellin, j'avais cette angoisse terrible, et s'ils avaient dit non, je me serais évanouie sur place. Je leur ai expliqué ma situation. Ils m'ont demandé des précisions pour être sûrs que je ne faisais pas une bêtise et que j'étais bien décidée.

Pour l'argent, c'est Omrane qui m'a posé la question. Il voulait savoir exactement combien j'avais. Je le lui ai dit. Selam et Edriss n'ont rien ajouté. Selam m'a fait un beau sourire, et Edriss a décidé d'aménager une banquette sur la plate-forme arrière du pick-up pour voyager confortable.

Les jours suivants, j'ai aidé Edriss à fabriquer la banquette. Omrane sera au volant, Selam à ses côtés. La banquette sera pour Edriss et moi, rien que nous deux, et tout l'air du ciel autour de nous. J'en rêve déjà. Maintenant que la peur d'être rejetée n'existe plus, je ne pense même pas aux

dangers. Je ne suis sans doute pas très réaliste.
Je suis avec Edriss. Il me protège du mauvais œil.

11.

Le départ eut lieu très tôt, un matin, pour profiter de la fraîcheur. Mutuzo se tenait près d'Edriss, sur la banquette à l'arrière. Autour d'eux sous des bâches : des bidons d'essence, des pneus, de l'eau, des outils, des vêtements, du ravitaillement.

La veille du départ, Garbine avait conduit Mutuzo au garage. Elles s'étaient embrassées, très émues. Garbine pensait toujours que Mutuzo prenait de très gros risques. Elle ne lui en voulait pas, elle respectait sa décision.

Ils roulèrent très peu au Tchad, car Omrane et Edriss avaient décidé de passer la frontière du Cameroun, toute proche, pour rejoindre une route très fréquentée, au Nigéria. Au poste frontière, les Tchadiens les laissèrent passer. Les Camerounais les arrêtèrent. Un soldat, en uniforme impeccable, annonça :

- Veuillez me présenter les papiers afférents à votre véhicule.

Omrane sortit les papiers si joliment demandés. Puis le soldat voulut voir les passeports. Omrane présenta celui d'Edriss et le sien. C'était comme si les deux femmes n'existaient pas.

- Il faut un visa pour entrer au Cameroun, vous ne le saviez pas ?

- Nous ne faisons que traverser, répondit Omrane. Ce soir, nous serons au Nigéria.

Le soldat rentra dans la baraque avec les papiers, le temps de discuter avec son chef, puis il revint vers eux :

- On peut vous délivrer un permis de circuler pour trois jours. Pour quatre personnes, ça vous coûtera deux cents dollars.

- La route est longue, Commandant, dit Omrane. Il y a beaucoup de frontières pour arriver en Espagne.

Le soldat retourna consulter son chef, puis revint avec un formulaire. Il leur faisait un prix : cent cinquante dollars.

Omrane inscrivit son nom et celui de sa femme, puis le nom d'Edriss auquel il ajouta celui de Mutuzo, dans la case destinée à l'épouse. Il paya et ils purent repartir.

Dans l'après-midi, ils avaient traversé presque toute la partie du Cameroun qui les séparait du Nigéria.

Peu avant la frontière, un homme leur fit des signes. Il marchait à côté d'une bicyclette chargée de sacs et d'une cage à poules, et demanda s'il y avait une place. C'était un Nigérian qui rentrait chez lui.

Omrane et Edriss l'aidèrent à charger le vélo et les bagages sur le pick-up. Avant de monter, il s'adressa à Omrane :

- Border not good, dit-il. You'll have to pay. I know a trail, very simple. No soldiers³.

Il connaissait bien le pays. Il ne ressemblait pas à un terroriste. Le mieux était de lui faire confiance. Selam vint s'asseoir sur le plateau et le Nigérian s'installa auprès d'Omrane pour lui montrer la piste. Une piste en très mauvais état : des bosses, des crevasses, mais Edriss avait bien préparé le pick-up. Pas de crevaisson, pas de panne. Le soir, Omrane s'arrêta sous un acacia, près d'un oued rempli de sable et de cailloux. L'homme dit que c'était un bon endroit pour dormir.

- The border ? demanda Edriss.

Il sourit de toutes ses dents :

- Behind us⁴.

³ Frontière pas bon. Vous devrez payer. Je connais une piste, très simple. Pas de soldats.

Il s'appelait Ousmane. C'était un habitant de Maiduguri, la première ville sur la grand-route qu'ils voulaient suivre au Nigéria. Omrane et Selam sortirent le matériel pour le repas du soir, mais quand ils voulurent descendre les provisions, Ousmane protesta en disant qu'il s'occupait de tout. Il sortit une casserole, un bol en fer blanc, de la farine, demanda de l'eau et se mit à pétrir une galette. Selam et Mutuzo ramassèrent des branches mortes. Ousmane obtint de bonnes braises et mit sa galette à cuire. Il rajouta des tomates séchées et versa dans le bol du lait caillé.

Ils trempèrent les morceaux de galette dans le caillé et mangèrent de bon appétit. C'était un repas de voyageurs à la halte du soir, très simple, et Mutuzo, assise auprès d'Edriss, sentait que le bonheur était bien là, à portée de ses doigts. Il suffisait de le saisir chaque fois qu'il se présenterait. Le soir, elle dormit sur le plateau avec Selam, tandis qu'Ousmane et Edriss dormaient sur le sable de l'oued et Omrane dans la cabine du camion. « Attention aux scorpions », avait prévenu Ousmane. Il avait montré à Edriss comment on retourne les pierres une à une avant de choisir l'endroit où dormir.

Dans la nuit, Mutuzo se réveilla en pensant aux scorpions et aux pierres retournées par Edriss et Ousmane avant de poser la couverture. Elle jeta un œil par dessus le plateau pour observer les deux hommes qui dormaient sur leur couverture, à même le sol. Elle enjamba sans bruit le rebord du pick-up et tout naturellement, les pieds nus, vint s'allonger auprès d'Edriss et se tint immobile contre lui. Il s'éveilla à peine, tourna la tête de son côté, sourit, et se rendormit. Peut-être avait-il cru à un rêve. Elle s'allongea sur le dos et resta longtemps éveillée, observant les étoiles, puis comme le jour allait se lever, elle regagna le pick-up.

Le lendemain midi, ils étaient à Maiduguri. Ousmane fit rentrer le véhicule dans la cour de la maison, ceinturée par un mur de pisé. Ousmane était le grand frère d'une fratrie de quatre filles et quatre garçons. Le papa avait les cheveux

⁴ – La frontière ? – Derrière nous.

blancs ; la maman était plus jeune, mais avait déjà perdu toutes ses dents de devant. Un oncle, une tante et leurs enfants vivaient aussi dans la maison. Les garçons se détournèrent très vite des nouveaux arrivants pour reprendre leur partie de foot.

Mutuzo remarqua une fille de son âge ; elle portait une jolie robe dont la manche droite était fermée à hauteur de l'épaule par une épingle nourrice. Il lui manquait un bras. Elle observait Mutuzo discrètement, et finit par s'approcher pour lui offrir du thé. C'était une sœur d'Ousmane ; elle s'appelait Samia. Elle voulut savoir qui était Mutuzo, si elle était mariée, d'où elle venait, où elle allait. Mutuzo lui expliqua qu'elle voulait se rendre en Europe pour y faire des études.

Samia allait au lycée mais ne savait pas encore pour combien de temps, car son père et Ousmane se disputaient à son sujet. Le papa voulait absolument qu'elle arrête l'école et qu'elle se marie, Ousmane n'était pas d'accord. Il disait que Samia devait continuer à étudier. Mutuzo lui demanda pourquoi son père voulait la retirer du lycée. Elle désigna sa manche, fermée avec une épingle nourrice :

- C'est une bombe qui m'a fait ça, à la sortie du lycée.
- Qui l'a lancée ?
- Boko Haram.

Mutuzo crut qu'il s'agissait d'un individu, mais Samia précisa :

- Ils sont nombreux par ici. Un jour, ils ont enlevé plus de 250 lycéennes à Chibok. Elles ont été mariées de force ; ils ne veulent pas que les filles étudient.

Mutuzo avait entendu vaguement parler de cet enlèvement. Mais Samia, elle, en conservait tous les détails dans sa tête. Des filles qu'on enlève, qu'on garde prisonnières pendant des mois. On les offre comme femmes aux combattants. Elle ne sut pas quoi dire. Samia continua :

- Ils prétendent que les livres rendent les femmes désobéissantes et que de toute façon, il n'existe qu'un seul vrai livre, celui que Dieu a dicté au Prophète. Les autres ne valent pas la peine.

- Mais les livres pour apprendre la médecine, la physique, l'informatique !
- Les Anciens transmettent aux jeunes, et c'est tout.

- Mais souvent, les jeunes en savent plus que les Anciens ! Surtout quand ils vont à l'école !

- Tu expliqueras ça à mon père ! coupa Samia. Lui, il veut que j'arrête, parce qu'il a peur pour moi. J'ai perdu un bras, et demain, ce sera peut-être la vie.

- Et toi, tu as peur ?

- Moi, je pense comme Ousmane. Je préfère mourir plutôt qu'arrêter. Ousmane dit que ces terroristes sont des ignorants et que si on commence à avoir peur d'eux, alors ils ont déjà gagné la partie.

12.

J'aurais aimé dire à Samia que je la comprenais, mais je ne trouvais pas les mots. Moi, j'avais encore mes deux mains, et j'avais peur de l'entendre me répondre : « non, tu ne peux pas comprendre ». Alors je me suis tue. Je me suis sentie très proche de Samia, comme d'une sœur jumelle, mais je n'ai pas su exprimer un sentiment aussi étrange et fort.

Samia a changé de sujet et parlé d'Ousmane. Il n'est pas allé longtemps à l'école, et il le regrette. Il vient de passer les tests pour devenir militaire dans l'armée nigériane. En attendant les résultats, il travaille dans les champs, au Nigéria et au Cameroun.

Omrane a décidé de repartir. Il ne veut pas s'attarder. Ousmane lui recommande de ne pas quitter la grand-route, à cause de Boko Haram et de tous les excités qui se font parfois passer pour eux. Il y a un camp de réfugiés pas loin de la ville, très grand, plus de quarante mille personnes, et beaucoup de gens rôdent autour. La semaine passée, des terroristes ont tué dix-huit personnes pour voler les rations alimentaires fournies par les ONG.

Juste avant le départ, Samia m'a tendu un papier : « C'est mon adresse. Donne-moi de tes nouvelles, sweet sister, ça me fera plaisir. Toi, tu as tes deux mains, profite-en ».

Nous nous sommes embrassées très fort.

J'ai repris place auprès d'Edriss, sur la banquette. J'ai eu le cœur gros de devoir quitter Samia aussi vite, mais il faut bien se concentrer sur le voyage. Je veux qu'il devienne une belle réussite, je dois bien ça à Samia, amputée par Boko Haram. Dans ma tête, elle rejoint Madame Sah. Je veux réussir pour elles. Je suis un peu comme une abeille qui trouve sa force dans les fleurs qu'elle butine. Samia, madame Sah, ses deux adorables bambins sont les fleurs rencontrées au hasard du chemin.

13.

Les premières journées de voyage, Mutuzo ressentit surtout le bonheur d'être avec Edriss. Elle se sentait légère, exactement comme la nuit où elle était venue s'allonger auprès de lui dans l'oued, les pieds nus sur le sable, sans bruit. Elle sourit en pensant qu'elle était devenue sa femme sur le formulaire rempli à la frontière camerounaise. Cela lui faisait chaud au cœur, même si Omrane n'avait agi que pour simplifier les formalités, et qu'elle regrettait qu'il ne lui ait pas demandé son accord.

De Maiduguri à Kano, la route est droite sur six cents kilomètres, bordée de champs immenses, pris sur le désert, où des femmes et des hommes s'activent sur les plants de tomates. Les camions s'en donnaient à cœur joie. Chargés à ras-bord de légumes, de céréales, mais aussi de briques, de ferraille et de ciment, ils roulaient à tombeau ouvert. Il y avait aussi un tas de minibus, pleins à craquer, le toit surchargé par des paquets et de vieilles valises. Ils cherchaient toujours à doubler, mais ils y mettaient du temps car Omrane ne faisait rien pour leur faciliter la tâche. Mutuzo voyageait ainsi, le temps d'un dépassement, avec des visages de femmes et de bébés, de vieux, de jeunes séparés par les vitres qui rendaient sourd et muet. Il ne restait que le regard. Mutuzo souriait aux mamans en boubou, leur enfant dans les bras ; elles répondaient à son sourire, mais parfois l'une d'elles lui lançait un regard dur, qui la tenait à distance. Puis le minibus dépassait le pick-up, et les visages disparaissaient au fil de la route, comme des poissons au fil de la rivière.

À cause de Boko Haram, les militaires armés avaient fait des barrages pour filtrer les véhicules. Ils arrêtaient surtout les minibus. Le pick-up n'avait pas l'air de les intéresser ; Omrane et ses passagers ressemblaient sans doute plus à des Nigériens en déplacement qu'à des migrants.

Edriss était plongé dans la contemplation de photos sur son smart. Mutuzo s'appuya sur son épaule et demanda ce qu'il regardait. La carte mémoire était saturée de photos de sa famille. Elle fit ainsi la connaissance de ses parents, des grands-parents et même de son arrière-grand-mère dont personne ne connaissait l'âge exact. Elle était assise à l'ombre d'un arbre géant. Edriss l'avait prise également en gros plan, protégée du soleil par une ombrelle rose. Des rides s'entrelaçaient sur tout le visage, et les yeux étaient à la recherche du peu de lumière qu'ils étaient encore capables de capter. Ce visage figé avait cent ou mille ans : les années ne comptaient plus. Quand on atteint un tel âge, on vit au rythme d'un cœur qui bat lentement, s'arrête parfois pour une pause, repart. On se laisse porter par le brouhaha de la vie qui bouge tout autour.

Mutuzo découvrait le monde d'Edriss au rythme des photos. La famille lui manquait, cela se devinait à la façon dont il s'attardait sur les visages. Edriss était en route depuis des mois déjà, et savait qu'il ne retournerait jamais chez lui. Alors les photos qu'il se repassait régulièrement étaient le seul lien qui lui restait avec ses racines. La maison, les parents, les frères et sœurs, les cousins, la mosquée, l'église du village, la mer bleue, les rochers, les arbres rouges ou jaunes : il ne savait pas encore se détacher de tout cela. Mutuzo aussi partait pour l'Europe, mais elle espérait bien un jour revoir sa mère et son pays. Edriss avait beaucoup de courage.

Il fit voir les photos d'un mariage, à la sortie d'une église, une mariée très gracieuse, un bouquet d'arums entre les bras. Mutuzo crut qu'il était chrétien et lui posa la question :

- C'est le mariage d'un ami, dit-il. Il est chrétien, sa femme aussi. Moi, je suis musulman. Et toi ?

- Au Rwanda, presque tout le monde est chrétien depuis que les Belges y sont arrivés.

- Moi, j'ai autant d'amis chrétiens que musulmans. La religion en fait, ce n'est pas mon truc. Trop de gens la manipulent.

Mutuzo repensa à Samia, à son bras arraché par la bombe, et aussi aux massacres du Rwanda. Plus de huit cent mille morts, exécutés d'une balle ou démembrés à coups de machette. Aucune religion n'avait su arrêter la tuerie.

- Tu me montres, dit Mutuzo, des photos si belles. Tu en rêves de ton pays, et pourtant tu veux le quitter.

Edriss la regarda ; il lui sembla que les yeux verts s'étaient brouillés :

- Le pays est très pauvre. Mes grands-parents vivaient sur de petites îles. Ils pêchaient les éponges. Maintenant, il n'y a plus rien sur les îles, à part les pirates qui rançonnent les bateaux.

- Et ton papa, il est pêcheur ?

- Personne ne pêche plus. Omrane a travaillé dans un restaurant, mais cela ne payait pas beaucoup. De l'argent, il en faut pour l'école, les médicaments.

- La maison-là, avec les arbres rouges, elle est à vous ?

- Mes grands-parents ont commencé à la construire, et mon père et les oncles l'ont finie. C'est une très belle maison.

Edriss fit défiler les photos pour retrouver la maison. C'était une grande construction blanche, avec des volets verts. Un étage et un toit en terrasse. Une autre photo montrait sa mère et ses sœurs debout, contre le ciel bleu, près des grilles forgées de la terrasse. De grands bacs de fleurs autour d'elles. Il revint sur les jardins, et aussi sur un enclos avec des dromadaires et des chèvres.

- Mon père élève les chameaux. Le lait est bon pour les enfants.

La famille d'Edriss n'était pas pauvre, loin de là, même si la maison et le terrain ne valaient pas la propriété de tante Béate. Mutuzo pouvait comprendre que la vie était dure en Érythrée, mais partir quand on possède une aussi belle maison, cela la dépassait. Bien sûr, elle garda sa réflexion pour elle.

Au quatrième ou cinquième barrage, les soldats leur firent signe de s'arrêter. Omrane gara le pick-up au milieu de minibus remplis à craquer. Les gens étaient descendus pour se dégourdir les jambes, fumer une cigarette. Des militaires

fouillaient les véhicules, à la recherche d'armes et de drogue. Ils montaient sur les toits, faisaient tomber au hasard un sac qui éclatait en touchant terre. D'autres en examinaient le contenu tout éparpillé, sous les protestations des femmes qui hurlaient leur mécontentement.

Les militaires ne demandèrent pas les papiers. Ils se contentèrent de soulever les bâches où Edriss avait stocké l'essence et les pneumatiques. Ils choisirent quatre pneus et les balancèrent par terre. Puis ils firent signe de repartir. Furieux, Edriss s'approcha d'un soldat pour réclamer les pneus. L'autre le renvoya avec un violent coup de crosse dans le ventre. Omrane hurla à son frère de revenir immédiatement. Mutuzo se précipita pour tendre son bras à Edriss qui peinait à remonter dans le pick-up, plié en deux, ivre de colère.

Quelques kilomètres plus loin, il se mit à vomir. Mutuzo tambourina contre la cabine. Omrane s'arrêta, mais resta au volant, prêt à repartir. Allongé sur le plateau, très pâle, Edriss grimaçait de douleur pendant que Mutuzo examinait la blessure, toute gonflée. Elle chercha dans la pharmacie un médicament, tourmentée à l'idée qu'Edriss pouvait faire une hémorragie interne qui le viderait de son sang. Elle trouva un tube d'arnica et massa l'hématome juste au dessous des côtes, très violacé. Edriss se laissa faire, le regard très inquiet. Mutuzo lui fit avaler un antidouleur et chercha à le rassurer, tout en sachant qu'en cas d'hémorragie, il n'y avait rien à faire. Elle continua à masser l'hématome, ignorant l'impatience d'Omrane qui n'avait pas bougé de derrière son volant et hurlait régulièrement pour savoir si on pouvait repartir.

On repartit. Et à la pause suivante, Omrane sortit cette fois de sa cabine et parla très durement à Edriss. Mutuzo ne comprenait pas leur langue, mais elle devinait qu'Omrane reprochait à son frère d'avoir voulu résister. Edriss grimaçait ; il avait mal, mais il était surtout furieux de n'avoir rien pu faire contre le militaire. Omrane lui parla encore, mais un peu plus doucement. Puis Edriss chercha quelque chose dans sa poche. Il en ressortit le smartphone et le donna à son frère.

Mutuzo avait mal pour Edriss. Il ne vomissait plus, mais respirait très fort, la bouche ouverte. Malgré les cours de secourisme à l'école, elle avait peu d'expérience. Elle passa sa main dans les cheveux bouclés d'Edriss, histoire de lui faire sentir qu'il n'était pas seul. Il lui grimaça un sourire. Et puis, soudain, il s'évanouit. Mutuzo vit les yeux révulsés ; elle souleva son bras qui lui sembla très lourd. Accroupie près de lui, elle tapota ses joues tout en cherchant à se rappeler ce qu'il fallait faire en cas d'évanouissement ; mais elle était trop paniquée. Alors elle tambourina contre la cabine.

Selam fut immédiatement à ses côtés, très calme. Elle prit le pouls d'Edriss à la carotide pendant que Mutuzo répétait indéfiniment : « il ne va pas mourir, hein, Selam, il ne va pas mourir. » Agacée, Selam lui fit signe de se taire, et colla son oreille sur la poitrine. Puis elle releva les jambes d'Edriss pour faire descendre le sang dans la tête. Edriss revint à lui.

Mutuzo mouilla un foulard qu'elle passa sur la figure d'Edriss. Il fallut attendre un bon moment pour l'entendre balbutier quelques mots.

Le premier soir, à cause des barrages et du trafic, ils étaient encore loin de Kano, au milieu du désert et des champs de tomates. Des minibus stationnaient un peu partout ; les gens se préparaient à dormir sur le bord de la route. Omrane décida de les imiter, sans descendre du pick-up. Et comme il craignait les voleurs, il établit un tour de garde. De toute façon, dormir était un bien grand mot, à cause des camions qui roulaient à un train d'enfer.

14.

J'ai eu très peur pour Edriss. J'ai cru qu'il allait mourir. Et j'ai paniqué. Moi, « la plante qui soigne », j'ai été totalement nulle. Mais Selam était là. Elle a fait exactement ce qu'il fallait. Selam est si discrète qu'on oublie son existence, mais elle sait un tas de choses, des choses de la vie, des choses pratiques que j'ignore.

J'ai pris le premier tour de garde. Je suis à côté d'Edriss allongé sur la banquette, sa tête calée par des coussins. J'ai échangé quelques mots avec lui, histoire de vérifier qu'il va mieux. Maintenant, il s'est assoupi, c'est bien. Au début, il a beaucoup remué. Je lui ai tenu la main et ça l'a calmé. Maintenant qu'il dort, j'ai retiré ma main et ouvert mon cahier.

Cela fait déjà plus d'une heure que je surveille les environs. Je tourne régulièrement la tête dans tous les angles, comme Omrane m'a dit de le faire. La lune est brouillée, y a beaucoup de grisaille dans les champs. Plusieurs fois, j'ai vu des formes bouger. Je n'aimerais pas voir un groupe d'individus se montrer brutalement à quelques mètres de nous. Qu'est-ce que je ferais ? Je ne suis pas armée. Et puis, est-ce que j'aurais le courage de tirer sur quelqu'un ? Je repense à la maison des Sah, surveillée jour et nuit par des gardes armés. Comme tout cela est loin.

Edriss dort, j'écoute sa respiration. J'ai peur de lui avoir donné trop de médicaments. Il est en sueur, et comme la nuit est fraîche il peut attraper froid.

Voilà... Avec mon écharpe, j'ai enlevé la sueur de ses épaules et de sa poitrine. C'est idiot : j'ai hésité, comme si son corps m'était interdit et que j'allais lui voler quelque chose pendant son sommeil. Et puis, je me suis décidée. Avec mon écharpe, j'ai essuyé toute cette sueur avec des mouvements très doux, comme des caresses.

Trois heures déjà que je monte la garde. Je ne crois pas qu'on vienne nous embêter. La lune est claire maintenant, je distingue bien la campagne. Les yeux me piquent, je ne veux surtout pas m'endormir. Alors je parle à Edriss pendant qu'il dort. Je lui raconte la première fois que je l'ai vu, dans le garage, quand il est sorti de sous le châssis. Et ses yeux verts. Je suis aussitôt tombée sous le charme. Et lui aussi, je pense. Il a tout de suite fait attention à moi, la fille née dans les plus belles collines de l'Afrique entière, et pas si moche que ça !

Edriss, tu n'as rien entendu de ce que je t'ai raconté. Pas grave. Je t'aime.

15.

Mutuzo monta la garde jusqu'à trois heures du matin, après quoi Omrane et Selam prirent la relève. Vers six heures, Edriss se réveilla, il allait mieux. L'hématome causé par le coup de crosse avait diminué, mais la peau restait marquée par des cercles violacés. Selam fit du thé fort, très sucré.

À Kano, ville immense, Omrane longea des tas de hangars et d'usines crachant de grosses fumées, et finit par trouver un terrain fermé par des murs. À l'intérieur, une grande cour, des toits sur les côtés, protégeant du soleil. Un ancien caravansérail, expliqua le gardien. Depuis la nuit des temps, les caravanes passaient à Kano. Maintenant qu'elles n'existaient plus, l'endroit se retrouvait cerné par les hangars à tomates. Omrane paya un emplacement pour deux nuits.

Mutuzo se sentait crasseuse, pleine de poussière et de sueur. Et la nuit l'avait plus fatiguée que reposée. Avec Selam, elle prit la file d'attente aux cabines de douche, pendant qu'Edriss faisait la queue pour l'eau potable. Le soleil se couchait quand elle put accéder à une cabine. Elle se déshabilla et tira la chaîne. Un filet se mit à couler, pas assez pour qu'elle se savonne et se lave les cheveux. Elle laissa couler l'eau sur sa figure, déplaça lentement son corps pour obtenir un petit ruisseau sur ses bras, ses reins et sa poitrine. Mais elle était trop fatiguée pour profiter des bienfaits de ce goutte à goutte. Finalement, elle enfila des habits propres sur son corps, à peine mouillé et déjà sec.

Omrane alla se laver à son tour. Mutuzo remarqua qu'il avait laissé, sur le siège avant, l'écharpe qui ne le quittait pas de la journée. A son retour, elle remarqua de grosses cicatrices au cou. Il la regarda d'un air très dur avant de se pencher à l'intérieur de la cabine pour remettre l'écharpe.

Dans la nuit, Mutuzo fit un drôle de rêve. Elle se trouvait dans un endroit sombre et humide, où grouillaient des ombres qui semblaient la connaître. Ce n'était pas des gens de sa famille, ils n'étaient pas non plus hostiles. Elle était dans un autre monde, et pour faire passer sa peur, elle répétait la phrase fétiche de

ma mère, « ça va aller, ma grande ». Mais le rêve se changea sans doute en cauchemar, car elle se réveilla en sursaut. Edriss se redressa sur son coude et lui demanda si tout allait bien. Elle lui prit la main et la tint contre elle, allongée sur le dos, fixant les yeux sur le coin de ciel qui bordait le toit.

Omrane avait eu une bonne idée en négociant deux nuits. Le voyage avait à peine commencé, et ils étaient déjà morts de fatigue. Omrane et Edriss se rendirent en ville pour acheter de l'essence. Mutuzo et Selam paressèrent.

À son retour, Omrane invita des hommes et le gardien à boire le thé. Il voulait savoir comment on entre au Niger. D'abord il fallait être vacciné contre la fièvre jaune. Ensuite, il fallait un passeport et un visa. Mutuzo n'avait rien de tout ça. Enfin, les routes n'étaient pas sûres. En remontant vers le nord, on s'en allait à la rencontre d'un autre groupe terroriste, Aqmi, aussi puissant que Boko Haram. Le gardien conseillait de partir en petit convoi, trois ou quatre véhicules, avec des guides du pays qui feraient passer la frontière dans un endroit discret. Ensuite, le guide les remettrait sur la route d'Agadez. Omrane passa le reste de la journée à chercher avec qui former un convoi.

Mutuzo voulut téléphoner. Elle demanda à Edriss si elle pouvait utiliser son smart. Elle savait bien qu'Omrane ne le lui avait pas rendu, mais elle faisait celle qui l'ignorait. Cette histoire l'intriguait.

- Demande à Omrane, répondit Edriss.

Elle demanda donc à Omrane si elle pouvait téléphoner avec son portable.

- Pas de réseau, fit-il. Il y a une cabine là-bas, essaie.

Une fois encore, elle dut faire la queue. En fait de cabine, il y avait un vieux téléphone posé sur une table, relié à des fils qui pendouillaient depuis un poteau. Une femme faisait le numéro qu'on lui demandait. Et quand elle avait le correspondant, elle vous passait le combiné. La femme fit mettre par écrit les numéros que Mutuzo désirait, elle les composa et dit que le Kenya et le Rwanda n'étaient pas joignables. Inutile d'insister.

Elle savait dès le départ que ces pays n'étaient pas joignables ! Mutuzo la regarda d'un air indifférent et lui tourna les talons. Pas envie de lui faire voir sa déception. Mais la femme la rappela :

- C'est cinq dollars.
- Cinq dollars ! Pour quoi faire ? Je n'ai pas téléphoné.
- Pour payer mon temps.

C'était du vol organisé, mais elle repensa à Edriss et ne voulut pas faire d'histoires ; elle jeta cinq dollars sur la table. Madame Sah lui en avait donné deux mille. Jamais elle n'avait été aussi riche.

N'empêche ! On lui avait vendu du silence pour cinq dollars. Et l'angoisse la prit en pensant que peut-être elle ne pourrait plus jamais parler à sa famille. Plusieurs fois, pendant le trajet, elle s'était dit qu'ils roulaient dans la direction inverse de celle qui conduit au Rwanda. Chaque heure de route l'éloignait encore de sa mère. Jamais elle n'avait ressenti une telle angoisse. Debout au milieu de la cour, elle ne savait même plus où se trouvait le pick-up. Elle s'enfonçait dans un trou, elle ne recevait plus d'oxygène. Les gens la frôlaient sans même qu'elle s'en rende compte. C'est alors qu'Edriss arriva dans son dos et lui tapa sur l'épaule :

- Je te cherchais, Mutu. As-tu téléphoné ?

La seule bonne nouvelle, finalement, était qu'il allait mieux.

Le soir, deux guides arrivèrent et les hommes qui voulaient bien former le convoi se mirent à palabrer. Le ton monta très vite, car les guides demandaient beaucoup d'argent. Ils disaient que rien ne les obligeait à rendre service. Ils prenaient de gros risques, avaient une famille à nourrir...

Tout y allèrent de leurs arguments, mais ils ne voulurent rien céder. Un homme leur reprocha d'être de mèche avec la police des frontières et de se partager l'argent. Ils se levèrent aussitôt, très en colère. La palabre continua sans eux. Certains étaient pour chercher d'autres guides, d'autres pour essayer de passer sans l'aide de personne. Avec une bonne carte, on devait y arriver.

Le lendemain matin, Omrane dit au gardien qu'on se débrouillerait sans guide. Une demi-heure après, les deux guides entraient dans la cour. Ils voulaient bien revoir leur prix. Moitié moins que celui de la veille. Finalement, on trouva un accord, un convoi fut formé avec le pick-up et deux minibus. Les deux guides prirent la tête avec leur 4x4.

Très vite, ils se retrouvèrent dans un pays de sables et de cailloux, avec des arbres aux sommets plats, comme si l'aile d'un avion leur avait servi de tondeuse. Un ciel bleu électrique, un air surchauffé dès le matin. Au Rwanda c'était à peu près le moment où le ciel se pommelait de nuages qui déversaient la première pluie après la saison sèche.

Le 4x4 des guides se faufilait dans ce dédale hostile. Omrane faisait de son mieux pour les suivre, Edriss et Mutuzo s'accrochaient comme ils pouvaient pour éviter d'être éjectés de la plate-forme. Derrière eux, les deux minibus se traînaient, et les gens devaient commencer à se demander pourquoi ils avaient payé des guides qui se moquaient carrément d'eux.

Ils roulèrent environ sept heures ; de temps en temps, les guides s'arrêtaient, sans descendre de leur véhicule, et quand les deux minibus apparaissaient au loin, ils redémarrèrent. En plein après-midi, la chaleur était atroce. Selam et Omrane cuisaient dans la cabine. Edriss et Mutuzo avaient un peu plus d'air, malgré le voile qui protégeait les yeux et le nez de la poussière.

Finalement, les guides s'arrêtèrent et vinrent vers le pick-up. Ils montrèrent une direction, plein nord :

- Continuez cette piste, et ce soir vous serez à Zinder.

Ils réclamèrent la somme qu'Omrane leur devait, car il avait eu la précaution de ne leur payer que la moitié.

- Vous n'attendez pas les autres ? fit-il.

- Ils ont déjà payé.

Ils redémarrèrent sur les chapeaux de roue et personne ne les revit.

Omrane décida d'attendre les deux minibus. Au bout d'une heure, un seul arriva. Les hommes, les femmes avec de jeunes enfants dans les bras sortirent en

titubant, et réclamèrent de l'eau. Le chauffeur monta sur le toit où étaient stockés les bidons. Ce fut la bousculade. Et la chaleur montait toujours. Pas un arbre pour s'abriter. De la fumée sortait du moteur. Il fallait attendre qu'il refroidisse. On ne pourrait pas repartir avant le coucher du soleil.

Edriss déplia une grande bâche. Avec l'aide de passagers, il la fixa entre le minibus et le pick-up pour faire de l'ombre. Les femmes réclamaient encore de l'eau pour les enfants, mais le chauffeur dit qu'ils avaient assez bu. Il fallait garder des réserves, car on ne savait pas quand on arriverait à Zinder. Mutuzo s'entretint avec Edriss et Omrane. Ils avaient un bon stock. Edriss donna un bidon de vingt litres aux gens du minibus.

Au coucher du soleil, le deuxième véhicule n'était toujours pas là. L'attendre était trop risqué. On pouvait à tout instant voir surgir les automitrailleuses de terroristes. Et passer la nuit ici, cela revenait à repartir le lendemain sous la chaleur. Le moteur du minibus avait montré des signes de faiblesse. Qu'il casse, et tout le monde mourrait de soif.

Omrane dit au chauffeur qu'on ne pouvait plus attendre, qu'en tout cas, lui, il allait repartir. Les hommes palabrerent longtemps. La discussion était houleuse à cause d'un homme qui se levait en gesticulant ; il fallait sans cesse l'obliger à se rasseoir. Finalement, la décision de repartir sans attendre l'autre bus fut soumise au vote. Tous levèrent la main, sauf l'homme qui gesticulait tant. Son frère et sa belle-sœur se trouvaient dans le minibus qui n'arrivait pas.

Le pick-up prit la direction indiquée par les guides. Mutuzo n'arrêtait pas de penser que c'était Omrane qui avait entraîné les gens à partir. Les autres avaient voté, c'est sûr, mais si Omrane n'avait pas dit qu'il partait, on aurait peut-être attendu le deuxième minibus. Elle lui en voulait de s'être montré aussi cruel, même si elle savait que dans le fond, il avait raison. C'était une question de vie ou de mort. Elle évita de croiser le regard d'Edriss. Elle ne voulait pas savoir ce qu'il pensait.

Une vague piste se devinait, signalée ici et là par des amoncellements de pierres. La lune se leva. Omrane allait lentement, pour ne pas distancer le minibus qui traînait derrière eux comme un gros scarabée malhabile.

Zinder apparut en fin de nuit. Ils s'arrêtèrent au bord d'une esplanade qui servait pour le marché ; des vendeurs étaient déjà là, avec leurs marchandises, et somnolaient.

Quand Mutuzo se réveilla, le marché avait commencé. Elle se promena avec Edriss et Selam ; ils achetèrent des gâteaux aux dattes. Beaucoup de ces petits marchands avaient leur portable collé à l'oreille, tout en servant les clients. De retour au pick-up, Mutuzo dit à Edriss, devant Omrane, qu'elle voulait acheter un téléphone.

- Achètes-en un si tu veux, dit Omrane d'une voix sèche. Mais n'inscris pas d'adresses ni de numéros dedans.

- Et pourquoi, s'il te plaît ?

- Si on te le vole, c'est mieux. Pas de photos non plus.

- Et pour quelle raison ?

- Moins on en sait sur toi, mieux c'est.

Mutuzo haussa les épaules :

- Comment veux-tu que j'aie des photos personnelles, sans téléphone !

- Alors, c'est bien.

Sa manière de lui donner des conseils lui déplut.

- De toute façon, fit-elle, Edriss en a des centaines sur sa carte mémoire.

- Il n'en a plus, conclut Omrane. Et ce cahier que tu gribouilles, j'espère que tu ne donnes pas de renseignements dessus. Sinon, tu ferais mieux de le brûler.

- J'écris en kyniarwanda. Tu saurais le lire, toi ?

Mutuzo partit avec Edriss à la recherche d'une boutique de téléphones. Elle acheta le smart que lui conseilla Edriss, avec des cartes pré-payées. Ensuite, assise

contre un palmier, elle appela Mombasa. Son cœur battait fort, elle avait peur que personne ne réponde. Soudain, la voix de tante Béate résonna.

- Mutuzo, où est-ce que tu te caches ? Je me fais du mauvais sang pour toi.

Mutuzo l'informa qu'elle était en chemin pour l'Europe, mais sans donner de précisions. Elle ne voulait pas que sa tante décide à sa place et lui parle de rentrer en avion ou quelque chose du genre. Béate demanda si elle comptait aller en Angleterre voir Sorata. Mutuzo lui dit qu'elle n'en savait rien encore. Elle la chargea de donner de ses nouvelles à Damien et à sa mère, pour le cas où elle ne pourrait pas contacter le Rwanda.

Quand Mutuzo raccrocha, elle était contente d'avoir renoué le contact, mais elle sentait bien que rien ne serait plus comme avant. Béate rêvait de voir les deux cousines se retrouver en Angleterre. Peut-être croyait-elle Mutuzo en train de traverser l'Afrique et la mer en jet privé ! Elle voyait le monde en femme très riche. Comment lui expliquer que les choses étaient un peu plus compliquées ?

Elle tenta de joindre le Rwanda, sans succès.

Edriss jouait à un jeu électronique sur son smart. Donc Omrane le lui avait rendu, ce qui intrigua Mutuzo :

- Omrane t'a rendu ton téléphone ? Il n'avait pas l'air très content que tu en aies un.

Edriss fit celui qui n'entendait pas.

- Edriss, ne me prends pas pour une gourde ! Si tu veux qu'on soit amis tous les deux, je veux comprendre. C'est à cause des photos de ta famille ?

Edriss finit par avouer qu'Omrane voulait qu'on fasse comme beaucoup de migrants, qu'on oublie d'où on venait.

- C'est pour ne pas vous attacher ? Vous donner du courage ?

- Ce n'est pas bon de garder trop de souvenirs.

Il ne disait pas tout. Omrane en avait laissé entendre beaucoup plus. Mutuzo insista :

- Omrane a l'expérience puisqu'il a déjà essayé de passer, non ? C'est parce qu'on en savait trop sur lui qu'il n'a pas réussi ?

- Faudrait lui demander.

- Et ces marques au cou, il les a depuis longtemps ?

- ...

- Depuis son premier voyage ?

Sentir qu'Edriss cachait des choses mit Mutuzo en colère. Elle lui arracha le téléphone pour qu'il la regarde dans les yeux. La mâchoire crispée, le regard dur, il fixa Mutuzo.

- Il a été pris par des faux passeurs, finit-il par lâcher.

- Et alors ?

- Ils l'ont emmené dans le Sinaï en lui faisant croire qu'ils avaient un bateau là-bas. Il est resté pendu par le cou et par les épaules dans une cave.

- Qu'est-ce qu'ils voulaient ?

- De l'argent. Qu'est-ce que tu crois !

- Beaucoup ?

- Ils ont trouvé sur lui son téléphone, avec les photos de la maison et de la famille. Il n'avait pas inscrit le numéro mais ils l'ont torturé jusqu'à ce qu'il téléphone au papa pour demander de l'argent. Il est resté pendu au plafond sans boire et sans manger jusqu'à ce qu'il cède.

- Alors il a téléphoné ?

Edriss n'avait presque plus de voix. Elle l'entendait à peine :

- Il a eu le papa et il lui a dit qu'il serait tué, lui Omrane, si on n'envoyait pas de l'argent, beaucoup d'argent. Le papa a d'abord refusé, mais les autres ont forcé Omrane à téléphoner et à téléphoner encore. Ils le battaient toujours plus fort, ils le torturaient. Et bien sûr, ils augmentaient chaque fois la somme.

- Et ton père a cédé.

- Autrement, ils auraient tué Omrane. Le papa a vendu la maison et envoyé tout l'argent en Égypte. C'est comme ça qu'Omrane a été libéré. Les autres lui

ont dit : « Tu vois, on est des gens honnêtes. On pourrait te tuer, mais on te libère. »

Mutuzo repensa aux photos de la maison, à la terrasse, aux grilles en fer forgé. Elle revoyait le terrain, les chameaux et les chèvres, toutes ces photos du téléphone. Rien de tout cela n'appartenait plus à la famille, tout avait été vendu pour payer la bande de mafieux. Mutuzo était au bord du malaise. Elle dut faire un effort pour continuer :

- Et celui à qui vous avez vendu la maison, il vous a permis d'y rester ?

- On lui paie un loyer. Mais Omrane voudrait la racheter, ou bien en construire une encore plus belle pour les parents. C'est pour ça qu'on veut aller en Europe. On gagnera de l'argent.

16.

Edriss a annoncé qu'il empruntait le 4x4 pour l'après-midi. Étonné, Omrane a voulu l'accompagner, mais Edriss a dit que c'était inutile puisque je venais avec lui. Omrane n'a pas eu l'air content, mais n'a pas insisté. Ils ont débarqué le matériel qu'on risquait de nous voler, et nous sommes partis.

On avait à peine démarré qu'Edriss a allumé la radio. La musique est entrée à flots. On a remonté les grandes allées conduisant vers le centre-ville au son du balafon et du djembé. C'était assez comique de voir Edriss se trémousser au volant pour

accompagner le rythme. Tout son corps vibrerait. « Tu aimes la musique ? », m'a-t-il demandé. J'ai répondu que j'aimais bien la musique et la danse. « Pour regarder ou pour faire ? » J'ai dit : « Non mais, qu'est-ce que tu crois !! »

Toute petite, je dansais avec mon père et Damien. Quand on allait dans la parcelle avec une houe dans la main, on dansait et on chantait. Mon père entonnait un couplet, lançait un refrain qu'on répétait. Je dansais aussi et chantais en classe. « Et toi, Edriss », ai-je continué, « tu te trémousses comme un canard. » Il a éclaté de rire. « Mon père ne dansait pas. Avec mon frère, on allait écouter les groupes. On s'amusait beaucoup, mais je n'ai jamais appris à bien danser. »

Edriss s'est arrêté dans un garage pour acheter des pneus. Il en a trouvé deux pas trop chers, pas trop usagés, pour remplacer les quatre volés par les militaires. Ensuite il s'est garé sur un grand espace où des jeunes jouaient au football. Il y avait aussi une sorte de café à ciel ouvert, avec des guirlandes qui couraient entre les arbres. On y servait du thé et des limonades aux joueurs de foot qui allaient et venaient, et aussi aux promeneurs.

J'ai commandé du thé, Edriss une limonade.

- Est-ce que tu m'apprendras quand on sera en Europe ? a demandé Edriss.

- T'apprendre quoi ?

- À danser.

Bien sûr, j'ai dit avec un grand sourire. On dansera tous les deux, enlacés, comme on fait en Europe. On dansera tous les jours si tu veux.

- Je voudrais déjà être en Espagne, a poursuivi Edriss. Les gens dansent le tango sur les places et j'aimerais bien l'apprendre. Tu connais ?

- Toi en tout cas, Edriss, tu n'y connais pas grand-chose. Le tango, c'est une danse d'Argentine. En Espagne, on danse le flamenco, avec des castagnettes. Je ne l'ai jamais dansé.

- Jamais trop tard pour apprendre. Et puis, en Espagne, il pousse des orangers. Et quand ils ne dansent pas, les gens font la sieste sous les arbres et ils sentent la fleur d'oranger toute la journée.

J'ai éclaté de rire. Nous nous sommes levés pour partir et il m'a volé un baiser.

Pour le retour, on a pris le chemin des écoliers. Edriss a arrêté le pick-up en bordure de Zinder. Nous avons la cabine pour nous deux, le reste de l'après-midi pour rêver à l'Europe. Et nous avons rêvé...

Edriss, j'aime ton corps, tes caresses. Edriss, c'était quoi cette danse que nous avons inventée pour nous deux ?

17.

Derrière un étal du marché, se tenait un type mystérieux et très beau. Il portait la longue robe bleue saharienne, et sur la tête le chèche des Touaregs, fait d'une très longue bande de tissu enroulée avec art. Omrane lui acheta des dattes et un joli bracelet pour Selam. Edriss acheta aussi un bracelet et cela intrigua Mutuzo. Était-il marié ? Ou bien le bracelet était-il pour une amie, une sœur ? Elle ne savait pas grand-chose de lui, malgré toutes les photos qu'il lui avait montrées. Mutuzo regrettait de ne pas lui avoir demandé carrément s'il avait une femme en Erythrée.

Le soir, Omrane invita le Touareg à boire le thé. Il s'appelait Hammou. Une quarantaine d'années. La chaleur était supportable en cette fin de journée, on respirait bien, et le thé vert, préparé par Selam, était excellent. Omrane étala une carte de l'Afrique et exposa son idée de monter tout droit vers l'Algérie. Agadez d'abord, ensuite Tamanrasset, par la transsaharienne. Hammou l'écoutait sans rien dire, buvant son thé doucement.

- Pour l'essence ? demanda Edriss.

Hammou prit tout son temps pour répondre :

- Vous en trouverez à Aderbissinat.

- L'eau ?

- Pas de problèmes jusqu'à Agadez. Après, faites de bonnes provisions. Inch'allah !

Par dessus l'épaule d'Omrane, Mutuzo suivit le tracé du doigt remontant de Zinder vers Agadez, ensuite, d'Agadez vers Tamanrasset, au sud de l'Algérie.

- Mille cinq cents kilomètres à peu près, estima Omrane.

- Quand on ne se perd pas, fit Hammou en écho.

Il parlait de la route d'un air détaché, sans s'intéresser à la carte étalée sous ses yeux. Il regardait droit devant lui, un palmier peut-être, à la racine du ciel. Ses pupilles noires s'allumaient au soleil couchant. Qui étaient les migrants pour lui ? Hammou n'était pas concerné par l'Europe. Aujourd'hui, il était à Zinder où il vendait sa marchandise, et quand il aurait tout vendu, il repartirait chez lui, du côté d'Agadez. Sa vie était un continuel voyage ; il se sentait bien sur les pistes qu'il connaissait par cœur. Pas besoin de cartes, ses repères étaient les rochers, les dunes.

Hammou paraissait distant. Un homme de silence.

- Es-tu souvent allé à Tamanrasset ? Comment est la route ? demanda Omrane en déplaçant son doigt sur la carte.

- Arriver à Agadez, ce n'est rien, dit Hammou. Après...

Il eut un geste vague, avant de préciser :

- La piste se perd dans les cailloux et les sables. Suivez les traces de pneus quand vous le pouvez et repérez bien les bornes.

- Elles ressemblent à quoi ?

- Des bidons rouillés. Si le sable se met à voler, on peut les manquer. Mais vous pouvez aussi vous fier aux carcasses des camions abandonnées sur la piste.

- La frontière avec l'Algérie ?

- On la passe un peu avant In Guezzam. Mais c'est mieux de choisir un autre endroit, loin de la piste. Ça évite les contrôles.

Hammou le silencieux était fier de son pays et il le montrait en expliquant ce qu'Omrane ne savait pas.

- Est-ce que la route est sûre ?

- La piste n'est jamais pareille. Tu peux la faire une fois et penser que tu la connais, mais si tu la reprends le lendemain, elle n'est plus la même.

- Tu as entendu parler d'Aqmi ?

- Qui ne connaît pas Aqmi ! Un jour, ils sont là, un autre ils ont disparu. Quelquefois, ils te demandent un impôt, quelquefois ils te prennent ton véhicule. Ils peuvent te tuer aussi, mais c'est plus rare.

- Tu penses qu'ils peuvent nous voler notre pick-up ?

- Si ce n'est pas eux, ça sera les militaires. Vous verrez bien jusqu'où vous arriverez avec !

- Et comment on continue sans pick-up ?

- Il y a des taxis à In Guezzam et à Tamanrasset. Dès que le véhicule est rempli, il démarre.

- C'est cher ?

Hammou eut un geste évasif :

- Le mieux est de vendre le pick-up avant de vous le faire voler. Vous aurez de l'argent pour payer le taxi.

Mutuzo fut effrayée par cette révélation qui laissait Hammou de marbre. Chacun son destin.

Le matin du départ, Hammou était là, debout, la tête enturbannée. Omrane et Edriss le saluèrent pour la dernière fois. Il leur rendit leur salut, la main sur le cœur. Mutuzo n'avait pas l'esprit à la fête. En faisant confiance à Edriss et Omrane, elle avait pensé naïvement arriver en pick-up jusqu'en Europe. On mettrait le véhicule sur un ferry pour traverser la mer, à Alger ou dans un autre port, et on arriverait de l'autre côté. Elle se sentait si bien sur sa banquette, auprès d'Edriss, qu'elle aurait bien voulu y passer le reste du voyage, et même le reste de ses années. Et voilà qu'Hammou leur ouvrait les yeux : vous n'irez pas très loin avec votre pick-up. Mutuzo songea aux bus de migrants remplis à craquer, sur la

route de Kano. Et ce minibus perdu entre Kano et Zinder, qu'étaient devenus les passagers ?

- Ça va ? demanda Edriss, décidément très psychologue.

- Ça ira.

Alors, Mutuzo pensa à sa mère qui voulait toujours tout arranger : « Ça va aller, ma grande ». Mais qu'est-ce qu'on pouvait arranger avec Aqmi, avec les militaires, avec les routes de sable prêtes à se refermer sur les vivants ? Ils roulaient maintenant sur une piste grêlée de trous, soulevant un panache de poussière ocre. Et ils recevaient ceux des véhicules qui les doublaient comme des enragés. Mutuzo respirait très mal, sa gorge piquait, elle avait peur.

Ils ne roulèrent pas longtemps. Jusqu'à Tanout seulement. Inutile de malmener les amortisseurs. Et puis, sans se l'avouer, ils redoutaient ce qui les attendait à vouloir traverser le Sahel et le Sahara, dans ces conditions de guérilla. Tout pouvait arriver.

À Tanout, des dizaines d'enfants les fêtèrent, comme les héros d'un rallye auto. Des adultes arrivèrent à leur tour. Omrane s'enquit d'un endroit où passer la nuit. Un ancien répondit qu'on pouvait s'arrêter partout, que le pays est grand et le ciel immense, hamdollah.

Ils prirent vers l'ouest pour sortir de la ville et choisirent un endroit qui ressemblait à tous les autres, dans cette steppe parsemée de buissons torturés. des enfants les regardèrent s'installer. Omrane s'en irrita et se mit en tête de les chasser. Edriss intervint, ils se disputèrent. Omrane disait que, contre quelques pièces de monnaie, n'importe quel gamin pourrait indiquer où ils étaient cette nuit. Edriss répliqua que de toute façon, dans le désert, tout le monde sait toujours tout. Si Aqmi avait décidé de leur tomber dessus, ce n'était pas en chassant des gamins qu'on réglerait le problème. Omrane finit par se calmer.

18.

À la nuit tombée, on avait fini de manger et on se préparait à dormir. Je n'avais pas sommeil. J'ai invité Edriss à faire un tour. Omrane m'a regardée d'un drôle d'air, mais ne s'y est pas opposé.

Devant nous, au loin, les premières lumières de Tanout. Sur nos têtes, les lumières du ciel. Elles m'ont rappelé le ciel moussant sur les collines de Byumba, comme si je revenais à mes premières années. J'étais en plein désert, Edriss auprès de moi, comme un ami d'enfance.

Il marchait timidement, ses longs bras près du corps. Il avait passé sur son short une robe nigérienne qui lui descendait jusqu'aux mollets. Avec sa chevelure frisée, - je ne sais pas pourquoi -, il me faisait penser à un berger. Je n'aurais pas été surprise qu'il se mette à jouer de la flûte.

On avait échangé tellement de tendresse, dans la cabine du pick-up, (mes premiers vrais baisers) qu'on existait ensemble. Je voulais lui dire qu'il pouvait compter sur moi, pendant tout ce voyage. Alors je lui ai pris la main et on a continué à marcher dans la nuit tranquille. Puis Edriss m'a prise dans ses bras. On est s'est embrassés, sous les étoiles intenses.

De Tanout, se détachaient quelques spots lumineux. Peut-être qu'on entendait des bruits de

moteurs et des chiens, je ne sais plus au juste. De toute façon, ça ne nous concernait pas.

Ce n'était ni l'Afrique, ni l'Europe. On entrait dans un nouveau monde. Notre monde à tous les deux : EDRISS ET MUTUZO.

C'est alors qu'ont surgi des phares éblouissants. Des véhicules sortaient de Tanout et venaient vers nous. Les ombres de canons se détachaient sur le ciel clair.

Edriss s'est mis à courir, et je l'ai suivi. Les véhicules se rapprochaient très vite du campement. Tout en courant, j'en ai compté trois. Et soudain, je me suis arrêtée, effrayée à l'idée de me jeter dans la gueule du loup. J'ai appelé Edriss devant moi. Il s'est arrêté à son tour, à bout de souffle.

- Edriss, ils vont nous tuer. C'est mieux de se cacher, non ?

- Et Omrane et Selam, qu'est-ce que t'en fais ?

- On ne peut rien pour eux.

Et tout en prononçant ces mots, j'ai eu honte. C'était à peu près ce qu'Omrane avait dit quand il n'avait pas voulu attendre le minibus sur la route de Zinder. Sauver sa peau.

On est restés un bon moment pliés en deux, à reprendre la respiration, terrorisés à la pensée de tomber sur Aqmi.

Je me suis relevée la première. J'ai dit « Viens, ils ont besoin de nous ».

Trois automitrailleuses encerclaient le pick-up. Quatre hommes étaient descendus, fusils automatiques en main. Ils portaient des uniformes et j'ai dit à Edriss que c'était des militaires. « Pas sûr », a-t-il soufflé, « ils s'habillent tous pareil ».

Nous nous sommes approchés en marchant. J'ai repéré deux européens et deux africains. D'autres étaient restés dans les véhicules. Sur les garde-boue, des fanions ressemblaient à ceux de l'armée, mais ça ne voulait pas dire grand-chose. Un homme a pointé son arme vers Edriss ; un autre lui a fait signe de lever les bras et s'est avancé pour le fouiller. Une Européenne en uniforme est sortie de derrière le pick-up. Elle m'a demandé si je parlais français. J'ai fait signe que oui.

- Opération Barkhane. Nous sommes une patrouille franco-nigérienne. Vous faites partie du groupe ?

- Oui.

- Transportez-vous des armes ?

- Non.

- De la drogue ?

- Non.

- J'ai vu que vous avez pas mal de carburant. Vous allez loin ?

- En Europe.

Elle m'a regardée comme quelqu'un qui n'est pas surpris. Un air blasé plutôt.

- Vous n'êtes pas la première à dire ça. Le chemin est long, vous le savez ? Et bien sûr, vous n'avez pas de papiers pour l'Europe.

J'ai sorti les papiers remis par Madame Sah. Elle les a regardés d'un air distant :

- Où vous voulez aller avec ça ? Vous ne devriez même pas être ici. Mais vous expulser ne servirait à rien : au Sahel, les frontières sont de vraies passoires.

Elle soupesait les papiers au bout de sa main, tout en réfléchissant d'un air ennuyé. Puis elle a planté ses yeux dans les miens :

- Vous n'étiez pas bien, au Rwanda ?

Qu'une jeune femme se retrouve sur les routes du désert la contrariait. Elle avait dû en voir des dizaines avant moi.

Elle m'a rendu les papiers en esquissant une moue qui pouvait passer pour une grimace ou un sourire :

- Vous ne prenez pas la voie la plus facile.

- Quelle serait la plus facile ?

Elle a dit :

- En fait, il n'y en a pas. Beaucoup n'arrivent jamais. Ça au moins vous le savez ?

Nous avons dû répondre à un tas de questions de la part du soldat que les autres appelaient sergent. Il a voulu savoir pourquoi trois Érythréens voyageaient avec une Rwandaise et si j'étais la femme d'Edriss. J'ai répondu qu'on s'était rencontrés à N'Djamena et qu'on n'était pas mariés ni même fiancés. Je voulais aller en Europe

pour faire des études. Edriss a dit qu'il était mécanicien et son frère, cuisinier. La famille avait besoin d'argent, c'est pourquoi ils voulaient trouver du travail en Europe.

De simples migrants. Les soldats se sont désintéressés de nous. Papiers ou pas, de toute façon, on allait quitter le Niger. Ils nous ont souhaité bonne chance, sur le ton des gens qui ne pouvaient rien pour nous. Ils n'y croyaient pas du tout à la chance, parce que sur l'autre plateau de la balance, il y avait du très lourd : Aqmi, plus de deux mille kilomètres pour arriver à Oran ou à Alger, des voleurs de pick-up, et des postes de carburant souvent à sec.

J'ai repensé à la femme militaire. Qu'aurais-je pu lui expliquer ? Monsieur Sah ? Mon désir de faire des études ? Ma mère malade ? Mon père tué à cause d'un bébé gorille découpé en morceaux ? Mes cousins assassinés comme huit cent mille autres personnes ? Cette militaire avait l'âge d'être ma grande sœur. L'âge seulement, parce que pour le reste, c'était une étrangère à qui il devenait vraiment très difficile d'expliquer pourquoi on se trouve ici et pas ailleurs.

19.

Ils campèrent sur place, rassurés finalement que des militaires soient dans les environs. Dans la nuit, Mutuzo se demanda pourquoi elle avait déclaré qu'il n'y avait pas de liens entre Edriss et elle alors que, juste avant, ils s'embrassaient. Pourquoi n'avait-elle prétendu être sa femme, comme Omrane l'avait écrit au poste frontière du Cameroun ? Edriss allait-il le prendre mal ? Cela la tracassait, elle se trouvait compliquée. Elle était sûre d'une chose : elle ne voulait pas être manipulée, ni qu'on décide à sa place.

Le lendemain matin, de nouveau la transsaharienne. Plus d'arbres, plus de verdure. Un monde mourait. Les oiseaux osaient-ils encore s'aventurer dans cet espace qui ressemblait à la lune ?

Vers midi, Omrane ne put éviter un gros trou sur la piste. Le pick-up plongea sur l'avant. Mutuzo et Edriss furent projetés de dos contre la cabine, sonnés par la violence du choc. Pas un cri dans la cabine.

Omrane finit par surgir du nuage de poussière, pestant contre sa maladresse. Selam sortit à son tour pour s'asseoir sur le sable ; elle se tenait le cou. Edriss retrouva ses esprits pour ausculter le véhicule. Le train avant avait plongé dans un renforcement de la piste, un pneu avait éclaté, et le châssis avait frotté contre de grosses pierres.

- Un longeron faussé. L'échappement en a pris un coup, mais ça tiendra. On change la roue et on repart.

Edriss se mit aussitôt au travail. Il desserra les écrous, plaça une planche et y mit un cric pour lever le pick-up. Avec l'aide d'Omrane, il put enlever la roue et la remplacer.

Mais sortir le pick-up du renforcement de la piste était une autre affaire. Ils essayèrent tout : les tôles de désensablement, des cailloux pour combler le dénivelé. Le moteur démarrait, mais dès qu'Omrane accélérât, les roues patinaient. Impossible de sortir de ce maudit renforcement.

Ils attendirent un premier véhicule, qui fila sans s'arrêter. En moins de cinq minutes, trois gros camions les frôlèrent sans ralentir. Un quart d'heure plus tard, un énorme camion apparut, tout brinqueballant. Il transportait un tas de matelas neufs, encore enveloppés dans leurs housses. Ça formait une tour de plusieurs mètres, savamment ficelée. Au sommet, des hommes étaient assis. Il fallait être fou pour voyager sur cet empilement de matelas, sur une route défoncée, sans possibilité de se raccrocher en cas de freinage. Le camion s'arrêta dans un couinement de bête préhistorique.

Ils étaient huit dans la cabine. Et ceux du chargement – une bonne douzaine – dégringolèrent en s'agrippant aux cordes qui retenaient les matelas. Vite ils entourèrent le pick-up et entreprirent de le soulever, pour l'alléger, pendant qu'Omrane démarrait. Au premier essai, le pick-up était sorti d'affaire. Omrane demanda au chauffeur combien il lui devait. L'homme répondit qu'on était sur Terre pour s'entraider. Omrane fit circuler un bidon d'eau pendant qu'on palabrait en anglais. Il y avait là des Somaliens, des Kényans, des Congolais, tous en route pour l'Europe. Les matelas avaient été chargés à Mombasa, en provenance d'Asie. Destination Alger où ils seraient vendus sur place. Puis tous regagnèrent la cabine et la tour de matelas, la tête nue sous le soleil. En partant, pour dire au revoir, ils se mirent à chanter.

Omrane repartit, en roulant lentement. À travers le carreau de la cabine, Mutuzo observait Selam. Elle se tenait toujours le cou, à deux mains, pour que sa tête reste bien droite. Certainement une vertèbre déplacée.

En approchant d'Aderbissinat, Mutuzo s'étonna du nombre de tentes d'éleveurs.

- Quand la sécheresse arrive, dit Edriss, les gens se rapprochent toujours des villes.

Sans prévenir, Omrane quitta la transaharienne pour se diriger vers une poignée de tentes. Il s'arrêta à distance, pour ne pas déranger. Mutuzo demanda pourquoi on s'arrêtait, il dit que Selam avait très mal et qu'elle devait s'allonger.

On l'allongea près du pick-up, du côté où le soleil voulait bien laisser un peu d'ombre. Mutuzo glissa sa main sous sa nuque pour poser doucement la tête à même la terre. Selam grimaçait mais elle était trop fière pour se plaindre. Edriss sortit les deux boîtes à outils dans lesquelles il avait entassé tout ce qu'il avait pu trouver comme produits pharmaceutiques à N'Djamena. Plus d'arnica. Elle ne trouva rien d'autre, sinon une crème de beauté qu'Edriss avait achetée en croyant que c'était un médicament. Elle fit comme si de rien n'était et se mit à masser Selam. Elle avait vu plusieurs fois la voisine masser sa mère qui se plaignait d'arthrose. Et « celle qui soigne », avait bien observé.

D'abord quelques enfants se regroupèrent. Puis des chèvres les rejoignirent, mâchonnant ce qui traînait, des bouts de carton, du plastique. Plus insouciantes que les enfants, mais guère en meilleur état. Les gamins, eux, ne cherchaient rien. D'une maigreur à faire peur ! Ils peinaient à se tenir debout.

Mutuzo massa doucement le cou de Selam étendue par terre, la tête bien à plat. Elle doutait que la crème de beauté fasse des miracles, mais cela aiderait peut-être à décontracter les muscles. De toute façon, il n'y avait rien d'autre à faire, sinon attendre que la douleur s'apaise avant de faire des manipulations.

Un vieillard s'approcha, guidant trois vaches fantomatiques, dans un étrange silence. En les voyant passer, leurs cornes en forme de lyre posées sur des crânes squelettiques, Mutuzo songea à des reines déchues. Les femmes, elles, ne se montrèrent pas. Elles souffraient dans l'ombre, les mamans africaines.

Le vieil homme s'absenta et revint avec une boîte de conserve toute rouillée qui contenait une pâte brune. Il expliqua par gestes que c'était une médecine à

appliquer sur le cou de Selam. Mutuzo le remercia beaucoup et appliqua délicatement cette mixture qui sentait le rance. S'il y avait du lait dans cette médecine, il n'était pas récent car les trois vaches du vieil homme avaient les pis ravagés.

Omrane obtint la permission de passer la nuit en l'endroit. Edriss alluma le feu pendant que Mutuzo sortait les ustensiles de cuisine. Elle se sentait un peu honteuse d'avoir de la farine et des bidons d'eau potable. Avec Edriss, elle prépara un repas comme pour une fête où l'on inviterait les cousins, mais sans viande rôtie et sans lait. La fête se ferait autour d'un grand plat de mil bouilli, agrémenté d'épices d'Érythrée. Il leur restait aussi quelques tomates séchées et des dattes. Et puis du thé vert dont ils avaient fait une belle provision à Zinder.

Les enfants et les hommes s'approchèrent, jeunes et anciens. Les femmes ne se montrèrent pas. Mutuzo aurait tant aimé les accueillir ; mais quelque chose les retenait, le refus, sans doute, de se montrer dans un corps de misère. Ces éleveurs étaient aussi des émigrés. Ils avaient dû quitter leurs terres à cause de la sécheresse. Ils ne vivaient plus comme ils l'auraient aimé, au milieu des plantes florissantes et des belles têtes de bétail.

Ils restèrent huit jours auprès des éleveurs. Edriss et Omrane parlaient le matin à Aderbissinat pour réparer le pick-up. Et Mutuzo les attendait en veillant sur Selam. Les femmes commencèrent à sortir des tentes discrètement, portant leurs plus jeunes enfants sur le dos, une cuvette de plastique ou un outil à la main. Elles s'occupaient à de petites choses, palabrant auprès d'une citerne rouillée et surveillant Mutuzo du coin de l'œil. Elle parlaient très certainement d'elle, de son air de riche, comme celles qui s'en vont pour l'Europe. Peut-être avaient-elles besoin d'exclure Mutuzo de leur cercle pour avoir le sentiment d'être dignes. Elles remplissaient leurs cuvettes. Elles prenaient grand soin de l'eau.

Edriss et Omrane avaient trouvé un garage qui leur demandait les yeux de la tête pour réparer. Alors ils achetèrent les pièces à changer et firent eux-mêmes le travail. Edriss était fier de s'en tirer sans l'aide d'un garagiste ; il ne le disait pas, mais cela se lisait sur sa figure. En mécanique, il était le chef et Omrane ne lui

contestait pas ce titre. Le soir, Edriss et Mutuzo avaient repris les promenades après le coucher du soleil, comme à Zinder. Ils s'aimaient l'un l'autre.

Pour Mutuzo, se rapprocher ne voulait pas dire promettre des choses trop lourdes à porter ; c'était seulement laisser l'avenir ouvert, montrer au ciel de nuit qu'ils comptaient l'un sur l'autre pour réussir le voyage. Mais elle restait lucide. Edriss et elle n'avaient pas la même histoire. Et ce qu'on a vécu de personnel est très difficile à partager. Elle n'avait pas envie de raconter ce qui s'était passé avec Monsieur Sah, ni comment son père, ses oncles, tantes et cousins étaient morts. C'était trop tôt.

Edriss aussi taisait des choses. Si elle lui demandait comment il vivait là-bas, il hésitait.

- Tu travaillais dans un garage ?
- Dans la mécanique, oui.
- Tu étais bien traité ?
- Oui, mais ça payait mal.

Il n'en disait pas plus. Il parlait de son rêve de travailler chez un constructeur français.

C'est grâce à Selam que Mutuzo en apprit un peu plus. Jusqu'ici, elle s'était montrée très discrète. Mais depuis que Mutuzo s'était occupée de ses vertèbres, elle était beaucoup plus ouverte. En fait, Edriss travaillait dans un garage comme soldat, car là-bas, le service militaire dure des années. Même les femmes sont enrôlées pour des années dans l'armée. Tous les trois, ils avaient fui l'Érythrée parce qu'ils ne voulaient pas passer leur vie à travailler pour le Président, avec des salaires de misère et aucun droit.

20.

Selam est courageuse. Elle sait qu'elle ne reverra plus jamais son père, sa mère, ses frères et sœurs. Personne ne retourne jamais en Érythrée. Les opposants y sont emprisonnés et torturés. Pareil pour les migrants qui se font prendre et qu'on ramène de force.

Des Érythréens, m'a dit Selam, il s'en enfuit des centaines, et ils arrivent où ils peuvent, en Grèce, en Italie. Que veux-tu faire dans un pays où tu n'as pas la sécurité, où on peut t'arrêter pour un rien et t'envoyer pourrir en prison ?

Omrane a des adresse d'Érythréens en France. Il compte sur eux pour se faire aider. En fait, ils rêvent à quoi tous ces gens ? À un endroit pour respirer sans crainte, gagner de l'argent pour aider la famille, voilà. Est-ce un crime ?

Nous avons quitté les éleveurs ce matin pour reprendre la transsaharienne. J'ai le cœur gros parce que les femmes nous ont ignorées, comme si Selam et moi, on était des gosses de riches, avec un beau pick-up.

Mes pensées tournent en boucle, elles ne veulent pas me laisser tranquille. Je repense au bracelet acheté à Zinder. J'ai observé Edriss en cachette

pour savoir ce qu'il en avait fait. Mais je n'étais pas avec lui quand il est allé tous les jours à Aderbissinat. Je me dis que ce maudit bracelet, il l'a peut-être envoyé par la poste à une fille de son pays. Je n'ose pas demander à Selam s'il est marié là-bas. Et je ne sais même pas s'il y a une poste à Aderbissinat ! Je deviens louf.

Et puis j'ai peur de ce qui nous attend. Hammou nous a prévenus : « Après Agadez, Inch'allah ». On va entrer dans le vrai Sahara. Plus de mille kilomètres à traverser par une chaleur horrible. La fatigue m'embrouille déjà ; je ne sais plus très bien depuis quand on a quitté N'Djamena. Monsieur Sah ressemble déjà à un mauvais fantôme, il s'efface. Les heures passées dans le pick-up se ressemblent toutes. Je ne sais plus compter le temps.

21.

Agadez, la grande ville faisait peur. Omrane n'y entra pas tout de suite, préférant quitter la transsaharienne et rouler entre les campements. Un village apparut, fait de cases en pisé et de baraques couvertes de tôles, autour d'un puits. Un jeune chef, l'air décidé, vint à leur rencontre. Le moteur à peine éteint, il demanda combien de temps Omrane pensait s'arrêter. On payait à la journée : trente dollars par véhicule, à quoi il fallait ajouter l'eau qu'on remontait du puits à l'aide d'une pompe reliée à un groupe électrogène. Un dollar le litre ! Le chef leur laissa un quart d'heure pour réfléchir.

L'arme automatique qui pendait sous sa veste ne les rassura pas.

- À ce prix-là, dit Omrane, il compte les balles de sa mitrailleuse.

Des enfants s'approchèrent. Une gamine vendait des cailloux en forme de silhouettes d'animaux. Un garçon montrait timidement un vélo de course en fil de fer plastifié – dix centimètres pas plus –, avec des roues blanches et un cadre rouge. Un travail soigné où il avait dû mettre son rêve de devenir coureur cycliste.

Finalement, Omrane décida de ne pas s'arrêter. Ils avaient de l'eau et du carburant, et pouvaient chercher un autre endroit pour la nuit, où même continuer jusqu'à Agadez. Un grand tamaris se dressait, pas très loin du village. Un bon endroit pour camper.

La nuit fut tranquille. Mais sur le matin, des tirs les réveillèrent. Une fusillade d'armes automatiques, par saccades, qui martelaient le cerveau. Ils se réfugièrent dans le pick-up, sans même prendre le temps de ramasser leurs affaires. Omrane s'apprêtait à démarrer quand Edriss fit remarquer que c'était la meilleure façon de se faire repérer, à cause de la poussière qu'ils soulèveraient. Omrane resta au volant, prêt à ficher le camp.

Les tirs s'espacèrent. Une rafale, une pause, une rafale encore. Silence. De la poussière vers le sud. Des véhicules s'éloignaient.

Ils partirent pour rejoindre la transsaharienne, en évitant soigneusement le village d'où les tirs étaient venus. Mais soudain, Omrane bifurqua. Il entra au ralenti dans la rue principale.

Des cases aux portes ouvertes, comme des puits noirs. Aucun cri. Des cadavres éparpillés. Le chef du village, sa mitraillette dans la poussière, son bras tendu vers elle dans un dernier effort pour se défendre. Des enfants rattrapés par la mort. Une femme couchée le visage contre terre, un bébé à ses côtés. Tétanisée, Mutuzo n'avait pas de pleurs, pas de larmes, pas de cris pour ça. Elle revit dans sa tête le vélo rouge et blanc, et eut soudain très peur de l'apercevoir par terre, à côté d'un petit cadavre. Alors, elle s'évanouit.

Quand elle rouvrit les yeux, Edriss lui versait de l'eau sur la figure. Elle revit les couleurs du ciel, sentit le contact de sa tête contre la tôle de la cabine. Edriss lui avait bien versé un demi-bidon d'eau. Elle écarta le bras qui tenait le bidon, et se leva en titubant avec l'intention de descendre du pick-up. Edriss la rattrapa :

- Qu'est-ce que tu fais, Mutu ?

Elle s'affaissa dans ses bras :

- La maison, souffla-t-elle.

- Tu ne tiens pas debout. Si tu descends, tu vas tomber.

- Le garçon au vélo, il est dans la maison.

- Quelle maison ? On a traversé le village, tu as bien vu, Mutu. Il n'était pas là.

- Il m'attend, insista Mutuzo. Je dois le soigner.

- Tu délirés, Mutu, tu as la fièvre.

Elle se dégagea brusquement :

- Laisse-moi ! Il perd du sang.

Edriss la lâcha, mais ses jambes ne la portaient pas. Il la rattrapa de justesse et réussit à l'allonger. Alors elle pleura à gros sanglots, le visage rejeté sur le côté, et Edriss resta tout près d'elle pendant qu'elle pleurait, la caressant comme une enfant : « Ce n'est rien, ne pleure pas ».

Ils furent plusieurs jours sans parler de ce qu'ils avaient vu ce matin-là. Peut-être une façon de tenir le malheur à distance. Ou bien un sentiment de culpabilité. Mais qu'auraient-ils pu faire ? Omrane avait eu au moins le courage d'aller voir. S'il y avait eu des blessés, ils auraient peut-être pu les secourir. Mais il n'y avait personne, absolument personne de vivant.

Longtemps, les corps allongés sur la terre hantèrent Mutuzo. Rien à faire pour s'en débarrasser. Ils rejoignaient ses oncles et cousins du Rwanda, ces tueries qui ne la lâchaient pas, comme son ombre sur ses talons. Une nuit, elle rêva d'un gamin qui s'avavançait vers elle en lui tendant un vélo miniature. Il souriait. Ce rêve lui redonna un peu de paix.

À Agadez, la police les arrêta. Le chef donna l'ordre de suivre la jeep. Omrane obéit. Edriss se montrait méfiant, mais il n'y avait rien d'autre à faire. De toute façon, c'était mieux de tomber sur la police que sur des passeurs ou sur Aqmi. La jeep les conduisit à l'entrée d'un camp en marge de la ville, avec des baraquements. Le panneau d'entrée disait : « Centre de transit OIM ». La barrière se leva pour laisser entrer le pick-up pendant que la patrouille repartait.

Un responsable indiqua un endroit où garer le véhicule et demanda aux passagers d'attendre. Il revint avec une femme :

- Je m'appelle Ikram, dit-elle. Je suis Nigérienne.

Elle dirigeait le Centre de Transit de l'Organisation Internationale pour les Migrations au Niger. On y hébergeait des migrants pour une courte durée. On les informait des routes et des dangers et on discutait des meilleures solutions, en fonction de chacun.

Ikram parlait clair, savait écouter, mais gardait une certaine distance, comme souvent les fonctionnaires. Selam, Edriss et Omrane avaient des passeports tchadiens. Ikram et l'homme, un certain Azouz, les examinèrent d'un œil habitué à repérer les faux.

- Où les avez-vous achetés ? demanda Ikram.

- À N'Djamena.

- Vous n'irez pas loin avec ça. J'espère que vous ne les avez pas payés trop cher.

- Assez cher pour ce que c'est, fit Edriss. On les sort quand on sent que ça peut marcher.

- De toute façon, dit Omrane, on est coincés. On quitte l'Érythrée en cachette. On ne le dit même pas à la famille, à cause des représailles. Alors, demander un passeport...

- Le papa ? La maman ?

- On téléphone à des gens qui les connaissent. À eux, jamais directement.

- Vous étiez dans l'armée ? s'enquit Azouz.

- Tout le monde fait l'armée, dit Omrane, les garçons comme les filles.

- Ici, fit Ikram, on croise des Africains de l'Ouest qui veulent aller en Lybie pour passer en Europe. Pour vous, la Lybie, c'était plus court, non ?

Omrane eut un instant d'hésitation :

- J'ai déjà essayé par l'Égypte. Ça n'est pas une bonne route. La Lybie non plus.

- Vous avez été victime de passeurs ?

Omrane hocha la tête.

- Par ici, dit Azouz, ce n'est pas mieux. On ne vous conseille pas trop l'Algérie.

- On voudrait aller au Maroc, dit Edriss. Si l'Algérie n'est pas sûre, on peut passer par le Mali.

- C'est un peu plus sûr, observa Ikram. Mais le Nord du Mali, c'est le désert, et après, il faut passer en Mauritanie ou en Algérie. Encore du désert. Et aussi Daesh et Aqmi.

- Et ce n'est pas facile, ajouta Azouz, de passer en Europe à partir du Maroc. Il y a bien deux enclaves espagnoles au Maroc. Mais les frontières sont très surveillées.

Ikram se tourna vers Mutuzo :

- Et vous, Mademoiselle, vous venez d'où ?

- Je suis née au Rwanda.

- Vous êtes majeure ?

- Pas encore.

- En Europe, si vous êtes mineure, les États ont l'obligation de vous protéger.

Encore faut-il que vous puissiez prouver votre âge. Vous avez des papiers ?

Mutuzo sortit les papiers, un peu chiffonnés.

- Ça ne suffira pas. Et comme le Rwanda ne fait plus partie des pays déstabilisés, vous n'aurez pas le statut de réfugiée. On ne quitte pas son pays pour le plaisir. Je suppose donc que vous aviez des raisons pour partir.

- Je l'avais déjà quitté en partie pour habiter chez ma tante, à Mombasa. Mais c'est trop long à expliquer.

Mutuzo n'avait pas envie de parler devant les autres.

- On verra plus tard, conclut Ikram.

22.

Je suis logée avec les femmes des pays des Grands Lacs et du Congo, Selam avec les femmes du Soudan, d'Éthiopie et d'Érythrée, On nous a remis un papier de l'organisation pour pouvoir circuler en ville.

Au dortoir, où je suis en train d'écrire, j'ai pour voisine une femme d'une maigreur à faire peur. Elle dit des bouts de phrase incohérents, marche comme un automate. Je l'ai saluée. Elle m'a regardée d'un air absent. Maintenant, elle ne sait sans doute pas que je suis là. Elle est perdue dans ses délires. Elle crie et réveille le dortoir. On lui dit de se taire, des femmes viennent la secouer dans son lit. Mais cela ne change rien.

Moi qui dors tout près d'elle, je supporte comme je peux. Et j'ai peur qu'elle ne vienne me faire du mal. Alors, j'ai beaucoup d'insomnies. Je l'entends parler à plusieurs personnes différentes ; elle les chasse avec des mots qui ressemblent à des injures.

Elle change de voix, comme si elle faisait parler plusieurs personnages. Une grosse voix masculine, des petites voix piailleuses comme des oiseaux, des voix autoritaires, des voix ironiques. Comme si il y avait en elle tout un village, ou toute une maison.

L'aide-soignante vient de passer. Elle a mis sa main sur son front, pris son pouls.

- Une Congolaise, m'a-t-elle appris.

- Elle n'a pas l'air bien. C'est grave ?

- Épuisée. Elle a trop travaillé pour payer son voyage. Elle voulait rejoindre sa fille, en Espagne.

- Il n'existe pas de remèdes pour ce qu'elle a ?

- Il y en aurait bien, mais c'est très cher et c'est sans doute trop tard. La Maison jaune lui a fait beaucoup de mal.

- La Maison jaune ?

- Elle était retenue là-bas, à In Guezzam. Elle a trop travaillé pour les hommes.

Dans le camp, les hommes jouent au foot. Des heures entières, même le soir. Beaucoup ont le maillot de leur équipe nationale, d'autres s'attachent des bouts de tissus pour faire le drapeau national. Leur pays, ils le quittent parce qu'ils pensent trouver mieux ailleurs, de quoi manger, un travail. Mais ils ne le renient pas. Ils connaissent par cœur le nom de leurs joueurs, et portent leurs couleurs jusque dans cette cour de migrants.

Au foyer, on peut boire du thé et consulter des albums et des livres, surtout des reportages sur le Niger et sur l'Afrique. Je suis tombée sur un livre intitulé « Migrations d'Afrique ». J'ai pensé aux migrations de tous ces gens qui partent vers

l'Europe, mais ce n'est pas du tout ce que raconte le livre. Il parle des migrations d'animaux, celle des éléphants qui passent leur temps à marcher, même la nuit, et personne ne sait quand ils dorment. Ils marchent en rêvant aux grandes plaines fertiles. Ils sont sans cesse à la recherche de la nourriture et de l'eau. Les gnous font pareil, mais ils sont mille fois plus nombreux. Ils tracent de vraies routes dans la savane, à force de marteler le sol avec les sabots. Les crocodiles les guettent au passage des rivières. Alors, ils comptent sur leur grand nombre. Celui qui se fait prendre permet aux autres de passer.

Et nous, nous sommes comme les éléphants, nous marchons et nous rêvons. Je ne connais pas bien les rêves des éléphants. Notre rêve à nous, c'est l'Europe.

Hier, j'ai revu Ikram et lui ai raconté ce qui m'est arrivé avec Monsieur Sah. Ikram m'a dit que je peux très bien retourner au Rwanda ou à Mombasa. Elle peut m'obtenir des papiers pour rentrer par avion. Je lui ai dit que je veux faire des études en Europe et revenir un jour au Rwanda. J'ai ajouté que ma cousine est en Angleterre pour étudier la médecine.

Là, Ikram m'a stoppée :

- Votre cousine, comment est-elle arrivée jusqu'en Angleterre ? Elle a traversé toute l'Afrique en 4x4 ?

J'ai dit que sa famille a de l'argent, son père est un homme d'affaires. Elle a obtenu un visa, s'est inscrite dans une université, et a pris l'avion.

- Mais vous, Mutuzo, vous êtes mineure et sans ressources. Où trouverez-vous l'argent pour faire des études, payer un hébergement, manger ? Vous n'avez plus votre père.

J'ai failli éclater en sanglots en entendant une étrangère parler de mon père. C'était comme si on m'en dépossédait.

-Prenez votre temps, a conclu Ikram, réfléchissez bien.

Je suis allée à Agadez avec Edriss, Selam et Omrane. À la poste centrale, j'ai acheté des cartes de téléphone, et j'ai pu obtenir Évangéliste et mon frère. Maman n'allait pas plus mal. J'ai dit à Damien que je me trouvais dans un camp international pour migrants. Une fois en Europe, j'essaierais de voir Sorata. Je ne voulais pas que Ma s'inquiète. Damien s'y est mis à son tour, comme s'il était de mèche avec Ikram. Il m'a demandé si le plus sage ne serait pas de rentrer.

« J'y ai pensé, ai-je répondu, mais je veux tenter ma chance ».

Il m'a dit : « Tu sais, l'Angleterre, c'est fermé. Ça m'étonnerait beaucoup que tu réussisses à voir Sorata. J'ai entendu à la radio que des milliers de migrants essaient de passer en se

cachant dans les bateaux, mais ils sont tous repris. Ils s'entassent sur les côtes, ils restent des mois dans des camps pourris.

- Si je ne peux pas passer en Angleterre, c'est pas grave. Je voyage avec des gens qui veulent travailler en France.

- Alors bonne chance, a conclu Damien. Ne nous laisse pas sans nouvelles. Je t'aime bien, petite sœur».

Tout en téléphonant, je ne perdais pas de vue Edriss, entré lui aussi pour acheter des cartes. C'est idiot, mais je le surveillais du coin de l'œil pour voir s'il allait poster un colis. Tout cela à cause d'un bracelet ! Je me trouvais idiote, mais... C'ÉTAIT PLUS FORT QUE MOI.

23.

Il y eut une autre rencontre avec Ikram et Azouz. Omrane annonça qu'il voulait rejoindre le Maroc, mais sans passer par Tamanrasset. Il étala une carte devant lui. On rejoindrait Niamey pour remonter ensuite vers Gao. Motif : on trouverait là-bas des passeports maliens qui étaient acceptés au Maroc et en Algérie. Pour un bon faux, il fallait compter 300 ou 400 dollars par personne.

Mutuzo n'osait pas trop regarder les distances sur la carte. Une grande partie de la route faisait redescendre sur des centaines de kilomètres, après quoi, il faudrait remonter d'interminables pistes jusqu'à Gao. Un détour de peut-être bien 1500 kms.

Ikram et Azouz n'insistèrent pas. Ils conseillèrent seulement de vendre le pick-up. Edriss demanda pourquoi :

- Parce que vous allez vous le faire voler, voilà pourquoi.

Cela, Edriss le savait déjà. Mais son visage se ferma. Il y tenait tellement à son pick-up...

- Méfiez-vous des gens qui proposeront de vous aider, ajouta Ikram. Surtout pour franchir les frontières. Il y a des maisons où les militaires et les mafieux abusent des femmes avant de les laisser passer.

- Des maisons jaunes ? demanda Mutuzo sans même réfléchir.

- La Maison jaune, oui, à In Guezzam. Il y en a malheureusement un peu partout. On y paie son passage en nature, et parfois tu ne peux pas faire autrement. Et en guise de monnaie, on te donne le sida.

Un matin, Mutuzo s'apprêta à quitter le dortoir pour rejoindre ses amis. Ikram lui avait remis une petite pharmacie avec, dedans, des préservatifs. La Congolaise était allongée dans son lit, sur le dos, les yeux grands ouverts. Mutuzo lui prit le bras et resta auprès d'elle un long moment pour lui faire sentir une présence. Mais elle ne lut rien dans son regard. Cette femme s'absentait du monde. Savait-on seulement son âge ? Elle avait celui de tous les gens qui supportent sans se plaindre. Mutuzo ne sut jamais son nom.

À cause de la pharmacie, elle savait désormais que Selam et elle seraient encore plus exposées qu'Omrane et Edriss.

Ça ne fut pas simple d'arriver à Gao. Des journées épuisantes. À Birni n'konni, plus d'essence. La queue au poste de ravitaillement. Un camion-citerne vint livrer en soirée. Il fallut attendre une partie de la nuit. Quand arriva le tour d'Omrane, le gérant dit qu'il n'y avait plus de carburant. Il mentait, il réservait une partie de la

citerne pour ses amis. Tout le monde put les voir, ces 4x4 qui vinrent se ravitailler tout le restant de la nuit alors qu'un écriteau disait : « plus de carburant ». Cinq jours d'attente pour obtenir enfin de quoi remplir réservoir et jerricanes.

Omrane n'avait pas trop confiance dans les grandes villes. C'est pourquoi il traversa Niamey sans s'arrêter et remonta vers le nord-ouest pour passer la frontière du Mali en dehors de la route, ce qui évitait les contrôles.

La route vers Gao longe le Niger, et Mutuzo tomba amoureuse de ce géant paisible. Après des jours de désert, elle se sentit revivre, comme si le fleuve l'invitait à la danse. Quand Omrane s'arrêtait, Mutuzo se précipitait vers la rive. Des piroguiers passaient. Elle écoutait leur chant. Mais plus souvent passaient des bateaux surchargés, crachant des fumées infâmes, et l'air empestait le pétrole. Et déjà Omrane les pressait de repartir parce que la route était encore longue.

Arrivés à Gao, épuisés, ils trouvèrent un endroit sur la rive, en bordure de la ville. Ils n'étaient pas les seuls à s'arrêter, mais il y avait assez de place pour faire du feu et se mettre à l'aise.

Retrouver la forme leur prit plusieurs jours. Mutuzo ne pensait qu'à dormir, manger et regarder le Niger. Elle garda un souvenir étrange de ces jours de repos. Impression d'un temps d'arrêt dans l'engrenage qui commençait à happer leurs vies. C'était comme si tout le monde hésitait, Edriss à cause de son pick-up, Omrane à cause de Selam, qui n'était pas en super forme, et Mutuzo qui ne savait plus si elle avait bien fait de s'engager dans l'aventure.

Gao, possède un grand marché, tout joli, tout neuf : Gadeye. Sans doute un bon endroit pour se procurer des passeports. Ils trouvèrent du poisson, des légumes, des épices. Mais où se cachaient les vendeurs de passeports ? Impossible d'en dénicher un seul. Ils avaient sans doute des raisons pour rester discrets.

Le soir, Mutuzo n'était jamais loin d'Edriss. Ils s'asseyaient à l'écart, et regardaient passer les bateaux, les pirogues, les escadrilles d'oiseaux. Mutuzo recherchait encore plus la présence d'Edriss depuis leur passage au camp d'Agadès. Ikram et Azouz n'avaient pas réussi à la décourager, mais ils l'avaient rendue grave. Elle en voulait beaucoup à Ikram de lui avoir laissé entrevoir un

retour possible chez elle. Mutuzo aurait eu l'impression de trahir ses amis en les laissant continuer seuls. Et puis, elle ne se résignait pas à vivre dans un monde qui partage les gens en deux. Ceux qui s'en tirent bien, et ceux qui galèrent. Maintenant, elle s'en rendait compte : elle avait été une privilégiée grâce à tante Béate. Mais ce temps-là était fini. En pensant à ce que la vie avait réservé à Edriss, Selam et Omrane, il lui venait la rage. Elle ne quittait plus Edriss d'une semelle. Respirer à ses côtés l'apaisait.

Un jour, un 4x4 s'arrêta. Le conducteur annonça qu'il embauchait pour ramasser les légumes dans les champs. Omrane dit qu'ils n'étaient pas intéressés. Un peu plus tard, le 4x4 repassa et Omrane accepta. Le chauffeur indiqua l'endroit où se rendre. On pourrait y laisser le pick-up.

C'était une grande ferme, des centaines d'hectares, près du fleuve. Il y avait des gens partout en train de ramasser les légumes de saison. Ils garèrent le pick-up dans une cour ; un Nigérien dit qu'ils seraient payés au kilo récolté. Le prix n'était pas énorme, mais s'ils pouvaient gagner un peu d'argent avant de repartir, c'était toujours bon à prendre. Ils eurent droit à une case assez grande. Omrane et Selam s'y installèrent. Edriss et Mutuzo préférèrent continuer à dormir dans le pick-up, sous les yeux des étoiles.

Le lendemain, Edriss, Omrane et Mutuzo se présentèrent au travail tandis que Selam resta à garder les affaires. La contremaître était une Chinoise. Un air sévère, toujours fâché. Elle ne parlait pas l'anglais, ni le français, ni les langues du pays ; elle donnait ses ordres par gestes. Les Chinois sont nombreux en Afrique. Ils travaillent très vite, ils courent toujours.

La contremaître distribuait les outils et désignait les parcelles où aller. Elle voulait séparer les familles, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre ; elle gesticulait parce qu'on ne marchait pas assez vite. Certains souriaient, d'autres disaient oui et faisaient le contraire de ce qu'elle voulait ; les membres d'une même famille se séparaient pour lui faire plaisir, puis se regroupaient en arrivant dans le champ. Omrane, Edriss et Mutuzo se retrouvèrent donc dans la même

parcelle et travaillèrent toute la journée, en buvant tout juste un peu d'eau. Ils se rattrapèrent le soir autour du bon repas que Selam avait préparé. Et ils avaient gagné quelques billets.

Finalement, en s'organisant bien, et en ignorant la Chinoise, ils devinrent assez efficaces pour des agriculteurs d'occasion. Le travail était éreintant, mais les soirées très douces. Ils restèrent deux semaines. Sans doute qu'il leur fallait tout ce temps pour se laver des paysages de désert. Mutuzo observait ses mains, ses ongles cassés, la peau abîmée, les ampoules provoquées par le manche de la houe. Les mains d'Edriss ne valaient pas mieux. Son visage s'éclairait pourtant d'un grand rire quand il les faisait voir à Mutuzo.

Penchée sur les plants de poivrons, Mutuzo se rappelait que dans les plantations, au Rwanda, des petits serpents venimeux venaient se cacher. Si une cueilleuse en apercevait un, tout le monde se mettait à sa recherche. On ne reprenait le travail que lorsqu'on l'avait tué. Les champs du Niger n'étaient pas le Rwanda ni le Paradis terrestre, mais un serpent y sommeillait.

Tout se passa très vite, ce jour-là, dans la parcelle voisine. Un grand remue-ménage se fit. Les cueilleurs étaient devenus fous. Ils couraient sans faire attention aux plantes qu'ils piétinaient pour rattraper un homme qui cherchait à leur échapper. L'homme était très agile et ses poursuivants plus lourds. Mais ils avaient bien préparé leur coup car malgré des zigzags, le gars se retrouva encerclé. Ils lui tombèrent dessus, et Mutuzo ne vit plus rien. On entendait des hurlements qui n'avaient rien d'humain. Le silence retomba et tous se remirent au travail, laissant l'homme allongé dans son sang, à même la terre. Mutuzo voulut aller voir, mais Omrane et Edriss l'en empêchèrent, disant que ce n'était pas leurs oignons, et que si cet homme avait été agressé, ce n'était certainement pas sans raisons.

Ils eurent l'explication le soir. Les gens qui travaillaient dans cette parcelle étaient des Soudanais ; ils venaient d'un village exposé aux attaques des rebelles. Certains avaient tenté l'émigration en passant par la Lybie. Mais ils s'étaient fait prendre par une bande armée qui les avait enfermés et battus jusqu'à ce qu'ils

téléphonent à leurs familles pour faire envoyer l'argent d'une rançon. Exactement ce qui s'était passé pour Omrane. Plus tard, ils apprirent que l'un deux, qui servait de guide parce qu'il connaissait la Lybie, les avait dirigés tout droit vers leurs tortionnaires. Il avait fait mine de payer, comme les autres. En fait, il avait reçu de l'argent.

Les autres s'en étaient aperçus plus tard, quand sa famille avait acheté un beau champ. On avait compris aussitôt d'où venait l'argent. Et lui, le traître, toujours pour ne pas être soupçonné, était reparti avec les autres pour une deuxième tentative, cette fois par le Niger. On avait patienté des semaines, attendu le bon moment pour lui régler son compte. Une violence préméditée, méthodique. Et tout le monde avait repris le travail.

Le lendemain matin, les Soudanais étaient là, pour travailler la terre qui avait bu le sang du traître. Dans la journée, un pick-up de la ferme arriva. Deux hommes prirent le cadavre par les bras et les jambes et le balancèrent sur le plateau du véhicule.

Cette histoire réveilla des souvenirs cruels chez Omrane. Mutuzo le vit plusieurs fois passer mécaniquement sa main à son cou. Les cicatrices n'étaient pas vraiment refermées.

Quand Omrane commença à regarder la carte à nouveau, Mutuzo se dit que leur destin d'oiseaux migrateurs allait bientôt les rattraper. Et c'est alors qu'apparut Tarik. Il arrêta son véhicule devant la case, un soir. Il portait de jolis vêtements, un pantalon crème, une chemise blanche immaculée. Belle tenue, beau visage. On avait aussitôt envie de lui faire confiance.

- Je m'appelle Tarik, dit-il, je suis du pays. Si vous voulez un jour aller vers le nord, je suis à votre service.

Il tendit une carte de visite où étaient écrits ses nom et prénoms, le nom de son agence, « le dik-dik voyageur », son titre : directeur. Un téléphone, un mail.

Omrane lui demanda quel genre de prestations il pouvait offrir. Organiser un itinéraire personnalisé, répondit-il. Chaque cas est différent. J'étudie avec les clients la meilleure façon de voyager sans risques.

- On peut en discuter, décida Omrane.
- Faites un état de vos désirs. Je repasserai demain.

Il revint, toujours aussi impeccable, une mallette de cuir à la main. Omrane et Edriss dirent qu'ils voulaient obtenir des passeports maliens pour se rendre au Maroc. Ils ajoutèrent qu'ils hésitaient sur le chemin, parce que l'Algérie n'avait pas bonne réputation.

Pour Tarik, les passeports n'étaient pas un problème. Il les facturait 300 dollars l'unité. Mutuzo dit qu'elle était mineure. Il dit que sur le passeport, elle serait majeure ; cela simplifierait les problèmes. Il fallait fournir les photos et attendre ensuite une quinzaine de jours. C'étaient des passeports fabriqués en Allemagne, très nickel.

Omrane s'enquit du prix que Tarik demandait pour ses services personnalisés. Il dit qu'il ne voulait rien. Il les conduirait à la frontière marocaine en passant par l'Algérie. On ne devait pas croire tous les bruits qui circulaient sur ce pays.

- Tu nous conduis pour rien ? demanda Edriss. Et ton « dik-dik », de quoi il se nourrit ?

Tarik sourit :

- Voilà mon idée. Vous ne pouvez pas emporter le pick-up en Europe. Alors, vous me le laissez à la frontière marocaine, et on n'en parle plus, mon frère ! Je conduirai avec Omrane.

Edriss se crispa, mais il sentit que malheureusement Tarik avait raison. D'ailleurs tout le monde l'avait prévenu.

- C'est d'accord fit Omrane. Le carburant ?
- Je le paie moi. Pour amortir les frais, on prendra des passagers qui veulent faire comme vous.
- Des passagers ? Combien ?

- Quatre, cinq maximum. Le voyage peut paraître long, mais en fait, quand on s'organise bien, on peut le faire en trois jours, Inch'Allah.
- En trois jours, dit Omrane. C'est bien.

24.

Les passeports sont arrivés. Omrane, Edriss, Selam ont gardé leurs noms. Comme Mutuzo ne sonne pas malien, je suis rebaptisée Victoria-Rose Coulibaly. Pourquoi pas ? Des Coulibaly, il y en a partout dans l'ouest de l'Afrique. Et des Victoria et des Rose sans doute aussi. C'est mon identité à partir d'aujourd'hui, celle que je dois donner quand on m'interroge. Et je suis majeure : dix-huit ans.

Je ne sais pas quand on va partir. Ça tarde. En un sens, ce n'est pas plus mal, car on met de côté un peu plus d'argent. Et les grosses chaleurs de l'été sont derrière nous.

Tarik vient d'arriver avec les autres passagers. Ils sont quatre. Un grand-père, accompagné par une jeune femme et un garçon de six ou sept ans. Le vieux porte une casquette de base-ball pour protéger son crâne pelé et ses yeux malades. J'ai du mal à garder mon sérieux. Un papy en longue robe africaine, la casquette de baseball vissée sur la tête, c'est assez déroutant.

La jeune femme aussi me surprend. Pas une étincelle de vie dans les yeux. Un regard épuisé. Je ne sais pas trop d'où elle vient et pourquoi elle est avec un vieux. Selam me dit que c'est sa

femme, ou en tout cas l'une de ses femmes. Je ne sais pas à quoi elle voit ça. Le garçon s'appelle Momo. Pourquoi ils font ce voyage ? Mystère.

Sisko est aussi de la partie. C'est un jeune Namibien, dix-neuf ans, survêtement bleu, tennis fluo. Sur la veste du survêtement, s'étale le portrait de son idole, Frankie Frederiks, un ancien champion d'athlétisme.

Sisko est plus bavard qu'un perroquet. Et il rit tout le temps. Je l'observe pendant que j'écris. Il jongle avec un ballon. Je ne le connais pas depuis plus d'une heure, et je sais tout de lui, ses projets, tout. Il est très organisé, avec un passeport en règle. Il veut aller à Paris et s'inscrire au Racing Club pour faire de la compétition. Cent et deux cents mètres, comme Frankie. Deux médailles d'or aux Jeux Olympiques, des médailles d'argent aux championnats du monde, Sisko connaît tout de son champion, une star en Namibie ; et lui aussi, il deviendra une star, pour honorer son pays. Tout est en place dans sa tête : Paris, le Racing Club, les entraînements. Là-bas, il sera accueilli comme un prince, à cause de Frankie.

25.

Grâce à la bonne humeur de Sisko, Edriss retrouva un peu d'insouciance. Il se mit à jouer au foot avec lui. Mutuzo les écoutait rire aux éclats en courant après le ballon, baragouiner une drôle de langue, mi anglaise mi africaine.

Et Momo était attiré par les deux. Mais il se trouvait contrarié par le vieux qui en avait fait son esclave ; ce vieil égoïste lui donnait des ordres inutiles – déplacer son siège, rapprocher sa canne – uniquement pour assurer son autorité. Et la femme triste laissait faire. Elle n'avait plus la force de s'entremettre pour dire à Momo : « Va jouer, ce sont tes grands frères. Tu es mieux avec eux ».

Alors, c'est Sisko qui trouvait, mine de rien, des tactiques pour l'attirer. Il lançait le ballon près du vieux, et comme le papy était bien trop fainéant pour se lever, Sisko criait : « Alors, Momo, tu me le renvoies ce ballon ? ». Et Momo jetait un regard soumis vers le vieux père, puis un autre, interrogateur, vers la femme triste. Il se levait d'un bond, prenait le ballon dans ses bras, et il le renvoyait de toutes ses forces ; puis il frottait ses mains l'une à l'autre, et il se rasseyait entre le vieux et la femme triste, rempli d'envie de rejoindre les deux jeunes.

En fait, Mutuzo se demandait si la femme triste était bien la mère de Momo. Elle ne vit pas la moindre lueur dans son regard quand Momo se mit enfin à courir et et à rire avec Sisko et Edriss. On ne peut pas être à ce point indifférent à un fils. Après en avoir discuté avec Selam, elle conclut que la femme triste était peut-être bien la mère, mais une mère usée par tout ce qu'elle avait subi depuis son mariage avec un polygame ; elle n'était pas la première épouse, celle qui est respectée et crainte, et qui fait des autres épouses ses esclaves. Alors, l'indifférence avait pris le dessus.

On attendait toujours que Tarik donne le signal du départ. Il aurait fallu pour cela qu'il soit présent. Mais il papillonnait. Ils avaient arrêté le travail de la ferme. Edriss et Sisko jouaient au foot, et Momo les avait rejoints. Le vieux à casquette de baseball sifflait entre ses dents des ordres que Momo faisait mine de ne pas

entendre. Alors le vieux retournait sa colère contre la femme triste qui obéissait sans rechigner. Il en faisait sa chose.

Omrane et Edriss surveillaient Tarik, se doutant bien qu'il se livrait à des trafics chaque fois qu'il empruntait le pick-up. Ils avaient relevé le compteur kilométrique et savaient qu'il faisait pas mal de route. Sans doute que Tarik fricotait avec d'autres passeurs, et aussi avec la police des frontières, comme c'est souvent le cas. Les militaires et les passeurs se mettent d'accord et se partagent l'argent. Parfois, ils sont de la même famille.

Edriss repéra des traces de sang sur la plate-forme, et le signala à Omrane.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda Omrane à Tarik.

Il montrait les traces sur l'arrière du pick-up. Mais il en fallait plus pour déstabiliser Tarik qui se contenta de hausser les épaules.

Omrane lui prit les mains, examina les bras :

- Tu ne t'es pas blessé. Alors, qu'est-ce que c'est ?

- Des moutons pour l'Aïd, répliqua Tarik. J'ai rendu service.

- L'Aïd, dit Edriss, ce n'est pas maintenant, ni le petit ni le grand.

Tarik était très flou, mais il fallait bien faire avec.

Entre deux parties de foot, Sisko s'entraînait à la course. Momo trottnait avec lui, ou faisait des départs de cent mètres comme lui, ou bien mesurait les performances. Sisko lui avait appris à utiliser une superbe montre avec trois cadrans et un bracelet de métal. Une montre de sportif, comme sans doute en avait porté Frankie Frederiks, une montre qui attirait les regards et Mutuzo s'étonnait que personne encore ne la lui ait volée.

Et soudain le foot et les entraînements cessèrent. Tarik annonça que tout était prêt. On partait le lendemain.

- Quelle route ? s'enquit Omrane.

- L'Algérie, dit Tarik. Reggane, Béni-Abbès, Béchar. Ensuite, le Maroc.

Il ajouta :

- Pas de souci, j'ai de bons contacts. En trois ou quatre jours, on fait le trajet. Inch'Allah.

- Inch'Allah, firent en écho Omrane et Edriss.

Ils avaient retrouvé un peu de confiance en Tarik. La route, on allait la dévorer, on effacerait les kilomètres, mille, deux mille. On regarderait vers l'avant, vers le Maroc, vers l'Espagne et vers Paris. Vers le Racing Club et vers le garage automobile. Chacun rêvait déjà son destin.

Et le lendemain, au lever du jour, ce fut le départ. La cabine était prise par Tarik, Omrane et Selam. Derrière, sur la plate-forme tous les autres. Le papy crachotait sa colère entre les quelques dents qui lui restaient sur le devant.

Mutuzo ne garda pas beaucoup de souvenirs de la route au Mali. Elle constata surtout qu'ils quittaient le fleuve pour filer vers le Nord. Omrane et Tarik se relayaient au volant. Ça roulait assez bien, mais Edriss avait repris le visage sérieux que Mutuzo lui connaissait. Il épiait tous les bruits du moteur. De temps en temps, quand Tarik était au volant, il hurlait des paroles en arabe. Sûrement des considérations mécaniques. Le vent s'était levé et elle avalait beaucoup de sable. Elle se protégeait les cheveux, le visage, le cou, mais les grains minuscules s'infiltraient partout, comme des fourmis rouges. Le voyage lui paraissait très long. Allaient-ils finir par arriver à cette fameuse frontière algérienne ?

26.

L'Algérie. Atroce. D'abord, on a mis un temps fou pour arriver à la frontière, bien plus que Tarik n'avait prévu. C'était vers cinq heures du matin, par un jour sans couleurs.

Le pick-up s'arrête, j'entends les voix des militaires qui demandent à tout le monde de descendre. Nous descendons, même le vieux à casquette qui fait des histoires et réclame l'aide de Momo. Tarik a les passeports en main, il discute avec un garde-frontière algérien. Omrane n'est pas très loin. Mal remise de la nuit, je me sens très nerveuse.

Le militaire reçoit les passeports un à un, les scrute et les remet à un adjoint. Je regarde deux autres soldats, cigarette à la bouche, pistolets mitrailleurs dirigés vers le sol. Leurs chargeurs contiennent assez de balles pour nous liquider tous. Il n'y a quasiment rien à ce poste frontière : une mauvaise cabane et quoi d'autre ? Pas de témoins si l'envie leur vient de nous aligner tous.

Tarik se tait, mais ce silence cache quelque chose, je le sens. Le militaire agite un passeport sous son nez. Tarik se retourne et me montre du doigt. L'homme me déshabille du regard. Je m'avance, il me fait signe d'approcher encore. Il est trop près de mon visage, ça me gêne. Il y a des gens comme ça qui ne respectent pas votre bulle. Il

me pose une question que je ne comprends pas. Une deuxième. Alors, il me dit en français :

- Tu es malienne, et tu ne comprends ni l'arabe ni le bambara. C'est étrange, non ? Ton guide m'assure que tu es bien malienne, mais je ne suis pas obligé de le croire. Les autres vont pouvoir repartir. Et toi, tu vas rester avec nous, le temps qu'on s'assure de ton identité, madame Victoria-Rose Coulibaly.

Le ciel me tombe sur la tête. Je me vois seule avec ces soldats, en plein désert. Je revois en un éclair Monsieur Sah, me coinçant dans son bureau. Je bégaie :

- Et comment je les rejoindrai s'ils repartent ?

- Pour les rejoindre, il faudrait que tu sois bien malienne.

Il sait que le passeport est un faux. Je me tourne vers Edriss, vers Omrane. Je ne lis rien dans leurs yeux. Je ne sais pas s'ils vont m'attendre ou repartir sans moi. C'est atroce. Le chef ordonne à Tarik de le suivre dans la baraque. Moi, je n'ai plus de jambes, je m'assieds par terre. Je vois trouble, je ne sens rien.

Depuis combien de temps sont-ils dans la baraque, ces deux-là ? Ils ressortent. Je voudrais bien me relever, mais je n'y arrive pas. Quelqu'un m'aide, c'est Edriss.

Le chef me dit qu'il y a doute sur mon identité, mais qu'on peut arranger ça. Il va mettre le visa

pour l'Algérie, et je pourrai circuler sans être ennuyée. Ça me coûtera quatre cents dollars.

Je suis trop épuisée pour bien comprendre, encore moins pour calculer que quatre cents dollars plus le prix du passeport, cela fait cher pour entrer en Algérie. Je n'ai d'ailleurs pas à réfléchir plus longtemps, car Tarik a sorti une liasse de billets de sa chemise et compte les quatre cents dollars.

Tarik a repris le volant, Edriss m'a aidée à retrouver ma place en plate-forme. Sisko a hissé le vieux grognon. Nous pouvons repartir. Nous sommes en Algérie.

Plus tard, au milieu de nulle part, Tarik me réclame l'argent avancé.

- Tu vois, dit-il, ils sont compréhensifs. Et tu t'en tires bien ; trois cents dollars. Ils auraient pu te demander beaucoup plus.

Autour du feu, pendant le repas du soir, personne n'a envie de parler, pas même Sisko-la-pipelette. Omrane et Edriss font une sale tête. Et moi, je commence seulement à saisir ce qu'ils ont compris depuis le début : Tarik était de mèche avec les gardes-frontière. Ils m'ont extorqué quatre cents dollars en mettant la pression sur moi.

Je repense à madame Sah. Son argent m'a sauvée. Et je repense à la Congolaise et à ses séjours dans une maison jaune à « travailler » pour les militaires et les passeurs.

Le repas fini, je rejoins Edriss et Omrane en train de discuter à l'abri des oreilles indiscrètes. Edriss est furieux, il veut obliger Tarik à rendre l'argent. Lui casser la figure. Omrane dit qu'on ne peut rien faire :

- Si tu contraries un passeur, il te coïncera à la prochaine frontière, où même avant. Tarik a un téléphone puissant, comme ceux des militaires.

- Alors, on le lui prend, décide Edriss.

Omrane se fâche :

- Et tu crois que tu vas t'en sortir tout seul ? Sais-tu combien il nous reste de kilomètres avant le Maroc ?

Edriss finit par se calmer. Mais je le connais assez pour savoir qu'il garde tout ça dans sa tête.

J'ai très peur qu'il n'agresse Tarik sans prévenir.
Et comme Tarik est un rusé, et qu'en plus il est
armé...

27.

Mutuzo ne savait pas si on roulait sur la Terre ou sur les pavés de l'Enfer. Le sable lui brouillait la vue. Essuyer ses yeux lui faisait horriblement mal. Et si elle les fermait trop longtemps, des croûtes se formaient sur les cils et les enlever était une torture. Ouvrir ou fermer les yeux, de toute façon, quelle différence ? Il y avait quoi à voir ? En trois jours, ils croisèrent quelques camions transportant des militaires et des moutons. Les chauffeurs s'arrêtaient sans descendre de la cabine, échangeaient leurs informations et repartaient.

Aux premières pauses, Selam faisait un peu de thé. Après, elle n'en eut plus la force. Et puis, Tarik était toujours pressé. Rouler, toujours rouler. En fait, le pick-up traînassait, et ça énervait Tarik. On s'ensablait, il fallait descendre, glisser des tôles sous les roues et pousser. Le moteur fumait, on attendait qu'il refroidisse, on remettait de l'eau dans le radiateur. Une galère. Edriss assistait à tout ça, il voyait souffrir son beau pick-up et ravalait sa colère.

Un barrage devant eux. Interdiction d'aller plus loin. Omrane dut suivre un 4x4 sur une piste secondaire débouchant sur un immense espace entouré de montagnes jaunes. Au milieu, un camp fermé par des barbelés. Un camp avec des gens et des véhicules, mais sans cabanes, sans tentes, rien.

Tarik annonça qu'on était à Reggane, un endroit où les pistes se rejoignent, celles du sud et celles de l'est. Alors, on y avait fait un camp de transit.

- Il appartient à qui, ce camp ? s'inquiéta Mutuzo.

- L'armée, je suppose, fit Edriss. Mais tu sais, tout le monde finit par s'entendre quand il s'agit de tondre les migrants. Les rebelles et les militaires font ami ami.

Au bout d'une heure d'attente, un militaire leur fit signe de descendre du pick-up, mais personne ne s'intéressa à eux. D'autres migrants désoccupés allaient et venaient autour des véhicules. Un chef arriva enfin, accompagné de deux soldats armés. Il portait une longue barbe, une tenue militaire et un chèche bleu foncé.

- Le pick-up reste ici, dit le chef.

Omrane chercha Tarik des yeux, mais il avait disparu.

- On nous a promis de nous conduire jusqu'à la frontière.

- Vous serez conduits à la frontière.

- Avec notre pick-up, insista Omrane.

- Le pick-up reste là, dit le chef. Vous allez voyager dans un camion plus confortable.

-Mais Tarik avait dit...

- Tarik ne commande pas ici. J'ai dit un camion confortable, c'est pourquoi on vous demande 200 dollars par personne. Il y a 700 kms à peu près pour le Maroc, on vous laissera à Figuig.

Edriss était furieux :

- Où est Tarik ? Le marché, c'est avec lui qu'on l'a passé. Il nous conduit jusqu'au Maroc et on lui laisse le pick-up. Pas question de vous le laisser avant ! Et les 200 dollars, c'est du vol.

Cela ne fit ni chaud ni froid au chef d'entendre le ton monter :

- J'ai dit : un camion confortable, d'où les deux cents dollars. Et vous y arriverez au Maroc.

- On ne paye pas.

Après une brève hésitation, le chef opta pour le compromis :

- Vous ne paierez pas vous. Les autres seulement.

- Nous et ceux qui étaient dans le pick-up, précisa Omrane. Ils ont déjà payé.

Le chef se durcit. Les deux hommes armés se rapprochèrent. On se crachait les mots en pleine figure :

- Qu'est-ce qui nous garantit qu'on ne se fera pas encore arrêter ? Et qu'on ne nous demandera pas encore de l'argent !

- Moi, dit le chef. Vous arriverez à la frontière sans soucis. C'est à prendre ou à laisser.

- Nos passeports, commença Omrane.

- Pas besoin de passeports, vous passerez sans être vus.

Des passeports pourtant payés bien cher, et qui avaient servi à pas grand-chose. Et Tarik était introuvable. Avait-il vraiment décidé de les emmener jusqu'au Maroc et de récupérer le pick-up pour lui ? Dans ce cas, il venait de tomber dans un piège. De plus gros lions venaient de lui voler sa part de gibier. Ou alors, il faisait partie de la bande et ils se partageaient le gâteau. De toute façon, ça ne changeait pas grand-chose. Tout le monde profitait des migrants.

Un camion militaire s'approcha. Bâché, pour protéger de la poussière. C'était sans doute pour cette raison que le chef parlait de « confortable ». Des hommes armés comptèrent les futurs passagers et les firent asseoir au pied du camion. Interdiction de monter pour l'instant. Mutuzo vérifia que Momo était bien là, avec la femme triste. Le papy s'avança en ronchonnant, appuyé sur sa canne et sur l'épaule de Sisko. Mais le chef le repoussa. Fin de l'aventure. Peut-être qu'on le jugeait trop vieux pour migrer, comme ces gnous fatigués que les crocodiles attrapent au passage des rivières. Ou bien, les gardes avaient une autre raison. Va savoir !

- Ce type n'est pas net, souffla Edriss. Un trafiquant ou un espion, je ne sais pas.

Sous ses airs de papy détestable, le vieil homme à casquette gardait son mystère. Il se mit à crier en arabe, montrant la femme et Momo, furieux et geignard à la fois. Il suppliait pour qu'on ne le sépare pas de son épouse et de son fils. Du moins, c'est ce que crut comprendre Mutuzo. En fait, il proposait de les vendre et de continuer le voyage à leur place. C'est ce que traduisit Edriss. Edriss qui parlait arabe et pas Mutuzo.

Finalement, ils ne partirent que le lendemain. Le soir, ils avalèrent des boulettes de riz sans sauce qui restaient dans la gorge. Ensuite, Edriss entraîna Mutuzo un peu à l'écart. Ils marchèrent à travers le camp, entre les groupes. Ce n'était plus le garçon rieur en train de jouer avec Sisko. Ils parlèrent du papy.

- En tout cas, observa Mutuzo, ni Momo ni la femme n'ont fait le moindre geste pour le défendre.

- Je crois qu'il les a pris comme paravent, pour passer inaperçu. Ce n'est pas un migrant, c'est plutôt un type qui s'enfuit.

Est-ce qu'on saurait la vérité un jour ? Mutuzo n'était pas habituée à croiser des gens flous, qu'on situe mal. Depuis toute petite, elle vivait avec des personnes qu'elle connaissait bien. S'ils étaient gentils ou méchants, elle le savait aussitôt. Mais tout s'était brouillé avec Monsieur Sah, et puis d'autres, Tarik, et maintenant ce grand-père. Des types qui cachent des cartes derrière leur dos, qui jouent et trichent. On n'est sûr de rien avec eux. Ils peuvent t'empoisonner la vie. Mutuzo avait perdu beaucoup de sa naïveté.

- À quoi penses-tu ? demanda Edriss.

- À ce qui peut nous arriver. On n'est pas encore en Europe.

- L'avenir, ça ne dépend pas de nous.

Edriss aussi perdait de sa naïveté. Il avait vu ses rêves partir en fumée, avec son pick-up confisqué et tout le reste. Il découvrait la vraie réalité et savait qu'il pouvait se faire avoir, à tout moment, par n'importe qui.

- On s'en sort ensemble, dit-il. Un pacte pour la route, voilà ce que je te propose.

Mutuzo se rappela Garbine qui considérait Edriss et son frère comme des gens honnêtes. Elle lui topa dans la main :

- C'est d'accord. On s'entraide pour la route.

Ils continuèrent leur balade entre les groupes. Rien à faire, sinon attendre. Dans ce camp, il n'y avait pas de nourriture, rien pour se laver, rien pour dormir. Ils ne pouvaient même plus s'installer dans le pick-up. En levant les yeux, Mutuzo repéra, sur les hauteurs, des nids de mitrailleuses faits de sacs de sable empilés. Ça n'était pas fait pour soulager l'angoisse.

Juste avant de rejoindre les autres, Edriss tendit sa main fermée et fit signe à Mutuzo d'ouvrir la sienne. Il y déposa un papier-cadeau chiffonné, et Mutuzo devina aussitôt ce qu'il y avait dedans. Elle n'avait rien à lui offrir en échange. Elle aurait tout simplement aimé se jeter à son cou, mais ils étaient déjà trop

proches des autres. Alors elle se contenta de serrer très fort le papier cadeau où se cachait le bracelet acheté à Zinder.

Interdiction d'emporter plus d'un bagage par personne. Du pick-up gardé par des hommes armés, ils débarquèrent tout ce qu'ils voulaient emporter avec eux. Mais il y avait beaucoup trop de choses ; il fallut donc se résigner à abandonner un tas d'objets.

- La part des militaires. Ils vont revendre tout ça sur un marché, dit Edriss, surprenant par son calme.

Il s'éloigna du pick-up avec un minimum d'affaires nouées dans un carré de tissu. Ça devait lui arracher le cœur de laisser son pick-up à des étrangers, vu la façon dont il l'avait bichonné. Mais il ne laissait rien paraître.

Mutuzo se fit légère, pour être aussi libre de ses mouvements qu'Edriss. Elle mit dans un sac de toile quelques vêtements, une gourde, des pansements et une partie de la pharmacie ; elle y mit aussi son cahier et le portable qui n'allait pas servir avant le Maroc. Le bracelet de Zinder, elle le mit dans un sachet de plastique attaché à un long cordon où elle cachait son argent. Elle passa le cordon à son cou et fit glisser le sachet sur ses côtes. Elle ne voulait pas qu'on le lui vole ni même qu'on le remarque.

On les fit monter à trente-cinq dans le camion. Il n'y avait pas de bancs pour tout le monde. Les plus jeunes s'entassèrent au milieu, à même le plancher. Chacun chercha où accrocher une main, en prévision des secousses. Et ce fut le départ sur une piste qui secouait comme de la tôle ondulée. La poussière entrainait peu et l'air pas assez. Enfermés sous la bâche, serrés comme des moutons, ils étaient des animaux, sans nom, sans passé, un troupeau où tout le monde se ressemble.

Mutuzo repéra Omrane et Selam dans le fond. Edriss et elle se tenaient au milieu, assis sur le plancher, les genoux repliés. Pas de quoi se délasser les jambes. Et le camion ne s'arrêtait pas. Le manque d'air, la chaleur qui grimpe

devinrent insupportables. Mutuzo se dit qu'elle avait bien fait d'emporter de l'eau... de l'eau qu'elle n'osait pas sortir du sac, car tout le monde n'en avait pas. Elle réussit à poser sa tête contre l'épaule d'Edriss et somnola pendant des heures, sortant de sa torpeur de temps en temps pour rechercher le regard d'Edriss.

Elle parvint à boire quelques gorgées à une halte de dix minutes, le seul arrêt qui leur fut accordé dans toute la journée. Juste le temps d'aller faire ses besoins. Quand le camion s'arrêta une deuxième fois, il faisait nuit. Ils venaient de rouler au moins douze heures. Mutuzo ne sentait plus ses jambes, le dos lui fait très mal. Il fallut qu'Edriss l'aide à sortir du camion.

Les passeurs s'étaient regroupés à l'écart. Ils avaient sorti un réchaud et se préparaient du thé. Personne, à part eux, n'avait eu le droit d'emporter de quoi en faire. Pas assez de place. Mutuzo avait une soif atroce. Elle sortit sa gourde et la partagea avec la femme triste et Momo qu'elle dut forcer à boire.

Les ombres de la nuit étaient bleues, les dunes et les pierres jaunes de lune. Pas d'arbres, pas de plantes. Mutuzo se sentait réduite à un petit point dans l'espace, un grain de sable sur une terre sans vie. Elle songea aux collines du Rwanda couvertes de bananiers, d'eucalyptus, entendit les voix appeler et répondre d'une maison à l'autre. Elle ignorait que des endroits sans rien puissent exister sur terre. Même les étoiles étaient différentes ; elles n'avaient pas la bienveillance de celles qui la regardaient discrètement à Mombasa. Les étoiles du désert sont trop grosses, trop distinctes. Ce sont des regards intenses.

Edriss lui tendit un peu d'eau. Elle but à la gourde, puis la passa à Momo, perdu dans son monde. Elle dut lui mettre la gourde à la bouche et eut soudain très peur qu'il ne fasse pas la route et meure avant d'avoir vu le Maroc. La femme triste ne semblait pas s'en apercevoir. Sisko non plus qui trouvait encore le moyen de faire des mouvements d'assouplissement en sifflant un petit air, mine de rien. Combien de temps encore avant le Maroc ?

Ils roulèrent tout le restant de la nuit.

28.

Crissements de freins, violents dérapages. Le camion s'arrêta. Que les passagers se cassent un bras ou une jambe, les passeurs s'en fichaient royalement. Quelqu'un cria qu'on pouvait sortir. Terminus.

Terminus, Mutuzo n'osait pas y croire. Et soudain, elle eut très peur. Terminus pour quoi ? Pour leur vie qui valait si peu ? S'il l'envie prenait les passeurs de massacrer la « cargaison » à la kalachnikov, il ne leur faudrait même pas un chargeur et se rembourseraient facilement le prix des balles en fouillant les cadavres pour récupérer l'argent caché. Mais non, ces passeurs n'étaient pas pourris jusqu'à l'os. Ils faisaient partie de ceux qui avaient encore la crainte d'Allah et ne voulaient pas aller rôtir en Enfer. Ils traitaient leurs clients comme des chiens, mais n'allaient pas jusqu'à l'assassinat.

La plupart des passagers ne tenaient plus sur leurs jambes, après toutes ces heures passées le corps ratatiné dans le camion. Beaucoup étaient allongés sur le sable rouge, découvrant la plaine où l'on venait de les débarquer, et les montagnes au loin.

Un passeur leur cria, dans un mélange d'arabe et d'anglais :

- Le djebel là-bas, c'est le Maroc. La frontière est à cinq kilomètres.

Une voix s'éleva :

- Il y a des femmes et des enfants. Pourquoi vous ne vous rapprochez pas ?

- Un avion fait des patrouilles, il repère les camions, mais pas les marcheurs.

Plusieurs femmes, épuisées, se mirent à hurler. Elles avaient des tout petits dans les bras.

- Donnez-nous de l'eau, exigea Omrane.

- Vous voyez, la montagne qui ressemble à une tête de chèvre ? Gardez bien cette direction. Vous tomberez sur une guelta.

- Une quoi ?

- Une mare, cachée dans les rochers.

- Comment on va la trouver si elle est cachée ?

- Suivez les crottes des animaux. Tout le monde passe là-bas pour boire.

- Et les passeports ? J'exige mon passeport.

Le passeur était déjà sur le marchepied du camion.

- Pas besoin de papiers. Vous passerez la frontière sans même vous en apercevoir.

Le camion s'éloigna, mangé par la poussière.

- Les salauds, grommela Edriss, ils les gardent pour eux, ils vont enlever les photos et les revendre.

- Une mare, dit Omrane, va trouver ça dans la montagne ! Eux, ils s'en moquent, ils ont toute l'eau qu'ils veulent dans le camion.

Les gens commencèrent à se diriger vers les montagnes en ordre dispersé. Sisko trotta, et Momo s'efforçait de le suivre. La femme triste était un peu à la traîne. Mutuzo s'appuyait sur l'épaule d'Edriss, car les jambes lui manquaient, comme si le sang n'arrivait plus. Elle crut qu'Omrane et Selam suivaient, mais quand elle se retourna, elle aperçut Selam assise au point de départ, en train de vomir. Edriss et Mutuzo revinrent sur leurs pas.

Selam vomissait de la bile. Elle n'avait rien d'autre à vomir, vu que cela faisait des heures qu'elle n'avait rien avalé. Elle finit par se mettre debout, fit quelques pas, chancelante comme un bébé faon. Doucement, Omrane l'aida à se mettre en route. Si on attendait trop, elle mourrait à cause du manque d'eau, et tous avec elle.

Mutuzo scruta la montagne en se demandant comment on allait faire pour trouver la mare. Fiez-vous aux crottes des animaux ! C'est vrai qu'ils n'étaient pas grand-chose pour les passeurs qui venaient de les larguer. Des bourricots humains !

- Regarde, dit Mutuzo à Edriss. Les gens vont dans tous les sens. La montagne à tête de chèvre, qui se la rappelle ? Certains n'ont peut-être même pas compris l'info.

- Il faut choisir une couleur de rochers, un pic plus clair ou plus sombre, dit Edriss. Parce que la tête de chèvre, elle va se déformer à mesure qu'on avance, et alors qu'est-ce qu'on fera ?

Mutuzo n'apercevait plus Sisko, ni la femme triste, ni Momo. Edriss, Selam, Omrane et elle étaient les bons derniers. Certains avaient déjà une grande avance. On pouvait les envier, à condition, bien sûr, qu'ils soient dans la bonne direction. Sinon, avec le soleil qui pointait, ce serait vite l'enfer. Pour l'instant, le sable était froid sous les pieds. C'était encore le sable de la nuit.

Edriss et Mutuzo marchaient derrière Selam et Omrane. Il ne fallait pas que Selam s'aperçoive qu'elle les retardait. Alors c'était mieux de la laisser devant. Omrane s'était chargé de son sac. Il l'avait ficelé avec le sien sur son dos. Edriss plaisanta pour distraire Selam : « Hé, Omrane, sûr que tu vas la trouver, la mare aux bourricots, chargé comme tu es ! »

Mutuzo se repérait à la montagne sombre choisie par Edriss. On se rapprochait. Mais cette histoire de mare la tracassait. Les passeurs avaient-ils vraiment la crainte de Dieu ? Il leur était si facile d'indiquer n'importe quel sommet et d'envoyer les gens se perdre dans la montagne. Devant elle, personne ne s'était arrêté, personne n'agitait le bras. On n'avait donc pas trouvé la mare. Elle avait la bouche sèche, ses tempes étaient prises dans un étau. Et des bulles d'air flottaient dans ses yeux, descendaient et montaient quand elle remuait les paupières. D'habitude, quand cela lui arrivait, elle se disait que c'étaient des ballons de fête, ou des bulles de savon comme celles qu'on aime voir flotter dans l'air quand on est enfant. Elle s'efforçait de rester positive. Il y avait encore un peu d'eau dans sa gourde, mais si peu. Pas question de la boire avant d'avoir localisé la mare. Depuis quand n'avait-elle pas vraiment bu ?

Et voilà que Selam s'arrêta pour vomir encore. Mutuzo lui tendit sa gourde. Elle en but deux gorgées, la passa à Omrane qui refusa de boire, tout comme Edriss. Alors, Mutuzo rentra la gourde dans son sac. Elle ferait avec ses tempes serrées et les bulles dans les yeux. Accroupie auprès de Selam, elle croisa son regard :

- Selam, tu peux tenir encore un peu ? On est tout près de la mare.

La jeune femme lui renvoya un joli sourire, un peu fatigué, mais joli quand même. Et Mutuzo lui sourit à son tour.

Selam repartit d'un bon pied. À croire que son sourire lui avait redonné des forces. Et Mutuzo le garda, son sourire, il lui faisait du bien. Un sourire tellement surprenant, tellement inattendu dans ce désert de mort.

Là-bas, des gens gesticulent sur des rochers qui montent en pente douce, avant la grande montagne. Certains se mettent à courir. Omrane, Edriss et Mutuzo ne se précipitent pas, ils gardent le même rythme, c'est mieux pour Selam. Les crottes de chameaux et de mules sont bien là, balisant un chemin qui s'enfonce à travers des rochers ronds comme des dos d'hippopotame. Les premiers sont déjà sûrement à la mare, mais on n'entend pas de cris, pas d'agitation.

La mare est bien là, dans un creux entouré de rochers. Debout, les hommes et les femmes l'observent. Entre la mare et eux, des centaines de pattes ont laissé leurs marques profondes dans un sol boueux. Personne ne s'approche, personne ne boit. Mutuzo s'avance, pour mieux voir, et détourne aussitôt la tête. Il y a, dans l'eau noire, le cadavre d'une mule qui n'a pas trouvé meilleur endroit pour crever. Mutuzo essaie aussitôt de chasser ce qu'elle a vu, ce ventre gonflé comme une outre, le museau tourné vers le haut, les lèvres retroussées sur les dents. L'odeur lui soulève le cœur, elle va vomir. Toutes les femmes ont le dos tourné et protègent leurs enfants. Jeanne faisait pareil avec Mutuzo et ses frères : vite elle leur faisait tourner la tête dès que *quelque chose qu'il ne fallait pas voir* survenait, un accidenté de la route, un homme tombé d'un arbre, disloqué.

Des hommes sont maintenant dans l'eau et tirent la mule par les pattes pour la sortir de là. C'est mieux, avant de boire. Mutuzo ne veut pas de cette eau croupie. De quoi vous donner toutes les maladies. Déjà elle a tourné le dos et entraîne Edriss pour quitter l'endroit au plus vite. Omrane et Selam arrivent à leur tour. Pas besoin de questions, ils comprennent à leur air qu'il n'y a rien de bon pour eux ici.

Ils s'arrêtent plus loin, sur les rochers. Le soleil est haut et commence à chauffer. Omrane et Edriss fouillent dans les sacs. Il faut boire, absolument. Ils vident à eux quatre ce qui reste au fond des gourdes. C'est peu. Surprise ! Edriss avait mis en réserve une bouteille d'un litre. Personne ne le savait.

Maintenant, il faut repartir. Mutuzo a toujours dans les yeux les petites bulles dansantes. Est-ce vraiment la soif qui les a fait naître ? Elle se dit tout en marchant que ce sont des petits signes d'espoir. Elle a inventé une ritournelle qui l'aide bien, une ritournelle pour huit pas : « on s'en sortira, tu verras ». Huit pas, et encore huit, et encore, et encore. On s'en sortira, tu verras, et Mutuzo pense à sa mère. Certains ont-ils bu de l'eau à la mare ? Mutuzo n'en sait rien, elle sait seulement que les gens avancent en petits groupes de plus en plus dispersés. On s'en sortira, tu verras. Et le rire décharné de la mule lui revient. Il l'obsède, c'est toujours la même chose avec les images qu'on veut chasser. Ce museau tourné vers le ciel, ces lèvres retroussées sur un rire sarcastique.

Ils arrivent dans un oued, avec de belles plages de graviers. Des buissons. Ce sont les premiers depuis quand ? Edriss repère un panneau, premier signe d'une présence humaine. Il court devant, pour le lire.

- Attention aux mines.

Omrane pense que c'est de l'intox. Quelqu'un ne veut pas qu'on passe dans l'oued, c'est tout. Il montre des traces de pas, preuve que d'autres sont passés avant eux. Edriss et Mutuzo ne sont pas chauds pour continuer. Omrane ajuste ses deux sacs et avance, pour montrer qu'il a raison. Edriss lui court après, le tire par une lanière du sac, le fait tomber. Il lui parle violemment en arabe. Omrane reste un bon moment par terre, se relève et rebrousse chemin. C'est alors qu'une explosion retentit dans l'oued, dans la direction qu'Omrane voulait prendre. Des gens sont tombés dans le piège. Peut-être qu'ils ne comprenaient pas l'arabe.

On ne sait plus trop où aller. Edriss se décide. Il entraîne les autres vers une zone de rochers plats pour avancer sans peur des mines. Au bout d'une très longue marche, ils se retrouvent devant une piste. Au loin, un camion. Personne n'aime

plus les camions. Alors, ils se cachent tous les quatre. La piste fait un virage juste devant eux, ils pourront l'observer quand il passera.

Khaki ? Rouge ? Le sable masque les couleurs. Quand le camion arrive dans le virage, ils aperçoivent un morceau de croissant rouge. Edriss et Omrane sortent de leur cachette et courent après en agitant les bras. Mais le camion est déjà trop loin. Il s'éloigne dans un écran de poussière. Mutuzo rejoint Edriss, effondré d'avoir laissé passer la chance.

- Le Croissant-Rouge, bégaie-t-il. Il nous cherchait.

Personne n'a plus la force de continuer. Ils reviennent aux rochers, la tête couverte pour échapper au soleil brûlant. La soif les torture, ils ne vont pas tenir longtemps. Mutuzo ne savait pas que c'était ça, la mort. Les forces qui lâchent, le corps qui ne lutte plus. Elle voit défiler des visages, Edriss, Sisko, Momo, la femme triste, d'autres vivants, des morts qu'elle ne sait plus nommer. Elle trouve encore quelques forces pour se nicher dans les bras d'Edriss, allongé sur la roche. C'est comme ça qu'elle veut mourir, dans les bras d'Edriss, en parlant à sa mère qui ne connaîtra jamais Edriss et ne saura jamais comment sa fille est morte. Le visage de sa mère s'efface. C'est son père maintenant qui vient vers elle en souriant, comme quand elle était gamine. Elle devine, au loin, des gazelles. Sait-elle que c'est un songe, un mirage qui va bientôt s'éteindre ? Adieu les gazelles, je vais mourir.

29.

Le camion est revenu sur ses traces. Il a trouvé Edriss allongé sur la piste. Comment a-t-il trouvé des forces pour faire ces quelques mètres qui nous ont sauvés ? Quand je lui ai posé la question, il m'a dit :

- J'ai retrouvé des forces quand tu es venue te réfugier dans mes bras. C'était trop bête de mourir là.

Dans le camion, il y avait un médecin et du matériel de réhydratation. Nous sommes revenus à nous lentement. On nous a débarqués sur des civières et mis en observation, dans l'infirmierie du Croissant-Rouge.

Quand j'ai pu sortir de l'infirmierie, j'ai marché un peu dans le camp. Et là, j'ai vu Momo se précipiter vers moi. Sisko, je l'ai retrouvé après, mais pas la femme triste. J'ai demandé des explications à Momo qui est resté muet. Et Sisko ne savait rien. Il était parti à bonne allure avec Momo et la femme triste. Une ou deux fois, il s'est retourné, pour voir si les deux suivaient. Puis il n'a plus vu la femme. Je me suis étonnée :

- Tu ne t'es pas inquiété ? Et Momo non plus ?

Il a secoué la tête, comme si c'était normal. Après tout, il n'avait aucun lien avec cette femme. Il s'était intéressé à Momo, mais il ne savait même pas si elle était la vraie mère du garçon.

Et moi non plus je n'en n'étais plus sûre. J'ai insisté auprès de Momo. Je lui ai demandé, en anglais, où était sa mère, il n'a pas répondu. Est-il possible que des liens de parenté disparaissent dans le désert, comme l'eau qui se perd dans les oueds ?

J'ai souvent repensé à cette drôle de famille et j'ai fait trente-six hypothèses. Je me suis dit finalement que Momo avait peut-être été élevé parmi les femmes sans savoir laquelle était sa mère. Peut-être qu'elle était morte quand il était petit, et il avait grandi avec les autres enfants, entouré par les autres épouses. Et le vieux avait emmené l'une des femmes et Momo, pour faire semblant d'être un père ordinaire, histoire de masquer un trafic. Quel trafic ? Cela, je n'ai pas réussi à le savoir.

Ce que je sais par contre, c'est que Momo s'est précipité vers moi. Il me recherche. C'est un gros changement dans son attitude. Il doit se sentir très seul. Pour le reste, silence. Il n'a pas les mots.

On nous a transférés à Oujda et nous y sommes encore. Bilal, un jeune médecin marocain, s'est occupé de nous. Il nous a tous examinés. Je me sens assez bien, mais j'ai besoin de temps pour retrouver la forme. La nourriture du camp est bonne, les légumes surtout. Il y a de l'eau potable et du bon thé.

J'ai retrouvé mon cahier, j'écris. Je revois le film, depuis l'explosion dans l'oued (est-ce à ce moment que la femme triste est morte ?) jusqu'à ces rochers plats à vingt mètres de la piste, vingt malheureux mètres que personne n'avait plus la force de franchir.

C'est fou, le nombre d'images qui m'ont tourné dans la tête. Je ne savais plus trop lesquelles étaient vraies et lesquelles étaient un mirage. Mon coeur me faisait mal, à en saigner, quand je me suis dit que ma mère ne connaîtrait jamais Edriss. C'était une torture insupportable. Et puis, j'ai ressenti un grand bonheur quand j'ai vu mon père venir vers moi et me tendre la main. Bien sûr, mon père est mort ; il me tendait donc la main pour m'emporter avec lui chez les morts, mais je reportais sur lui toute la tendresse qu'il m'avait donnée quand j'étais toute petite. Mort ou vivant, je retrouvais mon père, j'étais remplie de joie.

En me réfugiant dans les bras d'Edriss, j'ai choisi la manière dont je voulais finir ma vie, et c'est ce qui nous a sauvés puisque j'ai fait revenir Edriss à lui et qu'il a trouvé la force de rejoindre la piste.

Momo ne me quitte pas beaucoup. Nous allons tous les deux nous asseoir contre un mur, pour observer les allées et venues dans le camp. Lorsque Sisko arrive, Momo va jouer avec lui. Sisko n'a pas

renoncé à son rêve de devenir champion, surtout si près de l'Europe.

Edriss m'a montré sur la carte où se trouve Oujda :

- Regarde, l'Espagne est tout près.

J'ai regardé le bout de Maroc qui se tend comme un doigt vers la pointe de Gibraltar. Il y a juste un bout de mer à traverser. C'est vraiment tout près.

- Et plus que tu ne crois.

Il m'a montré Ceuta et Melilla, deux enclaves espagnoles en territoire marocain. J'ai failli battre des mains. Melilla, c'est à combien d'Oujda ? Une poignée de kilomètres ! L'Europe nous ouvre les bras, comme une grand-mère qui nous attend, assise devant la porte.

Nous avons acheté des cartes de téléphone. C'est mieux, pour le cas où on se perdrait quand on va tenter la grande traversée.

J'ai eu tante Béate, toujours aussi bavarde. Elle était rassurée que je sois tout près de l'Espagne. Elle m'a souhaité une bonne continuation et recommandé d'embrasser Sorata de sa part. Elle m'a d'ailleurs appris que sa fille va revenir au Kenya pour fêter Noël en famille. Cela m'a fait tout drôle. Moi, je viens de galérer des semaines, j'ai frôlé la mort pour tenter de rejoindre l'Europe - où je ne suis pas encore ! -, et Sorata programme déjà des allers et retours entre Londres et Mombasa. Nous ne vivons vraiment pas dans le même

monde. Pour tante Béate, qui a beaucoup d'argent, je suis dans la même situation que sa fille, je vais faire des études en Europe, je reviendrai à Noël voir ma famille ! J'ai eu soudain envie de pleurer.

J'ai appelé Damien aussi. Grande nouvelle, il possède un téléphone pour son travail. Plus besoin d'aller au café d'Évangéliste. Bien sûr, il faut être patient, ça ne marche pas toutes les fois. Mais Whatsapp fonctionne assez bien.

Il m'a passé maman. J'ai frissonné en retrouvant sa voix. Comment dire ? C'est un lien charnel entre nous, quelque chose de physique. Je voudrais vivre dans un monde où personne n'aurait le droit de nous séparer, de nous empêcher de communiquer. Quand j'ai failli mourir (je ne le lui ai pas dit !) c'est elle qui m'a inspiré ma petite ritournelle pour huit pas. Maman m'a toujours encouragée, toujours soutenue, et quand cela n'allait vraiment pas, après la mort de papa, il y avait toujours sa voix pour dire la formule magique : « ça va aller, ma grande ». Pourtant elle aussi avait beaucoup de peine, mais elle l'oubliait pour me redonner du courage.

Je ne veux pas mourir avant toi, maman, tu aurais trop de chagrin. Et je ne voudrais pas que tu meures. Jamais !

Les jambes vont mieux. Plus de piqûres. Elle marche avec une canne. Quand elle a su que j'étais tout près de l'Espagne, elle ne m'a pas grondée,

non. Elle m'a dit simplement : « je ne t'aurais jamais permis de te lancer dans une aventure aussi folle. Maintenant que tu es là-bas, j'aimerais bien être avec toi ». Elle m'a dit de faire bien attention à moi. Je suis plus chère à son cœur que la Croix du Sud qui brille chaque nuit au dessus de sa tête. Elle la regarde en pensant à moi.

Voilà, c'est tout pour aujourd'hui. Ma dernière lettre envoyée d'Afrique, je vais l'écrire pour Samia, ma sweet sister. Je revois la manche de sa robe fermée avec une épingle à nourrice, cachant sous les fleurs du tissu le moignon de son bras. J'ai été très remuée par son courage. Alors, je vais lui dire que moi aussi je suis bien décidée à me battre, et lui faire partager ma fierté d'être arrivée aux frontières de l'Espagne.

30.

Mutuzo n'avait aucun document sérieux pour prouver son identité. Elle n'était pas restée longtemps Victoria-Rose Coulibaly, mais ce maudit faux passeport ne lui avait apporté que des ennuis. Et puis ça ne lui plaisait pas de devoir cacher son vrai nom. Est-ce que Sorata le cachait, elle ?

Bilal dit que le Haut Comité pour les Réfugiés pourrait fournir des certificats d'identité provisoires. Tous les quatre acceptèrent sa proposition. Mais dès que le jeune médecin eut le dos tourné, Edriss déclara : « Pas le temps d'attendre des papiers, dans deux jours on est en Europe ».

Omrane se racla la gorge, signe d'un léger embarras. Selam toucha discrètement l'épaule de Mutuzo pour l'inviter à la suivre. Une fois à l'écart, elle prit la main de son amie et la posa sur son ventre. Sa tête était discrètement penchée vers le sol, Mutuzo ne voyait que son profil, mais elle savait que son visage était serein. Selam était enceinte, et Mutuzo comprit pourquoi elle avait eu ce beau sourire pendant qu'elle vomissait dans le désert.

En rejoignant les deux hommes, Mutuzo vit qu'Edriss avait changé de tête. Il était tout pâle.

- Maintenant que vous connaissez la nouvelle, dit Omrane, il y a des décisions à prendre. Pas question pour nous de continuer avant la naissance du bébé.

- Ce serait bien si vous restiez, ajouta Selam. On fera une grande fête.

Edriss, était toujours aussi pâle. Il partit se coucher sans un mot de bonsoir.

- Si vous décidez de continuer, dit Omrane à Mutuzo, on finira bien par vous rejoindre.

- C'est trop tôt pour décider, fit-elle.

Mutuzo comprenait parfaitement ce qui se passait dans la tête d'Edriss. Depuis le début du voyage, les ennuis étaient tous venus de l'extérieur et ils les avaient surmontés parce qu'ils étaient toujours restés solidaires. Edriss avait tout vécu avec son frère, qui maintenant le lâchait ! À deux pas de l'Europe, alors qu'on

avait fait le plus difficile ! Et on devait attendre. Comme si, dans un aéroport, au moment d'embarquer, un écriteau signalait : « retardé ».

Au fait, se demanda Mutuzo, il est pour quand, ce bébé ? Hiver, printemps ? Mettons, au mieux, fin de l'hiver. Ensuite, on ne voyage pas avec un nourrisson. Selam veillerait jalousement à ne pas mettre la vie de son bébé en danger. Un an à attendre ? Deux ans ? Et si jamais on trouvait un petit boulot ici, est-ce qu'on aurait le courage de repartir ? Edriss rêvait de devenir mécanicien en France pour gagner de l'argent. Et Mutuzo le comprenait, et elle savait déjà que s'il décidait de continuer, elle le suivrait. Elle n'imaginait pas un seul instant le laisser partir seul.

Le lendemain, au réveil, ils parlèrent tous les deux. Edriss était plus reposé, plus calme. Il comprenait parfaitement que Selam veuille s'arrêter. Mais son problème à lui était de savoir s'il continuait la route ou non. Ils firent une longue promenade en après-midi pour réfléchir et ne pas prendre une décision à la légère. Ils parlèrent de Momo. Depuis que la femme triste n'était plus là, Mutuzo était pour lui un repère. Elle ne se sentait pas le droit de l'abandonner. Sisko, lui, ferait ce qu'il voudrait. Il était en âge de se débrouiller.

Le soir, leur décision était prise. Ils annoncèrent tranquillement à Omrane et Selam leur désir de ne pas s'attarder à Oujda où aurait lieu l'accouchement. Edriss, Mutuzo et Momo continueraient la route.

Trois jours plus tard, ils étaient tous les six à la gare routière. Quand le bus pour Melilla apparut, Omrane serra son jeune frère dans ses bras et lui donna une tape sur l'épaule, comme pour lui transmettre le relais. Mutuzo embrassa Selam qui ne put retenir ses larmes et Mutuzo fondit à son tour. Les promesses de se revoir résisteraient-elles longtemps ? Momo, lui, était déjà grimé dans le bus avec Sisko.

Melilla, une enclave de l'Espagne sur le sol marocain. L'Europe en pleine Afrique ! Mutuzo et Edriss avaient tout le temps d'y penser, maintenant que le bus les y conduisait. Et le cœur n'était pas vraiment à la fête, vu tout ce qu'on leur avait appris à Oujda. L'Espagne avait construit une clôture de barbelés haute de

plusieurs mètres. Il fallait l'attaquer par vagues, de préférence la nuit. À chaque vague, beaucoup n'arrivaient pas à passer. Ils restaient au Maroc ou étaient pris par la police espagnole. Et Mutuzo se laissait envahir par la clôture de Melilla. Comment pourrait-elle la franchir avec Momo ? Et la peur la prenait d'être séparée de lui ou d'Edriss, et les barbelés déchiraient ses rêves.

Le bus les laissa au pied du mont Gourougou au sommet duquel les migrants se regroupaient avant de tenter le passage. Ils l'attaquèrent aussitôt, en pleine chaleur. En arrivant, peut-être bien mille mètres plus haut, ils étaient tous frigorifiés, tremblant comme des feuilles mortes. Un chef les conduisit dans le coin des Maliens et leur désigna deux tentes en haillons, mais libres. Edriss demanda comment se faisait le passage et quand on partirait. Le chef dit qu'on tentait toujours de passer en groupe, cent, deux cents personnes. Cela donnait plus de chances de réussite. De toute façon, ils seraient prévenus.

Les Maliens avaient fait un feu et préparaient une soupe épaisse. Mutuzo s'approcha avec Edriss et Momo qui lui collait aux talons. Sisko était déjà parti jouer au foot. Le cuisinier leur vendit la soupe pas trop cher, ils le remercièrent avec un beau sourire, en pensant à tous ceux qui les avaient arnaqués. Tout en mangeant la soupe chaude, Edriss discuta avec un Malien. Cet homme avait échoué sept fois, et il se préparait pour la huitième tentative, espérant que ce serait la bonne. Ses mains et ses bras étaient remplis de coupures, certaines à peine cicatrisées. Les barbelés lui avaient fait de drôles de tatouages.

31.

La nuit a été mortelle. J'ai tremblé de tout mon corps, et pas de couverture supplémentaire à espérer. J'ai fait de vilains rêves. J'ai revu les blessures du Malien qui discutait avec Edriss. Horrible. Et j'ai vu, dans mon rêve, Momo escalader la clôture, et hurler chaque fois qu'il touchait un barbelé. Alors, ma mère arrivait je ne sais trop comment, par les airs peut-être, et le prenait dans ses bras en disant « ça va aller, tu verras ». Mais elle disparaissait et Momo restait accroché aux barbelés.

Au lever du soleil, toute grelottante, je me suis levée pour aller à l'endroit d'où l'on aperçoit le mieux Melilla. Les maisons, les terrasses, les toits rouges se réchauffaient aux couleurs du petit matin. Je n'en finissais pas de regarder, je me disais que bientôt, je marcherais dans les avenues bordées de palmiers et d'orangers. Il y avait encore peu de gens à cette heure, la ville sortait doucement du sommeil. Ces rues vides m'attendaient, m'invitaient secrètement à les rejoindre. Et de l'autre côté de la mer, j'imaginai la grande Europe, le Continent, le Paradis !

Un Camerounais était assis sur une pierre, un bracelet aux couleurs de son pays au poignet. En s'aidant d'un bâton, il m'a expliqué tout ce qu'on voyait dans ce petit bout de terre espagnole accroché à la côte africaine. Il m'a fait remarquer la vieille

forteresse, à côté du port rempli de bateaux de toutes les couleurs.

J'ai scruté la mer, pour deviner la côte d'en face. Mais on ne voyait rien que de la brume et deux ou trois cargos qui croisaient pas trop loin.

- Est qu'ils vont en Europe ?

- Pas forcément, a dit le Camerounais. Ils peuvent aller dans le monde entier. Vers la gauche, ils passent le détroit de Gibraltar. C'est là-bas que l'Afrique et l'Europe sont les plus proches. Le détroit fait quatorze kilomètres, pas plus.

- Quatorze kilomètres !

- Quatorze, oui. Mais les courants sont très dangereux. Si ton bateau n'a pas un moteur assez puissant, il sera emporté dans la marée, et tu ne rejoindras jamais l'Espagne.

Il s'est tourné vers moi, comme s'il était en colère :

- Et pourquoi, d'abord, tu veux aller en Europe ? Tu as de la famille là-bas ? Quelqu'un t'attend ?

J'ai été surprise par le ton, mais je ne crois pas que sa colère était contre moi. Peut-être était-il fatigué de voir encore et encore des gens rêver à l'Europe, comme lui, sans se douter du prix qu'il faudrait payer pour y arriver.

Il a lancé son bâton dans le vide, puis m'a dit d'un air plus calme :

- Tu es comme nous, je sais. En Afrique, on merdouille. Alors, on se dit qu'en Europe, au moins, on pourra vivre libre. On envie ceux qui y sont allés et

qui ont pu faire un petit quelque chose pour leurs familles.

Il m'a plantée là pour retourner au camp. Edriss est arrivé avec un Sénégalais qui avait des jumelles. Ils ont examiné la frontière, en contrebas, faite de clôtures parallèles en fil de fer barbelé. Entre les barbelés, une route pour les voitures de surveillance. Edriss a bien examiné tout cela à la jumelle, pendant que le Sénégalais lui donnait des explications.

Je lui ai demandé si ça pouvait passer.

- C'est plus haut que je ne croyais.

De retour au camp, j'ai retrouvé Momo qui dormait, les lèvres entrouvertes. Je lui ai mis ma couverture en supplément, je ne voulais pas qu'il tombe malade. Sisko avait fait un feu et préparé du thé brûlant.

Edriss a dit :

- Il faut faire des crochets pour les mains. Ça aide pour passer les barbelés. Je vais chercher des bouts de ferraille et de pneu.

- Sais-tu si c'est pour bientôt ?

- Ça peut-être demain matin, ou demain soir, au coucher du soleil. Ou dans la nuit. De toute façon, faut être prêt.

- Et comment on saura que c'est le moment ?

- Tout le monde se regroupera en criant « bosa, bosa ». C'est le cri de ralliement.

- Et ça veut dire quoi ?

- Je ne sais pas. Quelque chose comme « victoire ».

Edriss a fabriqué des protections pour les mains, munies d'un crochet pour avoir de bons ancrages sur les fils. Il a expliqué à Momo comment s'en servir. Momo a pris cela pour un jeu. Avec Sisko, il s'est bien amusé. Nous avons préparé nos bagages dans la nuit, de petits balluchons à nouer autour de la ceinture, les plus légers possible. J'avais peur pour les jambes. Les bras, on pouvait encore les protéger avec un pull, mais les jambes, je n'avais rien, pas de pantalon vraiment solide ni pour Momo, ni pour Edriss, ni pour moi.

Rien ne s'est passé dans la nuit. Aujourd'hui, je me suis promenée un peu dans le camp et j'écris. C'est une ambiance étrange, comme si chacun faisait semblant de s'occuper : couper du bois, jouer de la musique, taper dans un ballon. Aucune impatience ; je connais bien cela en Afrique. Et tout d'un coup, sans préparation apparente, ils se rueront tous vers le mur de barbelés, que ce soit à midi ou en pleine nuit. J'ai peur, pour Edriss, pour Momo, pour moi. Sisko, le sportif, je crois qu'il s'en tira. Je voudrais déjà être de l'autre côté.

32.

- On ne part pas, dit brutalement Edriss.

Mutuzo crut qu'il était devenu fou. Elle se préparait à passer ces maudits barbelés, ruminant chaque geste à faire quand ce serait le moment, et voilà qu'Edriss renonçait !

Il lut la déception sur sa figure :

- Je veux voir l'endroit où la mer ne fait que quatorze kilomètres. Tu te rends compte, Mutu ? Tandis qu'ici, il faut franchir les barbelés, et ensuite trouver un bateau solide.

- Et comment tu vas aller là-bas ?

- Il y a des bus. Ce n'est pas si loin.

Ce n'était pas trop loin, non, dans la direction embrumée que le Camerounais avait montrée avec son bâton... Mais Mutuzo était fatiguée que rien ne soit jamais sûr, fatiguée de devoir encore prendre un bus, de veiller sur un môme.

- On a fait un pacte, dit Edriss en la prenant dans ses bras. Je ne te lâcherai pas, mais on doit trouver le meilleur chemin.

Le bus les conduisit à Tanger, avec Didi, le copain sénégalais aux jumelles. Tout pendant le trajet, Sisko fit des exercices de mise en forme ; il commençait sérieusement à énerver Mutuzo, celui-là. Encore un Martien, exactement comme tante Béate qui croyait que la vie est facile pour tout le monde.

À Tanger, le bus les débarqua sur une place, dans le haut de la ville ; ils prirent une rue qui descend vers le port. Et soudain, la côte d'Espagne apparut, à portée de la main, si proche qu'on oubliait la mer. Le détroit était si peu large qu'on s'imaginait déjà de l'autre côté, à faire comme les habitants : cueillir des oranges, s'arrêter devant les étals des marchés, s'allonger sur les plages.

Ils grimpèrent sur les hauteurs d'où l'on peut voir Ceuta, l'autre enclave espagnole. Ils l'observèrent à la jumelle. Les murs de barbelés étaient aussi dangereux que ceux de Melilla. À croire que les Espagnols n'avaient que cela à

faire : monter des murs pour repousser les migrants. Est-ce que nous sommes si terribles ? se demanda Mutuzo. Est-ce qu'Edriss est Gengis Khan et moi son général, et Momo et Sisko sa horde sauvage ? Pourquoi ont-ils peur des Africains ? Est-ce que nous ne sommes pas des hommes et des femmes comme eux ? Avec deux mains et deux jambes ? Ont-ils peur de manquer de nourriture ? Pourtant, on dit l'Europe tellement riche.

Didi et Edriss réfléchirent à haute voix, considérant tous les « paramètres », comme disait Didi sur un ton appuyé qui se voulait scientifique pour prononcer un mot aussi savant. Ils demandèrent son avis à Mutuzo qui n'en avait pas. Elle regrettait d'être venue, car voir la côte européenne à quatorze kilomètres, cela levait en elle des espérances folles. Elle tricotait déjà des rêves, et cela l'énervait beaucoup de voir Edriss et Didi hésiter.

Edriss et Didi conclurent qu'ici, finalement, tout était plus militaire, donc plus difficile : entrer dans le port de Tanger et trouver un bateau, passer les barbelés pour arriver à Ceuta. Beaucoup de gardes, un tas de caméras. Le mieux était de tenter le passage à Melilla. Ils seraient deux ou trois cents à se ruer sur la clôture. Les chances de réussite étaient meilleures.

Ils reprirent donc le bus pour Melilla où rien n'avait changé depuis leur départ. Tout était calme. Mais on sentait que les choses ne tarderaient pas. Cela se devinait à la façon dont les gens se croisaient sans rien dire. La langue des mots avait laissé la place à celle des yeux qui luisent. Non, cela ne tarderait plus. Alors, Mutuzo prit Edriss par la main pour l'entraîner hors du camp.

33.

J'ai emmené Edriss du côté des bosquets. Nous avons marché un bout de temps avant de choisir notre arbre. Je sais très bien où il se trouve, je revois le soleil jouer dans la chevelure des pins maritimes, je revois un rocher plat où j'aurais bien aimé m'asseoir avec Edriss, et nous n'aurions plus bougé. Nous aurions attendu simplement que le vent ne souffle plus, que notre respiration se fige avec le temps pour rester seuls, tous les deux, dans l'éternité. Mais au sommet des arbres, la brise n'a pas cessé, et Edriss m'a dit :

- Celui-ci, il te plaît ?

J'ai songé que la brise venait depuis la mer et, par delà la mer, depuis les côtes de l'Espagne. C'était un arbre antenne, qui nous parlait de l'Europe, murmurait des choses attirantes.

MUTUZO EDRISS

POUR LA VIE

Cinq mots gravés à la pointe du couteau. J'ai dit :

- Pourquoi tu écris « pour la vie » ?

Il a grimacé un sourire :

- Tu voudrais que j'écrive « pour la mort » ?

J'ai caressé l'arbre, je l'ai remercié. J'ai serré Edriss très fort dans mes bras. J'avais peur ! Peur de tout ce qui pouvait encore arriver. Nous n'étions sûrs de rien, et c'est bien pour cela qu'Edriss avait gravé ces mots sur l'arbre, pour conjurer le sort, emprunter

à l'arbre un peu de sa force, lui qui n'avait pas de clôtures et de mers à franchir.

34.

La pluie, la boue. Les averses s'infiltraient dans les tentes déchirées et dégoulaient dans le cou. Dehors l'eau dévalait les pentes. Il faudrait attendre que la terre sèche. Patienter, encore, essayer de dormir dans une tente trempée et glacée.

Il y eut un drôle de remue-ménage au dehors. Ce n'était pas la pluie, non. Elle s'était arrêtée. Plutôt de la musique, des percussions. Ça venait de plus bas et ça montait vers les tentes. Et puis, un chant, où Mutuzo crut entendre : « Sabots, sabots ».

- Bosa, bosa. C'est le « bosa » fit Edriss. Vite.

Mutuzo habilla Momo comme elle put. Il y avait un tas de gens dehors. Ils dansaient au son des percussions, tous prêts pour la victoire. Le sol était glissant, et il fallait descendre vers les barbelés. C'était carrément fou.

- Effet de surprise, souffla Edriss. Il ne s'attendent pas à ce qu'on sorte par ce temps-là.

Momo glissait, se retrouvait les fesses par terre ; Sisko descendait la pente comme à l'entraînement. La foule poussait irrésistiblement vers les barrières de barbelés. On ne pouvait pas revenir en arrière.

Les premiers escaladaient déjà la grande clôture. Un type était grimpé sur le haut d'un poteau et cognait comme un fou sur son djembé. La pluie avait repris, zébrant la lumière blanche des projecteurs.

Edriss monta le premier en s'aidant des crochets. Au premier quart de la clôture, il se pencha vers Mutuzo et Momo, pour les aider. Momo n'y arrivait pas, et il hurlait à cause du sang qui coulait d'un bras. Alors Didi le chargea comme un paquet de linge sur l'épaule, et il passa le paquet à Sisko en équilibre sur le haut des barbelés, et c'est ainsi que Momo franchit le premier obstacle. Edriss aida Mutuzo à grimper pour basculer de l'autre côté.

Sans doute que les voitures de la Guardia Civil patinaient dans la boue. Elles n'étaient pas encore sur place. Mais sur la deuxième barrière, les choses se compliquèrent. Momo hurlait toujours à cause du sang, et il y avait de l'attente pour franchir les barbelés. Ça coinçait quelque part. Mutuzo dit à Momo que le sang, c'était rien, et il commença à grimper à l'aide des crochets, Edriss à ses côtés. Mutuzo, elle, resta au pied de la clôture, attendant que Momo et Edriss soient bien assurés, un peu plus haut.

Les phares apparurent à ce moment. Alors Mutuzo commença l'escalade. Mais Momo dégringola en hurlant, et Edriss redescendit le chercher pour l'aider à grimper jusqu'à Mutuzo. Avec Mutuzo, Momo se retrouva vite au sommet pour basculer de l'autre côté, en Espagne.

- Cours, Mutu, je vous rattrape, hurla Edriss.

En se retournant, elle vit qu'il était aux trois quarts de la clôture. Mais il y avait tellement de gens sur les barbelés qu'il n'avait pas encore passé le sommet. Et déjà les gardes étaient sortis des voitures, avec des chiens. Mutuzo regarda encore derrière elle. Edriss avait passé le sommet et attaqua la descente, mais il s'était pris les vêtements dans les barbelés. Elle remonta vers lui, pour l'aider :

- Fous le camp, Mutu, fous le camp !

Il hurlait comme un damné. Sans ses hurlements, il le savait, elle serait venue le chercher, et ça n'aurait servi à rien. Elle le vit, les mains et la figure en sang, accroché par la chemise aux barbelés, incapable de s'en défaire. Et les chiens arrivaient sur lui. La suite, elle ne voulut pas la regarder. Elle dévala vers les rues de Melilla, avec tous ceux qui hurlaient leur joie sous la pluie : « Bosa, Bosa », et non pas « sabots, sabots » comme elle avait cru l'entendre tout d'abord.

35.

La pluie cessa, et les gens fêtèrent toute la nuit. Mutuzo, non. Plusieurs fois, elle voulut remonter vers les clôtures, tout en sachant que ça ne servait à rien sinon à se mettre elle-même en danger. Elle attendit, persuadée qu'Edriss allait la rejoindre. Elle scrutait l'ombre, frissonnant d'impatience à l'idée de le voir surgir de la nuit. Ensuite seulement, elle fit son numéro de portable, essaya les préfixes du Maroc et de l'Espagne. Rien.

La dernière image qu'elle gardait était Edriss empêtré dans les barbelés, et les chiens qui accouraient. Elle essaya encore de repousser l'idée, mais elle savait maintenant qu'il avait été pris par les gardes espagnols. Qu'est-ce qu'ils en avaient fait ? Renvoyé derrière les barbelés, du côté marocain ? Gardé en prison ? Dans un camp ? Elle tapa encore et encore sur son clavier jusqu'à s'en faire mal aux doigts.

Et Momo pleurait, car le sang s'étalait sur le pansement, un bout de tissu jaune que Mutuzo avait ramassé sur un talus. Il y avait une fontaine ; Mutuzo lui enleva le pansement et nettoya la plaie à l'eau claire. Elle ne savait pas si sa blessure était grave. Un barbelé, ça peut s'enfoncer profond dans la chair.

Didi et Mutuzo s'étaient perdus de vue après le franchissement des barbelés. Il réapparut avec Sisko. Il était au courant pour Edriss.

- Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il. Faut aller voir le chairman.

- Le chairman ?

- Le président, si tu préfères. On ne trouvera pas de bateau pour passer de l'autre côté sans sa permission.

Mutuzo explosa :

- Je ne bouge pas d'ici sans Edriss.

Il fallut beaucoup de persuasion à Didi pour lui démontrer que rester dans l'enclave était la meilleure façon de se faire prendre, et ce n'était pas comme ça qu'elle retrouverait Edriss. La seule solution était de passer au plus vite sur le continent espagnol. Et pour trouver un bateau, il fallait aller voir le chairman.

- On n'a pas de papiers, objecta Mutuzo.

- Pas besoin de papiers avec le chairman. Au contraire. Si tu demandes des papiers à l'Espagne, tu devras toujours revenir en Espagne. Et toi, ce n'est pas ce que tu veux, non ?

Ils attendirent cinq heures devant sa maison pour le rencontrer. Le jour se levait. Mutuzo se présenta avec Didi, Sisko et Momo. Seul Didi parla, un peu comme le chef de famille, pensant faire le poids devant le chairman. Mais le chairman ne daigna pas lui parler, il ne le regarda même pas. Il trônait comme un chef sous son baobab, en fumant un cigare dont la fumée empestait la pièce remplie de gens. À peine la place de bouger. C'est son assistant, un obèse ruisselant de sueur, qui causa à sa place. Le passage sur un bateau sécurisé (« sécurisé », Mutuzo se rappela ce mot), trois adultes, un enfant. Pas de problèmes, il pouvait les inscrire. Au moment de dire le prix, il baissa la voix. Didi se rapprocha pour bien entendre. Ils se mirent à palabrer, et Didi plusieurs fois baissa la tête en signe de désaccord. Mutuzo s'aperçut alors que le chairman

l'observait, les yeux à moitié fermés, et une inspiration soudaine lui révéla qu'elle faisait partie du prix et que le crocodile voulait l'avaler toute crue.

La discussion s'éternisait, Didi avait sorti les billets de banque de sa poche, mais l'autre n'était pas satisfait. L'argent ne faisait pas le poids sur la balance. Il fallait faire une étape dans le lit du chairman.

Ceux qui attendaient leur tour s'impatientèrent et se mirent à parler tous ensemble. Et Didi et l'assistant du chairman haussèrent la voix, et Mutuzo entendit l'assistant dire :

- Ce n'est pas ta sœur et ce n'est pas ta femme. Alors qu'est-ce que tu viens nous embrouiller avec tes histoires !

Furieux, Didi lui mit son poing sur la figure, et cogna aussi deux ou trois autres qui voulaient le calmer. On le jeta dehors.

Il avait un œil tout gonflé qui virait au bleu. Mutuzo le conduisit à la fontaine pour passer de l'eau sur ses plaies. Pendant qu'elle le soignait, il essuyait le sang qui coulait de ses lèvres, et il jurait. Il savait bien que Mutuzo avait compris, et cela le dérangeait. A la fin seulement, elle lui dit :

- Merci, Didi. C'est toi qui devrais être chairman, à la place de ce vicieux.

Sur la plage, il ne leur fallut pas longtemps pour être approchés par des passeurs qui n'obéissaient pas au chairman. Traverser, ce n'était pas un problème. Ils allaient demander très cher, sûr, mais Didi et Mutuzo étaient coincés après ce qui s'était passé. Didi voulut voir le bateau. Des bateaux, dirent-ils, nous en avons pas mal. Didi insista, ils les conduisirent derrière la vieille forteresse, dans une cabane pleine de tréteaux supportant des peaux grises et noires. Didi s'approcha pour tâter une peau :

- C'est ça votre bateau ?

- Quand il sera gonflé, ce sera un bateau, un vrai pour l'Andalousie.

Mutuzo observa les peaux à son tour. Elle ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'ils deviennent des vrais bateaux quand on aurait introduit de l'air, mais en passant la main, elle trouva qu'il y avait vraiment beaucoup de rustines, et pas

seulement des petites. De gros bouts de caoutchouc et même de toile cirée étaient collés un peu partout, comme des verrues sur la peau des baleines. Ce n'était pas du très neuf !

- Et les moteurs ?

- Rangés ailleurs. Pour qu'on ne les vole pas.

- Combien on est par bateau ?

- Douze, c'est la norme pour un zodiac.

- Et le prix ?

- Mille deux cents dollars par personne. Vous aurez de l'essence en réserve, une boussole, une carte, et du pain.

- Pourquoi tu dis « vous aurez ». Il n'y aura pas de pilote ?

- Pas de pilote, non. Mais le prix comprend un stage de formation. Le zodiac, c'est cool à conduire.

Didi n'était pas convaincu :

- Et dans le stage, il y a aussi des cours de mécanique ? Et tu nous donnes aussi des pièces de rechange pour le moteur ? Qu'est-ce qu'on fait en mer si le moteur casse ?

- S'il casse, c'est de ta faute. C'est que tu conduis mal.

- Et à qui je le rends, le zodiac, quand j'arrive de l'autre côté ?

- Tu ne le rends pas. C'est cadeau.

Autrement dit, ils s'en moquaient bien de perdre leur satané rafiot ! Il ne valait pas un clou ! Les passeurs sentirent que Didi allait leur tourner le dos. L'un d'entre eux lui prit l'épaule tout en dévisageant Mutuzo :

- Si tu n'es pas content des tarifs, va faire un tour chez le chairman. Nous, on est des gens honnêtes. On ne vous oblige pas à tenter le diable sur la mer.

- Si t'as peur, mec, ajouta un autre, faut le dire. Et tu restes-là.

Les mille deux cents dollars, Mutuzo les avait pour elle, mais pas pour Momo.

Didi marchandait un prix de gros, quatre mille dollars pour eux quatre. Il n'était pas obligé, et Mutuzo le trouva très classe. Elle allait l'ajouter à la liste des cailloux blancs, avec madame Sah, et sweet sister. Et quand Sisko sortit de sa

poche huit cents dollars pour aider à payer la place de Momo, Mutuzo lui colla deux baisers sur les joues :

- Merci, Sisko. J'irai te voir courir quand tu seras au Racing.

Il eut un geste un peu pitre et Mutuzo comprit qu'il avait plus de cœur qu'il ne voulait le faire paraître. Grâce à Sisko, il lui restait trois cents dollars, de quoi assurer la suite du voyage.

Ils se retirèrent dans un coin pas trop exposé aux regards, car il y avait encore une journée à attendre, le temps pour les passeurs de compléter la liste des passagers. Mutuzo la passa à téléphoner des dizaines de fois, en vain.

Le jour J, deux passeurs vint les prendre au lever du jour. Du stage de formation, il n'était plus question. Avant de monter dans le zodiac, ils transmirent tout juste quelques consignes à Didi. Il faisait froid sur la plage. Mutuzo tenait Momo par la main, Momo qui grelottait de froid. Elle aussi grelottait, de froid et de peur.

- Pas de chaussures, dirent les passeurs. C'est mauvais si tu coules !

Ils distribuèrent des pastilles contre le mal de mer et contre les coliques. Ils rigolaient :

- Pas de WC sur le bateau ! Pas de croisière première classe.

Aucun bagage, non plus bien sûr. Mutuzo, avait tout juste une demi-bouteille d'eau, le sachet de plastique, avec les choses précieuses et le cahier, attaché par une ficelle autour du cou, et son smart dans une poche.

- Les gilets de sauvetage, où ils sont ? demanda Didi.

- Y a pas une heure de traversée, répondit un passeur.

D'autres migrants arrivèrent sur la plage et Didi protesta parce que les douze occupants par zodiac devinrent quinze et même plus. Un zodiac rempli comme un œuf. Les premiers s'étaient assis, jambes repliées, au milieu de l'embarcation. Ils attendaient le départ, mais il en arrivait d'autres, qu'on poussait jusqu'à ce qu'il n'y ait vraiment plus de place. Les derniers montés étaient sur les boudins, et

s'accrochaient comme ils pouvaient aux cordes. Mutuzo se dit que si Didi démarrait trop fort, il en tomberait quelques-uns dès le départ. Elle entendit le moteur vrombir et ressentit le choc des premières vagues. On n'avait pas fait cinquante mètres que deux ou trois avaient chuté dans l'eau en hurlant.

- Pas de panique, cria Didi, je les reprends.

Il voulut faire demi-tour, mais les passeurs hurlèrent qu'ils s'en occupaient. Personne ne protesta, ça faisait plus de place sur le zodiac. Il y avait des femmes portant de jeunes enfants sur le dos, d'autres qui les tenaient au bras. Heureusement, ce matin-là, la mer n'était pas trop mauvaise. Mais beaucoup se mirent à vomir.

Didi se fiait à la boussole remise par les passeurs. De cette façon, il était certain de ne pas dévier. Mais quand le jour se leva vraiment, ceux qui pouvaient regarder en avant dirent qu'il n'y avait que des vagues. Pas de côte.

En pleine mer, la mer commença à taper plus fort sur le fond du zodiac. À un moment, Momo tendit sa main toute mouillée vers Mutuzo. Elle crut qu'il avait fait pipi. Puis elle sentit que ses fesses et étaient humides, et comprit aussitôt que sous le choc des vagues, des pièces avaient cédé et que le zodiac commençait à se remplir.

L'eau s'accumulait sur l'arrière du bateau. Et certains se levèrent, pour voir ce qui se passait à leurs pieds. Ils se mirent à paniquer, surtout les mamans avec leurs petits. Didi hurla pour recommander le calme. Mais plus il hurlait, plus les gens s'agitaient. De toute façon, il n'y avait plus rien à faire. Avec toutes ces gesticulations, Didi fut bousculé et lâcha la barre. Mutuzo se rappela avoir senti le zodiac hésiter quelques instants avant de chavirer.

35.

Je suis en vie.

J'ai eu beaucoup de chance.

Trois jours que le zodiac s'est renversé, ou quatre, je ne sais plus. J'ai l'impression que le temps s'est arrêté et n'arrive pas à repartir. Je vis comme un automate. Je n'arrive pas à oublier le mauvais film. Des images se bousculent dans ma cervelle, sans aucune logique. Ça ressemble à des bombes qui éclatent une à une et tu ne peux rien contre elles. Elles ne t'obéissent pas, elle n'obéissent à personne, et tu vas mourir à la fin du film.

Didi a lâché la barre. J'ai senti le zodiac se balancer, comme si j'étais sur le dos d'un cachalot qui hésite un instant avant de plonger dans les fonds. Je n'ai plus rien senti de solide sous les pieds. Tous les passagers ont basculé ensemble dans un immense cri d'épouvante. Les corps se cognaient, et puis gesticulaient pour faire de la place, comme si la mer n'était pas assez grande pour tous. Mes bras battaient n'importe comment ; ma tête s'est retrouvée sous l'eau. J'ai voulu respirer, j'ai avalé l'eau salée, et quand ma tête est ressortie, je ne sais pas comment, j'ai ouvert la bouche pour avaler de l'air, mais il ne passait pas dans mes poumons. Je suffoquais.

J'ai cru que tout était fini. Je ne pensais à personne, à rien, je crachais de l'eau de mer, mais je n'arrivais pas à retrouver ma respiration. Et j'entendais des cris horribles, et puis je n'ai plus rien entendu.

Dans ces moments-là, on ne réfléchit plus. Je recherchais Edriss, folle que j'étais, j'attendais qu'il vienne me sauver. Et puis mon bras a frotté contre une chose rugueuse et ma main s'y est agrippée. Ma tête est restée en surface, mais je manquais d'air. J'étais au bord de l'asphyxie.

En fait, Didi a conduit le zodiac tout droit dans les filets d'un chalutier. C'est la corde du filet que ma main a agrippée. Les pêcheurs ont lancé des bouées, une embarcation a été mise à la mer. Je me suis retrouvée, à moitié inconsciente, sur le pont du bateau. C'est comme ça que j'ai été sauvée, avec Momo, Didi, une femme et un autre homme. Allongée sur le pont, sous une couverture, j'essayais de comprendre ce qui s'était passé. Tout était allé si vite.

J'ai entendu hurler, et j'ai cru être encore dans l'eau. Mais les hurlements venaient du chalutier. Des pêcheurs tentaient de tranquilliser la femme qui gesticulait atrocement. Elle avait voulu se raccrocher des deux mains au filet, et c'est alors qu'elle avait lâché son bébé.

Il m'a fallu beaucoup de temps pour que je pense tout d'un coup à Sisko. Un bug l'avait effacé de ma tête. Sisko n'était pas sur le bateau. Sisko s'était noyé avec tous les autres. J'étais effondrée. Je me suis mise à lui parler : « Tu n'avais pas le droit de nous faire ça, Sisko. Et Momo, tu y as pensé à Momo ? À quoi ça t'a servi d'apprendre à courir ? Tu aurais mieux

fait d'apprendre à nager. » Toutes choses idiotes que mon esprit ne contrôlait pas.

Mon cahier n'a pas souffert. Le plastique l'a bien protégé. Juste deux ou trois gouttes d'eau de mer ont réussi à passer ; quelques mots effacés. Mon téléphone, lui, est foutu. Je l'avais laissé bêtement dans une poche.

Le bateau nous a laissés à Marseille. On était attendus. Des journalistes ont voulu nous interviewer, mais la police n'a pas laissé faire. Qu'est-ce que nous aurions dit, nous les héros d'une série télévisée débile et méchante, nous les stars de la déveine ? Bien sûr, on était vivants, mais on avait la tête remplie des cris de ceux qui se sont noyés. Une ambulance attendait la femme qui avait perdu son bébé. On avait dû la droguer pour qu'elle supporte le voyage jusqu'à Marseille. Les brancardiers sont passés devant moi, elle était inerte, avec le visage tout gris.

J'ai trouvé un téléphone pour appeler Omrane. Je l'ai eu aussitôt. Tout va bien pour eux, c'est au moins ça. Selam est suivie pour la grossesse, et Omrane a trouvé du boulot dans un entrepôt. Je n'ai pas voulu les ennuyer avec mon naufrage, surtout Selam qui doit rester paisible. J'ai tout juste dit que j'étais à Marseille. Aucune nouvelle d'Edriss. Omrane m'a dit que les migrants qui se font prendre sont renvoyés par camions dans le sud du Maroc, en plein désert. Des ONG se sont dressées contre ces traitements de loufs. On

envoie les gens mourir de faim et de soif, loin des régions habitées.

Je ne veux pas croire ça pour Edriss. Il est quelque part, mais où ? Il n'a plus de téléphone, sinon il aurait déjà appelé Omrane. Et moi non plus, je n'ai plus mon portable. Omrane m'a donné le numéro d'Erythréens qui habitent à Caen et connaissent Edriss. C'est une piste bien fragile, mais il ne faut rien négliger.

Ici, à Marseille, je suis restée d'abord à l'hôpital avec Momo. Des femmes de la Croix Rouge nous ont pris en charge. J'ai donné mon nom, mon âge, ma carte de lycéenne. Je n'ai pas encore 18 ans ; je serai majeure au mois de février de l'année prochaine. Elles ont bien voulu me croire, à cause de la carte. Elles m'ont dit qu'être mineure m'avantage, il y aura moins de démarches à faire. Mais je ne dois pas espérer obtenir le statut de réfugiée. Cela, je le savais déjà. Et puis, est-ce que je veux vraiment l'asile politique ? Ceux qui l'obtiennent sont interdits de retour dans leur pays pendant dix ans ! Dix ans sans revoir ma mère et mes frères, non, je ne pourrais pas.

Pour Momo, qui hurle dès qu'on le sépare de moi, j'ai pensé un moment dire qu'il est mon petit frère. Mais je ne sais pas bien mentir, je m'embrouille vite. Alors j'ai dit la vérité. Je ne sais rien de lui, mais depuis que la femme triste a disparu dans le désert, il est accroché à moi. Il ne parle pas, il hurle. Il a fallu inciser son bras. Je l'ai tenu contre moi pour le

conduire jusqu'à la salle d'opérations. Je ne l'ai lâché qu'au moment de franchir la porte du bloc.

Ici, à Marseille, tous les foyers pour mineurs sont pleins. Alors les associations cherchent des solutions, car la France a l'obligation légale de s'occuper des mineurs. On s'est retrouvés dans un hôtel moche, le Volochine, avec plein de jeunes comme nous. C'est de là que j'écris. Je raconte, ça me permet de tenir. Sinon je vais tomber dans la déprime.

Momo et moi, on loge dans la même chambre. Je passe la journée à ne rien faire d'autre qu'écrire et rêvasser, allongée sur mon lit, Momo lové comme un chat à mes côtés. Si je lui pose une question, il ne répond pas. Le naufrage du zodiac et l'opération de son bras l'ont achevé. Même allongé auprès de moi, ses yeux roulent dans toutes les directions, pour débusquer des ombres hostiles. Et je ne sais pas quoi faire.

36.

Le troisième jour, au Volochine, Momo quitta la chambre pour aller dans le hall regarder la télé. Mutuzo le vit revenir en courant, la figure illuminée. Derrière lui, il y avait un revenant, et Mutuzo faillit s'évanouir de surprise. Elle se jeta dans ses bras :

- Sisko, tu n'es pas mort ? Qu'est-ce que fais là !

Et Momo trépigait et dansait pendant qu'elle pleurait de joie. Quand il a voulu leur raconter le naufrage, comment un autre bateau l'avait repêché, il est tombé en panne de mots. Mutuzo a lu l'effroi dans son regard, une terreur sacrée. Et puis il s'est tourné vers Momo et ils sont sortis jouer au foot. Momo n'attendait que cela.

Didi le Sénégalais passa un peu plus tard. Il n'était plus pour longtemps à Marseille, et il venait dire au revoir. Il avait fait un tour à l'hôpital, puis il était passé devant la police, et devant une PADA, un mot qui revint plusieurs fois dans sa bouche et dont Mutuzo ne connaissait pas la signification. De toute façon, comme Sénégalais, il ne se faisait pas d'illusions : jamais il n'obtiendrait le statut de réfugié. En fait, il s'en moquait, rester un « sans-papiers » lui convenait. Il partait le lendemain en bus pour le Jura. Là-bas, il avait des amis qui vivaient dans les forêts. Ils travaillaient au black, dans une scierie, gagnaient bien leur vie. Quand les gendarmes faisaient des contrôles, on les voyait arriver de très loin dans la vallée, et on avait le temps de se cacher en forêt, et même de passer en Suisse.

Didi sortit des photos d'un sachet en plastique. Il présenta ses deux femmes, dans un village près de Saint-Louis, ses neuf enfants et sa mère, veuve. Il comptait rester deux ans dans le Jura, pour abattre des arbres. Il enverrait de l'argent tous les mois, pendant deux ans, après quoi il retournerait au pays. Son rêve : ouvrir une menuiserie à Saint-Louis.

Mutuzo remercia beaucoup Didi pour tout ce qu'il avait fait, surtout l'arracher aux sales pattes du chairman. Il demanda des nouvelles d'Edriss. Mutuzo avait téléphoné aux Erythréens de Caen, mais ils n'avaient pas de renseignements.

- Va les voir à Caen, fit Didi. T'as rien à espérer à Marseille. As-tu encore un peu d'argent ?

- À peu près trois cents dollars.

- Change-les en euros. Et prends Ouibus ou Flixbus. C'est pas cher. Moi, pour le Jura, j'ai trouvé un billet à vingt Euros.

Un matin, sans rien dire à personne, Mutuzo quitta l'hôtel avec Momo et Sisko. Direction la gare routière. Elle avait trouvé un trajet via Orléans pour pas cher.

Orléans, c'est loin, et Caen encore plus. Elle découvrit la France, les vignes, les collines, les arbres qui ne ressemblent pas à ceux d'Afrique. Elle contempla des grandes plaines vertes, des troupeaux de vaches blanches et brunes ; des fermes en pierres blanches avec des toits rouges, comme on n'en fait pas en Afrique. Le bus roulait aussi la nuit. Il atteignit Caen le lendemain matin.

Grâce à une dame qui lui prêta son téléphone, Mutuzo appela le numéro des Érythréens. L'un d'eux vint la chercher aux bus.

- C'est toi, Mutuzo ? Je m'appelle Abush.

Il sortit de son sac une bouteille d'orangeade et lui offrit à boire ainsi qu'à Momo et Sisko.

- Je vais te conduire chez Claire. Elle s'occupera de vous.

En chemin, Mutuzo lui expliqua comment Edriss s'était fait prendre. Il dit de garder espoir. Tout n'était pas perdu.

Claire n'était pas là, mais sa mère les fit entrer. Depuis combien de temps Mutuzo n'était-elle pas entrée dans une maison, à part celle du chairman ? Elle avait l'impression d'arriver dans un monde parallèle, celui des gens qui ont besoin d'un toit pour dormir, ne voient jamais les étoiles, et s'entourent de murs épais pour être tranquilles. La maman leur offrit un grand verre de menthe et des petits biscuits.

Claire arriva en fin d'après-midi. Soixante ans environ, des cheveux coupés ras. Elle demanda à Mutuzo si Momo était son frère, se renseigna sur les âges et sur les pays d'origine.

- Moins on perd de temps, dit-elle, moins on aura de complications. Mutuzo, est-ce que les Espagnols t'ont pris tes empreintes, fait une photo, rempli un dossier ?

- Non.

- Et Sisko ?

- Non plus.

- Alors, tant mieux, vous ne serez pas renvoyés là-bas. Demain matin, on ira à *France terre d'Asile*. C'est la PADA dont je fais partie.

- Une PADA ?

Un organisme qui travaille pour le compte de l'État français. Si je t'emmenais à la Préfecture ou à l'OFPRA...

- L'OF quoi ?

- l'Office Français de Protection des Réfugiés et Apatrides, tu ne serais pas reçue.

- Est-ce que je resterai avec Momo ?

Claire hésita :

- Pas certain. Tu pourrais dire que c'est ton frère, mais une analyse d'ADN prouvera le contraire. De même pour l'âge : si tu prétends être mineure et qu'il y a un doute, tu subis un test.

- Quel genre ?

- Un test osseux, une radiographie des os de la main. En examinant le cartilage, on verra où tu en es de ta croissance et on saura si tu mens sur ton âge.

Momo et Sisko ne comprenaient rien de ce que racontait Claire. Pour Momo, ça n'était pas plus mal. Inutile de lui annoncer dès maintenant qu'il serait sans doute séparé de Mutuzo.

Claire conclut qu'il était temps de dormir. La maman leur montra une grande chambre, avec lits superposés. Elle leur remit des pyjamas, des brosses à dents, du dentifrice, du savon, un peigne, leur désigna le coin toilettes et souhaita une bonne nuit.

Mutuzo ne dort pas beaucoup, cette nuit-là, et les nuits suivantes non plus. Dès qu'elle s'assoupissait, des tas de gens venaient la trouver. Ils arrivaient de tous les pays qu'elle avait traversés, ils se penchaient ensemble vers son lit pour l'observer en curieux. Alors elle se réveillait et s'étonnait de ne pas voir les étoiles. C'est ce qui la gêna le plus, les premières nuits : ne pas voir les étoiles quand elle se réveillait. Et Momo l'empêchait de dormir longtemps, car il se

mettait à parler. Il ne prononçait pas deux mots le jour, mais la nuit il débitait des paroles incompréhensibles. Un flot boueux qu'il chassait de son corps.

À *France terre d'asile*, Claire fit de son mieux pour que Momo ne soit pas séparé de Mutuzo. On les orienta vers l'Aide Sociale à l'Enfance qui trouva deux places dans un foyer d'urgence pour mineurs. Sisko annonça qu'il voulait aller au Racing Club de Paris. On lui répondit qu'on y penserait, mais qu'il y avait à Caen pas mal de possibilités pour le sport et les études. La priorité était qu'il apprenne le français, ce qui ne l'empêcherait pas de pratiquer du sport. Il fut orienté vers un foyer adapté à son objectif.

Au foyer qui la reçut, Mutuzo eut pour éducatrice Fatiha, une française de parents marocains. C'est elle qui fit toutes les démarches. Mutuzo se retrouva inscrite en classe de seconde au lycée Fresnel, avec deux mois de retard sur le calendrier scolaire. Momo fut inscrit à l'école Louis Le Châtelier. Au foyer, il eut Kevin pour éducateur. Au début, Momo l'ignora, puis il se fit à sa présence, sans toujours prononcer un seul mot. Pour les repas, il ne quittait pas Mutuzo d'une semelle. Puis à force de parties de foot, il se fit des copains. Tout le monde voulait l'avoir dans son équipe, car il marquait des buts.

De l'école, il rapportait des coloriages. Kevin lui trouva des crayons et Momo terminait les dessins commencés en classe. Mutuzo s'arrangeait pour y jeter un coup d'œil : des bonshommes, du genre fil de fer, avec des fusils, des autos et des canons, des gens fil de fer allongés les bras en croix, des boules noires, fumée ou nuages sombres. Beaucoup de gribouillis, et, au milieu, quelques lettres. Elle s'assit auprès de lui. Elle mit le doigt sur des lettres qu'il avait dessinées, et les prononça plusieurs fois. Il écrivait seulement des a, des o, des p et des b. Mutuzo prononçait et lui disait de répéter. C'est ainsi qu'elle entendit vraiment le son de sa voix. Un jour, on était déjà au printemps, elle vit quelques petites fleurs vertes et rouges arriver sur son dessin, et aussi un soleil.

Mutuzo travaillait beaucoup à Fresnel. Pas de problèmes en anglais, langue qu'elle parlait couramment. En français, les problèmes étaient avec l'écrit. Non

pas pour raconter, elle avait toujours su raconter les histoires. Mais elle n'avait pas la technique du commentaire, ni des explications de texte. Et elle ne connaissait rien à la littérature. Heureusement, elle était bonne en maths, en sciences de la vie, en géo, et elle avait une excellente mémoire. La prof de français lui conseilla des livres. Tous les soirs, elle lisait très tard dans son lit. Et quand elle se faisait disputer par Macha, sa voisine de chambre, elle continuait avec le drap sur la tête et une lampe frontale. Ensuite, elle eut une chambre à elle, petite, mais elle s'y sentait bien, et ne gênait plus personne.

Elle téléphonait régulièrement à Omrane et Selam. Aucune nouvelle d'Edriss. Elle allait voir Abush et les Érythréens de Caen, pas de nouvelles non plus. Du côté de sa famille, les choses s'arrangeaient plutôt bien. Damien avait acheté un ordinateur pour son entreprise. Ils gardèrent ainsi le contact par messages et vidéo. Elle put revoir sa mère, émue aux larmes la première fois que le visage de sa fille lui apparut.

Il m'arrivait à Mutuzo de pleurer à cause d'Edriss. Elle ne se contrôlait pas, même en pleine rue. Elle le revoyait comme un animal accroché au piège, le corps en sang, criant comme un damné. On lui aurait arraché une main ou un bras que ça n'aurait pas été plus douloureux. Edriss lui manquait terriblement. Et ne rien savoir de lui la rendait folle. Régulièrement, un flash incendiait son cerveau et elle le voyait mort. Mort comme elle l'avait cru pour Sisko, mort comme le bébé de la femme repêchée avec elle. Elle essayait de se faire insensible ; elle cherchait à se persuader qu'elle connaissait à peine Edriss. Ça arrive dans la vie de rencontrer quelqu'un et de le voir disparaître quelques mois après. On n'en fait pas un drame. Mais Mutuzo n'arrivait pas à se mentir. Ils ne s'étaient jamais quittés depuis N'Djamena. Ils avaient fait ensemble plusieurs milliers de kilomètres. Avec lui, elle avait affronté le plus dur, cette frontière de barbelés de Melilla. Depuis ces maudits barbelés, elle se sentait seule et perdait courage.

Elle s'efforçait de voir le bon côté des choses. Le bon côté, c'était celui que tous les autres voyaient : les écoles, les magasins, les cinémas, les femmes avec leurs enfants, leurs maris aux terrasses des cafés. Elle se promenait dans les rues

de Caen, dans le Vaugueux, autour du château, sur la Colline aux Oiseaux. Mais ce « bon côté » ne voulait pas d'elle. Il montrait ses couleurs vives aux autres, les Français ; pour elle, c'était plutôt du gris. Il manquait Edriss dans ces rues. Les gens, bien sûr, n'en savaient rien. Alors elle avait envie de leur crier : VOUS NE VOYEZ PAS QU'IL MANQUE QUELQU'UN ?

Ils s'étaient juré de s'en tirer ensemble. Et elle se retrouvait sans Edriss, avec un gamin accroché à elle comme un chiot orphelin de sa mère. Elle flairait bien le piège : se prendre d'affection pour Momo au moment où elle aurait dû tout faire pour rester libre, autonome, étudier, avoir un petit boulot en soirée, envoyer de l'argent à ma mère. Elle avait rêvé d'aider Edriss à devenir mécanicien dans un bon garage. Ils ne demandaient pas grand-chose, finalement. Réaliser ensemble leur petit rêve. Est-ce que c'était trop exiger ? Pourquoi est-ce qu'on cherchait à les en empêcher avec des barbelés ?

37.

Deux semaines avant Noël, Fatiha remit une convocation à Mutuzo. Elle devait se rendre au CHR pour une radio. Le fameux test osseux dont on lui avait parlé. Elle en fut très choquée :

- Mais j'ai ma carte scolaire de Mombasa, dit-elle à Fatiha. La date de naissance est écrite dessus.

- Comme tu es proche de la majorité, ils veulent vérifier.

- Vérifier quoi ? Ils peuvent faire la différence entre des os d'une fille de dix-sept ans et d'une autre de dix-huit ? Si j'avais quarante ans, d'accord, mais on voit bien sur ma figure que je ne les ai pas, non ?

- L'administration est très soupçonneuse, dit Fatiha. On n'y peut rien.

Mutuzo dit qu'elle ne s'y rendrait pas. Mais Fatiha et le directeur du foyer lui assurèrent que c'était la bêtise à ne pas faire. À Fresnel, elle en parla à Mariama avec qui elle s'entendait bien. Mariama n'avait pas eu ce genre de problème ; elle était née sur le sol français. L'arrivée en France remontait aux grands-parents, venus de Côte-d'Ivoire.

- T'en fais pas, la rassura Mariama. Ils sont toujours comme ça. Des papiers français et des papiers étrangers, ce n'est pas la même chose ; ils ne croient qu'aux leurs.

Le lendemain, Marco, un garçon de la classe, vint trouver Mutuzo :

- C'est vrai que tu fais le test osseux ? Il veulent te virer chez les adultes, comme ça tu embêteras moins l'administration. Pas d'obligation de te scolariser, et pas d'obligation de t'héberger. C'est louf !

Mariama ne s'était pas montrée très discrète. Deux jours avant le test, toute la classe était au courant.

Mutuzo se rendit au CHR avec Fatiha. Le test était rapide et indolore. Elle allongea son bras sur une table, un appareil vint tourner au dessus pour prendre les clichés. Ça ne dura pas trois minutes.

Trois minutes pour te pourrir la vie ! Le rapport médical du test disait qu'on se trouvait devant un squelette féminin. Âge : entre dix-sept et dix-neuf ans.

Le directeur du foyer reçut le rapport, accompagné d'une décision de l'administration disant que l'âge probable de la ressortissante était dix-huit ans et qu'en conséquence, l'Aide Sociale de l'Enfance se trouvait dispensée de lui venir en aide. En clair, Mutuzo devait quitter le foyer et l'obligation d'une scolarisation n'incombait plus à l'administration.

En lisant la lettre, le directeur du foyer était blême. Et Mutuzo fit un immense effort pour faire comme si tout cela ne la concernait pas. Ensuite, elle envoya l'information à Mariama !

Le lendemain, au cours de Français, devant la professeure titulaire, Madame Brix, Marco leva la main :

- Madame, savez-vous que Mutuzo ne pourra plus revenir après Noël ? Trouvez-vous ça normal ?

Madame Brix se fit expliquer le problème au milieu des réflexions qui fusaient de partout :

- C'est une bonne élève, Madame, elle bosse beaucoup, fit Mariama.
- Elle a de très bonnes notes, vous le savez bien.
- Et si vous ne croyiez pas en elle, vous ne lui conseilleriez pas des livres, non ?
- Moi, je propose d'écrire une lettre collective à la Préfecture.
- On espère bien que vous la signerez avec nous.
- Ou alors, une manif, avec une banderole. On ira à pied et on s'installera devant la préfecture : « Fresnel en colère ».
- « Justice pour Mutuzo ».
- « Joyeux Noël, Mutuzo. T'es virée ».

Madame Brix ramena le calme :

- Surtout pas de bêtises, pas de décisions irréfléchies. Croyez-vous vraiment qu'une manif aidera Mutuzo ?

- Madame, on nous fait le coup à chaque fois : pas de manif, pas de bruit, soyez sages, les adultes savent ce qu'ils font.

- Les adultes, Madame, il faudrait les renvoyer à l'école, surtout ceux de l'Administration.

- Ou qu'ils viennent discuter ici, à Fresnel. On va leur écrire pour les inviter.

- Écoutez, dit la professeure, vous allez vous réunir, et ensuite, je vous obtiendrai une rencontre avec le Proviseur. Toute initiative doit se faire en connaissance de cause. Et que tout soit mis par écrit.

Le Proviseur et son adjointe rencontrèrent la classe le lendemain. Les profs qui avaient pu se libérer étaient là aussi. Marco exposa ce qui était sorti de la réunion des élèves. La classe s'était prononcée à l'unanimité pour une lettre adressée au Préfet, lettre qui serait envoyée aux journaux et mise sur les réseaux sociaux, pour attirer l'attention sur la décision d'envoyer chez les adultes une migrante qui n'avait pas dix-huit ans. La classe avait aussi décidé d'une manif devant la préfecture.

Les professeurs se taisaient. Puis le prof de gym déclara que si les élèves organisaient la manifestation, il viendrait avec eux. Mais il n'était pas certain que cela arrangerait les affaires de Mutuzo. Trop de bruit, trop de vagues, ce n'était peut-être pas la meilleure solution.

Tout le monde appréciait le prof de gym. On abandonna donc l'idée de la manif. Marco et Mariama écriraient la lettre au préfet ; tous ceux qui avaient des idées prendraient contact avec eux. Les professeurs et le proviseur dirent qu'ils ne la signeraient pas, mais qu'ils ajouteraient leur propre courrier, donnant le point de vue du corps enseignant.

Trois jours après, la lettre était distribuée à la classe, pour signature. C'était une jolie lettre, bien polie, adressée à Monsieur le Préfet du Calvados, et exposant le cas de Mutuzo, disant qu'elle était une excellente élève, travailleuse, et qu'on ne voyait pas pourquoi l'administration décidait qu'elle était majeure, alors que le test médical ne tranchait pas. Certaines élèves estimèrent devoir ajouter des fleurs en couleur dans la marge. Cela faisait à la fois sérieux et tendre, un peu rétro.

Lucas, qui avait toujours des idées un peu décalées, proposa de dessiner un squelette au dos de la lettre, pour symboliser le test osseux, mais Mariama lui fit comprendre que ce n'était peut-être pas la meilleure idée de l'année.

Sur les réseaux sociaux, la situation fit beaucoup causer. Un soir, une semaine environ avant Noël, Mutuzo regardait la TV avec Momo. Et soudain elle entendit un journaliste parler d'une élève menacée d'expulsion d'un foyer. Tout d'abord, elle ne comprit pas de qui il s'agissait, puis son sang ne fit qu'un tour quand elle découvrit Marco devant le micro du journaliste, et puis Mariama, tous les deux très à l'aise, sur une place illuminée pour les fêtes. « Vous comprenez, disait Mariama, moi plus tard, je veux être avocate. Des gens comme mon amie Mutuzo, il y en a malheureusement trop dans ce bas monde, et même en France tout court, alors, plus tard, je les défendrai. » Elle parlait bien, Mariama – Mutuzo n'aurait jamais pensé à utiliser « en ce bas monde » –, et elle disait tout cela dans un joli sourire. Mariama ne se fâchait jamais, elle était douce, mais elle ne lâchait pas le morceau. Et Marco aussi était tout souriant, sous les lumières de la place. Mutuzo fut un peu agacée de n'avoir pas été mise au courant, elle avait peur que ses deux camarades de classe n'en fassent trop, mais devant leur décontraction face à la caméra, elle se sentit envahi par le bonheur d'avoir des amis aussi décidés.

Les journaux locaux mentionnèrent l'affaire. Mutuzo devenait une vraie vedette, tout en refusant d'être interviewée et prise en photo. Mais ses amies cherchèrent son portrait sur leurs portables, si bien qu'elle se retrouva dans les médias malgré elle.

Il n'y avait plus qu'à attendre la réponse du Préfet. Une lettre arriva le dernier jour de classe avant Noël. Le Préfet rappelait au Proviseur les conditions d'admission des migrants dans les établissements scolaires, énumérait les articles de loi comme autant d'arguments qui allaient contre la présence de Mutuzo à Fresnel. Ensuite de quoi il était concédé que « par souci humanitaire et pour motifs de conciliation visant à renforcer la paix publique », une dérogation était accordée. L'élève en question pourrait fréquenter l'école jusqu'à la fin de l'année

scolaire, après quoi son dossier serait réexaminé « avec intérêt et compréhension » pour l'année suivante.

Ce fut la grande fête en l'honneur de Mutuzo. Au lycée, mais aussi au foyer où était parvenu un courrier de la Préfecture pour prolonger la présence de Mutuzo jusqu'au 31 août. Elle fut très soulagée d'avoir encore plusieurs mois devant elle avant d'être séparée de Momo. Le gamin commençait à dire des phrases en français. C'était une grande victoire. Et quand il était avec Mutuzo, les copains tournaient autour de nous comme une volée de mésanges jusqu'à ce qu'il accepte de jouer au ballon avec eux. Aidé par les copains, Momo s'en tirerait. On ne connaissait pas son âge, à lui. Il avait devant lui dix bonnes années avant qu'on lui fasse des histoires et qu'on l'expulse du foyer. Dix années pour tenter de s'enraciner dans une terre où il n'était pas né, et y grandir sans connaître ses origines. Quel souvenir gardait-il du vieux à casquette de baseball, et de la femme triste ? Mutuzo n'en savait rien et ne voulait pas l'interroger. Tout cela lui appartenait. C'est lui qui devrait intégrer ce passé bizarre aux souvenirs qu'il garderait du foyer et de la famille d'accueil où il finirait sans doute par être placé.

Pendant les vacances de Noël, Mutuzo eut plus de temps pour faire connaissance avec les Érythréens. Ils s'entassaient à quatre dans un deux pièces insalubre qu'ils louaient très cher, rue Caponière. Trois d'entre eux, Jemal, Ashebir et Abush, avaient leur papiers, en tant que réfugiés politiques. Pas question pour eux de retourner en Érythrée où ils seraient aussitôt arrêtés et certainement exécutés. Les deux premiers travaillaient sur les chantiers, Abush était cariste dans un magasin de bricolage. Le dernier, Miki, était sans papiers. Il voulait rejoindre l'Angleterre où il avait de la famille. C'est pourquoi il s'en allait pour plusieurs jours à Ouistreham, là où les ferries partent pour l'Angleterre. Il essayait d'embarquer en se cachant dans un camion, et comme il ne réussissait pas, il revenait rue Caponière avant de repartir tenter sa chance. Il avait mis trois ans pour arriver jusqu'à Caen. Et maintenant, il était prêt à dépenser encore autant d'années pour entrer en Angleterre.

Aucun des quatre n'était en couple. Ils n'avaient pas voulu entraîner une femme sur les routes de la misère. Claire pensait que les trois plus âgés étaient mariés au pays et avaient des enfants. Mais ils n'en parlaient pas, par peur des représailles. Comment se débrouillaient-ils pour garder des contacts ? Mystère. Le secret était bien gardé.

Quant à Mutuzo, elle était tranquille jusqu'au 31 août. En se bougeant pour elle, la classe lui avait obtenu une partie de l'été pour respirer. Mais déjà, elle devait préparer la suite en demandant l'asile politique.

- Tu ne l'obtiendras pas, la prévint Fatiha, mais il faut dès maintenant préparer le dossier à déposer dès que tu seras majeure.

- À quoi ça sert puisque tu me dis que je ne l'aurai pas ? D'ailleurs, je n'ai pas envie d'être dix ans sans pouvoir retourner au Rwanda.

- En déposant le dossier, tu pourras justifier que tu es une bonne élève et que tu veux faire des études en France, au lycée, et ensuite à l'Université de Caen.

- Tu crois vraiment que j'ai une chance d'aller à l'université ?

- À celle de Caen, ils ont créé des structures pour aider les émigrés. Tu dois tenter. Après quoi, tu pourras retourner au Rwanda, si c'est ce que tu désires.

Oui, Mutuzo le désirait. Son pays lui manquait. Et les rencontres par vidéo avec sa mère entretenaient toujours un peu plus de nostalgie. Mais maintenant qu'elle était en France, elle allait tout faire pour réussir des études. Médecin, non, trop long. Infirmière ? Sage-femme ? Elle n'avait pas encore une idée très réaliste de ce qui était possible. Mais faire des études, en tout cas, c'était clair en elle. Ce désir la raccrochait à la réalité et l'aidait à supporter l'absence d'Edriss.

38.

L'été est déjà là. Excuse-moi, petit cahier, mais je t'ai délaissé. J'ai eu beaucoup de travail au lycée. Je crois bien que je me suis abruti au travail pour ne pas trop penser à Edriss. Aucune nouvelle de lui depuis mon arrivée à Caen.

Je résume donc, pour Edriss quand il pourra lire ces lignes.

En mai, Selam ma annoncé la naissance du bébé, une fille, Emeliya. La maman va très bien. Au téléphone, elle riait, elle était vraiment très heureuse et je l'étais pour elle.

Autre nouvelle, concernant Miki. Il a disparu un beau jour de printemps. D'habitude, il s'en va à Ouistreham et on le voit rentrer trois ou quatre jours après. Mais cette fois, il n'est pas revenu, et quelques jours après sa disparition, il a envoyé des messages. Comment a-t-il fait pour entrer en Angleterre ? La surveillance des ferries et des camions est très renforcée. Il y a des heurts avec la police, et je l'ai vu revenir plusieurs fois la tête cabossée. Fatiha a vu à la TV que certains essaient de passer par des petits aérodromes. D'autres volent des bateaux de pêche. Bateau, avion ? En tout cas, Miki est dans la région de Manchester.

Sisko m'a invitée en début juin avec Momo et Claire à le voir courir au stade Michel d'Ornano. Ses

entraîneurs l'ont aligné sur cent et deux cents mètres pour des championnats départementaux. Deux courses dans l'après-midi. Nous l'avons cherché dans les couloirs des vestiaires avant la compétition. Dès qu'il l'a aperçu, Momo s'est précipité vers lui. Il était super élégant dans sa tenue de sprinter. Mais il n'était pas que beau. Au cent mètres, il a pris deux ou trois mètres à tous les autres. Et au deux cents, il a creusé un trou de géant avec le deuxième. Momo était fou de joie. Claire m'a dit que les entraîneurs le trouvaient super doué et qu'il irait très loin.

Aucune nouvelle d'Edriss. J'imagine le pire. C'est terrible de se retrouver face au silence. On s'épuise à chercher la bonne explication, on ne la trouve pas. Et maintenant que l'été est arrivé, et la fin de l'année scolaire, le silence est encore plus lourd à porter. Ses dernières paroles tournent en boucle dans ma tête : « Fous le camp, Mutu ! » Cela fait combien de temps ? Neuf mois ! Le temps pour un petit de naître. Le temps pour un élève de faire une année scolaire entière. Quand je rédige mon cahier en pensant à lui, je ne sais plus si je l'écris pour un vivant ou pour un mort.

La semaine dernière, pour le 14 juillet, nous avons organisé une fête avec les Érythréens et avec les copains et les copines de Fresnel. Je me sentais bien intégrée parmi les élèves de ma classe. Chacun avait sa galère ; alors, une petite fête, histoire de se défouler, personne n'a craché dessus. On aime tous danser et faire de la musique. Et pendant que je dansais, je me disais que l'Europe faisait bien des

manières pour nous accueillir, nous les jeunes, qui ne demandons qu'à vivre loin des guerres et des cruautés. Le visage de sweet sister m'est revenu, et je l'ai imaginée ici, auprès de moi, en train de danser au milieu des garçons et des filles de ma classe, avec son bras en moins. Vivre comme des jeunes de notre âge, voilà ce que nous voulons, que nous venions d'Afrique, d'Europe, de Mars ou de la Lune.

Bien sûr, après la fête, j'ai compris qu'une autre galère m'attend. D'abord je vais être renvoyée du foyer où Momo va rester. Je dois le préparer à mon départ. Je n'ai pas l'intention de le lâcher, je viendrai le voir une ou deux fois par semaine.

Un autre problème est de trouver un endroit pour dormir. Claire m'a expliqué qu'avant d'obtenir le dossier de demandeur d'asile, il se passera pas mal de mois. Et que pendant ce temps, je n'ai rien à espérer. On me dira qu'il n'y a pas de place, mais que si je suis à la rue, je peux téléphoner au 115 pour espérer avoir un lit pour une nuit.

J'ai dit :

- Où ça ?

- N'importe où, a répondu Claire, à Caen ou dans la région.

- Si je comprends bien, je vais dormir sous les ponts.

- On va voir avec la PADA ce qu'on peut faire. C'est elle qui va te donner une domiciliation postale, pour que tu reçoives le courrier administratif. Et quand tu auras rempli ta demande d'asile, on t'aidera à remplir

le dossier d'assurance maladie pour obtenir la CMU. Tu seras couverte si tu tombes malade.

- Et si je tombe malade maintenant ?

- Faudrait mieux pas. T'es en bonne santé, non ?

Claire a déroulé la liste de tout ce qui peut m'arriver, comme autant de menaces suspendues sur ma tête. « T'auras droit à une alloc, à condition que tu la demandes : 6, 80 euros par jour + 3, 20 euros pour te loger. Et il y aura pas mal de questionnaires à remplir, d'où tu viens, comment tu es arrivée ici, on reprendra tes empreintes, on t'aidera à avoir un RDV avec l'Office Français de... » Et blablabla, et blablabla.

J'ai hurlé comme une hystérique :

- ARRÊTE !

Claire a été très étonnée par ma réaction, mais vraiment, l'entendre lister tous ces trucs comme autant de malheurs, ça m'a indisposée. Je me suis demandé si elle ne faisait pas tout pour me voir repartir. Mais non, Claire fait ce qu'elle peut pour moi, mais je suis devenue hyper-nerveuse. Un rien me hérissé, à cause d'Edriss.

De retour au foyer, je me suis jetée sur mon lit, la figure enfouie dans l'oreiller. Où es-tu, Edriss ? Tu ne peux pas disparaître pour toujours ! Juste un petit appel, je t'en supplie, juste entendre ta voix. Je ne demande pas plus. Des ondes de chagrin me parcouraient le corps, montaient et descendaient, comme les vagues de la mer jouant avec une épave. Je suffoquais.

Je ne sais pas combien de temps je suis restée allongée, en proie à ce chagrin. J'ai essayé de me calmer, j'ai mieux respiré et j'ai pleuré à gros bouillons. J'ai regardé le plafond vide. J'avais cru que passer les barbelés et traverser la mer étaient les deux épreuves nécessaires pour entrer au paradis. Mais personne ne m'a dit : « bienvenue au paradis », ni à Marseille, ni à Caen.

Est-ce qu'ils savent seulement, à l'administration, que je suis une personne ? Que je m'appelle Victoria Coulibaly, Ali Baba, ou Mutuzo, cela leur est parfaitement égal. Leurs fiches et leurs dossiers me découpent en petits morceaux. Mes os, pour savoir mon âge. Mes doigts, pour prendre les empreintes. Et mon nom pour créer une adresse sur une boîte à lettres *pour le courrier administratif* !

Je n'attends pas que la vie me traite en princesse. Je demande tout juste quelqu'un à aimer, des enfants à chouchouter, et puis à réaliser ce que mon père attendait de moi quand il m'a donné mon prénom : soigner, être attentive. Il faudrait bien que quelqu'un comprenne ça un jour.

Au foyer, j'ai vu des films et des reportages sur les migrants, et j'ai eu la gorge serrée, et plusieurs fois je me suis dit que ces personnages de l'écran, c'était moi. Je n'ai pas eu plus de malchance que tous les autres. Une chance de plus, au contraire : je n'ai pas coulé, je suis arrivée vivante à Marseille. Il y a des milliers de Mutuzo au fond de la Méditerranée, il y a des milliers d'Edriss dont personne n'a de nouvelles,

il y a des milliers de Selam qui s'arrêtent sur la route pour accoucher.

Depuis quelque temps, toutes les nuits, je vois Edriss. Cela commence par la mer qui envahit ma chambre, exactement comme dans *le Grand Bleu* de Luc Besson. Edriss apparaît dans un tourbillon, entouré de bulles d'air, il tourne et retourne partout dans ma chambre transformée en cube d'eau salée. Il est habillé d'un très beau costume blanc. Il se cogne, il vire, il se cogne encore, et soudain, le plancher et les murs de la chambre éclatent. Et Edriss disparaît.

Ma grand-mère craignait beaucoup les rêves. Elle disait que c'était une porte par où les esprits mauvais entrent pour annoncer un malheur. Moi, je ne sais pas ce que signifie ce rêve, et je croise les doigts pour que rien de mauvais ne soit arrivé à Edriss. Il faudra bien qu'un jour, il revienne, qu'il se tienne devant moi dans un beau costume de vie. Alors, je me secoue, je me dis que je dois être forte. Nous allons bien finir par le gagner, ce combat.

39. Épilogue

Abush a appelé Mutuzo :

- Mutu, ce soir on mange érythréen. On a invité Claire aussi.

- Qu'est-ce qu'on fête ?

- Tout et rien. Dix-neuf heures. Tu as deux heures pour te préparer. Fais-toi belle.

- Okay, à tout à l'heure. Qu'est-ce que j'apporte ?

- Rien, tout est prêt.

Mutuzo n'avait pas très envie d'aller rue Caponière. Elle allait encore penser toute la soirée à Edriss et elle ne voulait pas gâcher la fête. Mais c'était difficile de refuser, car tous les trois étaient de bons amis. Elle prit une douche, enfila un pantalon noir et un sweet-shirt rose, arrangea sa coiffure africaine.

L'idée lui est venue de mettre à son poignet le bracelet de Zinder. Un court instant, elle a trouvé cela idiot. Et puis, au moment de partir, elle s'est décidée à le passer à son poignet. C'est un cadeau de lui, quelque chose de beau, une façon de ne pas oublier, comme les deux noms sur l'arbre, à Melilla.

Rue Caponière, Mutuzo a sonné. C'est Abush qui a ouvert. Claire se tenait derrière lui, rayonnante. Mutuzo est entrée, a embrassé Claire, Jemal et Ashebir. Abush aussi qui se tenait drôlement coincé contre la porte ouverte. Et tout le monde souriait, et tout le monde a fait silence.

Abush s'est écarté et la porte s'est refermée comme si un fantôme la poussait. Edriss était là, souriant à Mutuzo. Très amaigri, de gros creux aux joues. Elle a failli ne pas le reconnaître. Puis elle s'est jetée dans ses bras, et ils sont restés tous les deux, serrés l'un contre l'autre, sans rien trouver à dire.

Il n'y avait rien à rajouter. Ils avaient tout écrit sur l'arbre, à Melilla.

